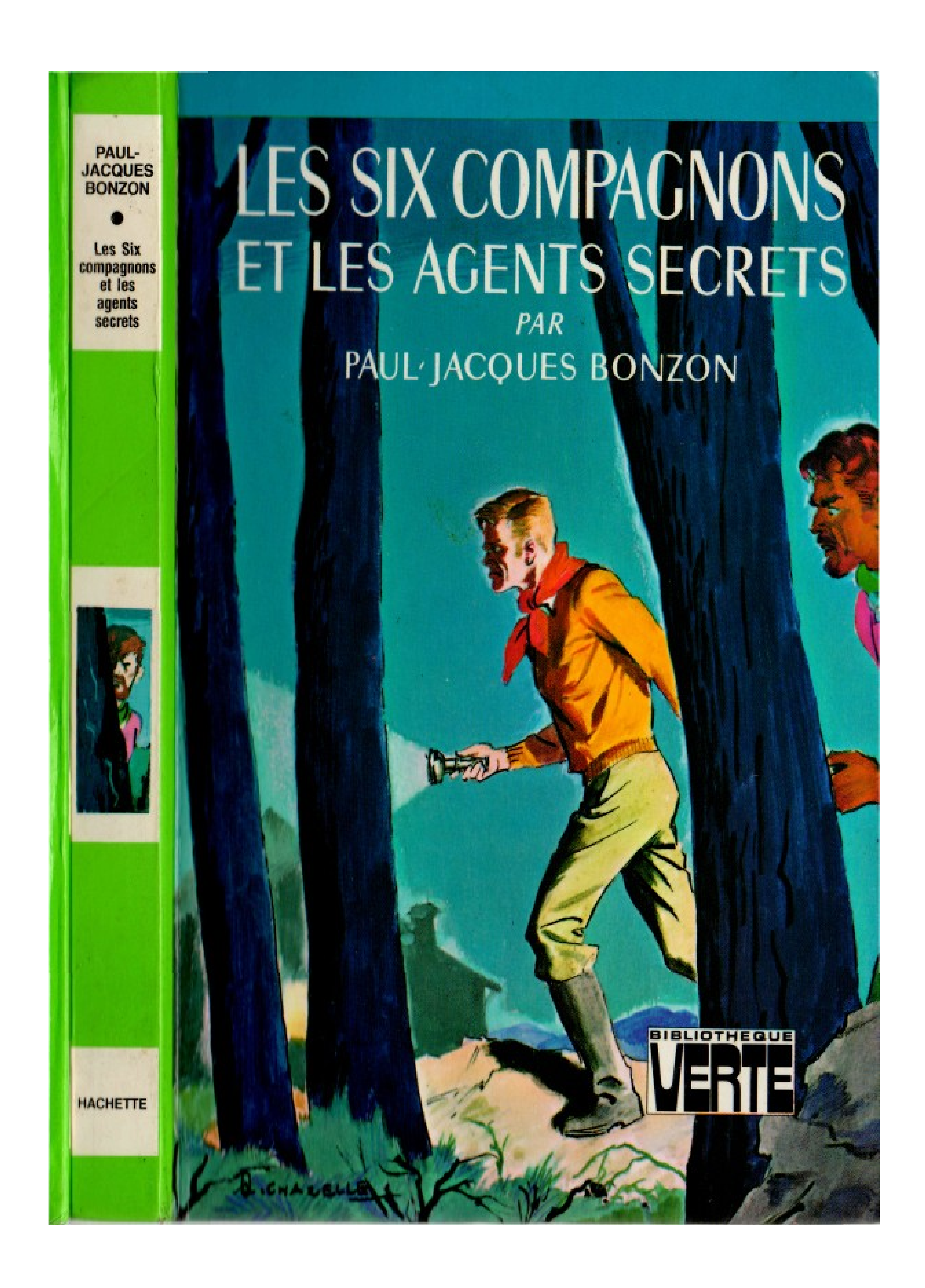

PAUL-
JACQUES
BONZON
Les Six
compagnons
et les
agents
secrets
HACHETTE
LES SIX COMPAGNONS
ET LES AGENTS SECRETS
PAR
PAUL-JACQUES BONZON
BIBLIOTHEQUE
VERTE

LES SIX COMPAGNONS
ET LES AGENTS SECRETS

par Paul-Jacques BONZON

*

UN coup de feu éclate dans la forêt. Et voilà que Kafi, le chien des Six compagnons a disparu. Est-ce sur lui qu'on a tiré?

Tidou, la Quille, Gnafron, Bistèque, le Tondu et Mady sont désespérés : comment vont-ils annoncer à leur ami Corget, qui n'a pas pu venir camper avec eux dans le Vercors, la disparition de son cher Kafi? Qui pouvait bien en vouloir à la pauvre bête? Le jeune étranger qui rôde dans les parages en posant beaucoup trop de questions? ou les bûcherons qui viennent de s'installer un peu plus loin? Vraiment bizarres, ces bûcherons : ils ont posé une antenne de télévision sur le toit de leur cabane...



PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	**1969**	**Les Six Compagnons et les agents secrets**
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

PAUL'JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS
ET
LES AGENTS SECRETS

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE



HACHETTE

HACHETTE, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VIe

TABLE



CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE POUR LE VERCORS

CETTE année-là, les Compagnons de la Croix-Rousse n'étaient que cinq. Corget, l'animateur de l'équipe, n'avait-il pas attrapé la scarlatine l'avant-veille du départ en vacances ? Sur le coup, ses camarades avaient décidé de retarder l'expédition. Mais Corget avait protesté : « Ah ! non, pas question de m'attendre ! Vous ne gâcherez pas vos vacances. Le Vercors n'est pas si loin, je vous rejoindrai dès que je serai sur pied. »

La Guille, Bistèque, le Tondu, Gnafron et Tidou... sans oublier le fidèle chien Kafi, avaient donc quitté sans lui le vieux quartier de la Croix-Rousse. En revanche, Mady n'était plus la seule fille de l'équipe. Une de ses camarades, que les Compagnons connaissaient déjà, faisait partie de l'expédition. Elle se prénommait Elisabeth, mais on l'appelait Zabeth, ce qui allait bien avec son air malicieux et son petit nez pointu.

En définitive, avec le chien de Tidou, les Compagnons étaient huit, ce qui formait une impressionnante caravane pétaradante.

Pétaradante, c'était le mot. Car les Compagnons s'étaient modernisés. A force d'économies de bouts de chandelle, ils avaient réussi le tour de force de s'acheter des vélomoteurs. Sans doute, les engins n'étaient pas neufs mais, revisés par le Tondu (le mécanicien de la bande), ils pouvaient encore faire un long usage.

Ainsi, par ce beau matin de juillet, les jeunes Lyonnais prenaient la direction du Vercors. Tous avaient entendu parler des tragiques événements dont ce massif montagneux a été le théâtre pendant la guerre. C'était un peu pour visiter ces lieux historiques qu'ils avaient choisi cette région, mais plus encore pour le plaisir de camper dans la forêt de Lente sur laquelle ils avaient vu, au cinéma, un magnifique documentaire.

Conquis par la majesté et l'ampleur de cette forêt domaniale, ils s'étaient juré d'y vivre pendant trois semaines en véritables sauvages.

Ils avaient quitté Lyon à cinq heures du matin, à la fraîche, afin de ménager leurs moteurs que la grosse chaleur de l'après-midi et la distance ne manqueraient pas de fatiguer. Promu au rang de chef d'expédition, Tidou avait soigneusement préparé le voyage et prévu une raisonnable moyenne de vingt kilomètres à l'heure pour tenir compte des incidents de route, du poids des bagages, de celui de Kafi. Son chien-loup pesait en effet plus de trente-cinq kilos, presque autant que Gnafron, le petit Gnafron ou la Puce, comme on l'appelait, qui, bien que du même âge que ses camarades, oubliait de grandir.

A six heures et demie, ils traversaient Vienne, encore endormie au bord du Rhône. Deux heures plus tard, ils quittaient la Nationale 7 pour obliquer vers l'est, ayant désormais comme point de mire les premiers contreforts du Vercors. Peu avant midi, ils atteignaient le gros bourg de Saint-Jean, au pied de la montagne, et y faisaient leur ravitaillement. Ils se demandèrent même s'ils ne pique-niqueraient pas là, sur un banc du Champ-de-Mars.

« Non, protesta Mady. Ne déballons pas nos victuailles en pleine ville. Vous viendrait-il

à l’idée de vous installer, à Lyon, sur la place Bellecour ?

- Mady a raison, approuva le Tondu, presque toujours de son avis. Abordons la montée avant la grosse chaleur. Nous nous arrêterons à mi-chemin pour laisser refroidir nos moteurs. »

Kafi, qui avait profité de cet arrêt pour se dégourdir les pattes, remonta dans la remorque traînée par Tidou et la caravane se remit en roule. Le Tondu ne s'était pas trompé en prévoyant que les machines souffriraient. Le gros bourg de Sainl-Jean .dépassé, la route s'éleva si rapidement que les moteurs donnèrent vite des signes d'essoufflement, si bien qu'il fallut les aider en pédalant. Au bout de cinq kilomètres, Zabeth commença de zigzaguer d'un côté à l'autre de la chaussée, répétant qu'elle mourait de faim, de soif et n'avait plus de ressort dans les jambes.

« Encore un effort ! l'encouragea Tidou. Nous nous arrêterons au premier point d'eau. »

Et la montée se poursuivit. Enfin, Gnafron, qui roulait en tête comme toujours, poussa un cri de triomphe. Il venait d'apercevoir une source. Kafi sauta le premier à terre et bondit vers le filet d'eau. Mady et Zabeth déballèrent les sacs pour le pique-nique. Une borne kilométrique, toute proche, indiquait l'altitude de 780 mètres. Cela se sentait à l'air plus léger que dans la plaine.

Ils étaient là depuis un moment, quand, en dessous d'eux, dans les lacets, ils aperçurent une puissante voiture qui grimpait allègrement la côte et ne tarderait pas à les dépasser.

« En voilà un dont le moteur ne chauffe pas comme celui de nos pétarelles, fit Gnafron, avec une pointe d'envie. Quelle allure ! »

Cependant, parvenu à la hauteur des Compagnons, le conducteur, avisant la source, donna un coup de volant et obliqua à droite pour s'arrêter trente mètres plus haut. C'était un jeune homme d'allure sportive, grand, mince, aux cheveux blonds coupés court, aux yeux d'un bleu presque céleste.

« Bon appétit ! lança-t-il. Excusez-moi. Est-ce ce que je pourrais avoir un peu d'eau pour mon radiateur ?

— Quoi ? fit Gnafron ironique, votre voiture a soif? ... avec un pareil moteur ? »

Le jeune homme sourit, découvrant des dents impeccablement alignées. Il pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans.

« C'est que je viens de faire cinq cents kilomètres d'une traite. J'aurais dû vérifier mon radiateur avant d'aborder la montagne. Je ne croyais pas la côte si raide. Auriez-vous une casserole à me prêter ? »

II s'exprimait très correctement mais avec un accent assez prononcé qui lui faisait marteler les syllabes.

« Nous avons des casseroles, des bidons, tout ce que vous voudrez, fit Mady en ouvrant un sac de camping. Choisissez ! »

L'inconnu prit un bidon qu'il emplit à la source pour le vider dans son radiateur.

« Je vous remercie », dit-il en rapportant le récipient.

Puis, après une hésitation :

« Vous connaissez le Vercors ? Je n'ai qu'une carte des grandes routes. Je viens de voir, sur la borne, que la forêt de Lente est encore loin. Je crains aussi de n'avoir pas tout à fait assez d'essence. Le pays est sauvage, je ne trouverai peut-être pas de distributeur avant d'arriver là-haut.

- En effet, approuva Bistèque, nous autres, nous avons pris nos précautions et fait le plein avant d'attaquer la montée.

- Dans ce cas, est-ce que je peux vous demander...? Seulement un litre ou deux, pour être sûr de ne pas tomber en panne avant le premier village.

- Rien de plus facile, nous allons siphonner nos réservoirs. »

L'inconnu repartit en courant vers sa voiture et revint avec un vieux bidon d'huile que Bistèque et la Guille emplirent en puisant dans le réservoir de leurs machines à l'aide d'un tuyau. Le jeune homme sortit alors son porte-feuille qui paraissait épais et tendit un billet de dix francs en disant :

« Gardez tout. Vous me rendez un tel service !

— Ah ! non, protesta Tidou. Pas de trafic sur l'essence ! Nous acceptons le prix de deux litres, pas un sou de plus. Voici la monnaie. »

Le jeune homme comprit qu'il avait eu tort d'offrir un aussi gros billet. Il se racheta par un sourire et reprit :

« Ainsi, vous montez dans le Vercors ? Pouvez-vous me dire si les maisons forestières y sont nombreuses ?

— Nous visitons la région pour la première fois, dit Tidou, mais j'ai emporté une carte d'état-major. Les maisons forestières y sont sans doute indiquées. »

Il déplia sa carte sur laquelle se pencha l'inconnu qui hocha la tête en disant :

« Je ne savais pas cette forêt si colossale. »

Il promena un moment son doigt sur la feuille, à la recherche des maisons forestières, impressionné par leur nombre.

« Je ne pensais pas qu'il y en avait tant. »

Puis son sourire revenu :

« Vous aussi, vous comptez séjourner là-haut ?

— En pleine forêt, sous la tente, comme des sauvages, fit Mady.

- Alors, nous aurons peut-être le privilège de nous rencontrer de nouveau. Au revoir, bonne route... et encore merci ! »

Il donna une tape amicale à Kafi et regagna

sa grosse voiture gris-bleu qui démarra sur les chapeaux de roues.

« Curieux ! fit le Tondu en soulevant le béret basque qui cachait son crâne resté chauve depuis une maladie d'enfance. Je me demande ce que cet étranger vient faire tout seul, de si loin, dans cette forêt.

- Qui t'a dit qu'il était étranger ? riposta la Guille. Sa voiture porte le numéro 54, celui de la Meurthe-et-Moselle.

- Le Tondu a raison, reprit Mady. La voiture est française mais son conducteur étranger.

- A cause de ses cheveux blonds ? Tous les gens de l'Est sont blonds.

- Peut-être, niais si tu as remarqué, il a fait deux petites fautes de français. Il a d'abord dit : « colossale » pour immense. Ensuite, il a parlé du « privilège » de nous rencontrer de nouveau. Un Français n'aurait pas employé ces mots.

- En tout cas, fit Zabeth, il n'était pas fier. C'est pourtant un fils à papa. Vous avez vu sa voiture ? ...et son portefeuille ? C'est un de ces garçons qui ne savent comment dépenser leur argent et passer leur temps. Savez-vous comment il est venu ici ?... Il s'est amusé à fermer les yeux devant une carte. Et, vlan ! il a planté une épingle n'importe où. La pointe a piqué le Vercors comme elle serait tombée sur Honolulu ou le Popocatepetl. »

Mady ne put s'empêcher de sourire. Puis, reprenant son sérieux :

« Te te trompes, Zabeth, ce garçon savait fort bien ce qu'il voulait. Il ne se serait pas intéressé de cette façon aux maisons forestières. Il n'est pas venu de Meurthe-et-Moselle d'une traite pour le simple plaisir d'abattre des kilomètres. »

Assez intrigués par cette rencontre, ils en discutèrent un moment, puis Tidou donna le signal du départ.

« Ne nous attardons pas. La montée est longue. Si nos moteurs chauffent encore, nous devrons faire une nouvelle étape... et une fois là-haut, nous chercherons peut-être longtemps l'endroit idéal pour monter les tentes. »

Ils se remirent en selle, tandis que, émoustillé par l'air léger de la montagne, Kafi refusait de reprendre place dans sa remorque, et suivait « à pattes » la caravane.

Une heure plus tard, les Compagnons atteignaient la fameuse corniche de Combe-Laval qui surplombe de plusieurs centaines de mètres une étroite vallée. Enfin, après avoir franchi une série de tunnels, ils débouchaient sur le plateau du Vercors.



CHAPITRE II

LA CLAIRIÈRE DE LA CROIX DES BUIS

« FORMIDABLE ! s'écria le Tondu en jetant son béret en l'air, en signe de joie, nous ne pouvions pas mieux tomber qu'ici. Tous au travail ! Vous, les filles, débrouillez-vous toutes seules pour monter vos tentes ; nous avons assez à faire avec notre marabout. »

Ah ! ce diable de marabout, acheté un jour au marché aux puces de Lyon. Leur avait-elle donné du fil à retordre, cette vieille tente d'un modèle périmé de l'armée ! Ils n'avaient jamais

pu, cependant, s'en séparer, à cause de son énorme cubage d'air, comme disait Gnafron, ou de son espace vital, selon Tidou. Mais quel travail pour la monter et l'arrimer contre vents et marées !

Enfin, au bout d'une heure, le camp se trouva installé, les sacs vidés, les ustensiles rangés. Il était tard. Le soleil ne glissait plus dans la forêt que de rares rayons obliques. C'est que la caravane avait longtemps erré avant de découvrir ce coin idéal, au milieu d'une clairière, à proximité d'une source si fraîche que les doigts devenaient gourds dès qu'on les y trempait.

D'après la carte d'état-major de Tidou, l'endroit s'appelait la Croix des Buis... (bien qu'on ne découvrît pas la moindre touffe de buis aux alentours), à sept kilomètres du village le plus proche, celui de Saint-Agan, au bord de la Venaison, la rivière qui traverse le Vercors dans toute sa longueur. Jamais les Compagnons ne s'étaient ainsi coupés du monde. Ils en étaient ravis. N'était-ce pas ce qu'ils cherchaient ?

« Je savais le pays sauvage, répétait Zabeth ; tout de même pas à ce point. Si nous n'étions pas si nombreux, et sans Kafi, je mourrais de peur. »

Bistèque, le chef cuisinier de l'équipe, demanda des volontaires pour la corvée de bois, car on avait décidé que le réchaud à gaz ne

serait utilisé qu'en cas de nécessité absolue. L'opération bois mort ne traîna pas. En un rien de temps, Gnafron, la Guille et le Tondu rapportèrent de quoi faire rôtir à la broche un bœuf entier. Tidou leur conseilla cependant de se montrer prudents, même si le terrain humide et la proximité de l'eau atténuaient les risques d'incendie.

Une demi-heure plus tard, toute l'équipe était à table... c'est-à-dire en rond, autour du feu, chacun sa gamelle sur les genoux. Le soir tombait dans un silence impressionnant. Plus un gazouillis d'oiseau, pas le moindre souffle d'air. Seulement, de temps à autre, le furtif glissement d'une bête des bois qui faisait se dresser les oreilles de Kafi.

Ce silence était si nouveau, si pesant que Bistèque, instinctivement, prit son poste à transistors et en tourna le bouton.

« Ah ! non, intervint Tidou, pas de radio. Ce n'est pas la peine d'avoir fait tant de chemin pour trouver le calme. Une fois par jour seulement, au cas où se produiraient des événements extraordinaires. Tout le monde est d'accord ?

— D'accord ! »

Seul, Bistèque n'avait pas répondu. Il se moquait pourtant de ce qui pouvait arriver aux quatre coins du globe. Un seul sujet l'intéressait : l'aviation. Cette passion l'avait pris, brusquement, l'année précédente, après leur

voyage par Caravelle en Angleterre [1]. Or, depuis quelque temps, on parlait beaucoup du nouvel appareil français : le Strador II, un chasseur de conception hardie, aux performances remarquables, mais dont quatre prototypes venaient d'être détruits, en moins de cinq semaines, au cours d'inexplicables accidents. C'était pour se tenir au courant que Bistèque avait emporté son poste. Mais, puisque tout le monde était contre lui, il se montra beau joueur et repoussa son appareil pour ne plus avoir la tentation de l'écouter.

Le repas s'acheva dans le calme. La vaisselle faite au bord du ruisseau, les Compagnons revinrent s'asseoir devant le feu, car l'air devenait frais. Ils reparlèrent alors de leur rencontre de l'après-midi. Etait-ce à cause de cette impression d'isolement que tous éprouvaient plus ou moins ? L' « Etranger », comme ils l'avaient surnommé, les intriguait de plus en plus. Ils auraient donné cher pour savoir ce que cet inconnu venait faire dans la forêt. Ils trouvaient, après coup, que son comportement avait été bizarre.

« En fait de « fils à papa », dit la Guille, c'était peut-être *un* voleur de voitures.

- Un voleur ? se récria Zabeth.

- Il aurait « piqué » cette auto dans la vallée du Rhône, à des Lorrains qui y faisaient étape

1. Les Six Compagnons à Scotland Yard.

en descendant vers la Côte d'Azur. Il ne connaissait pas le pays, il s'est trouvé engagé sur la route du Vercors sans savoir où elle le menait.

— Mais l'argent ? fit Mady. Son portefeuille était bourré de billets.

— Justement, il aurait « emprunté » cette voiture pour prendre la fuite, après un mauvais coup.

— Ce n'est pas impossible, fit le Tondu à son tour. Je ne suis pas certain que son radiateur avait besoin d'eau et que son réservoir manquait d'essence. Il cherchait à se renseigner. Il n'a pas osé s'arrêter dans la plaine pour acheter une carte de la région, mais quand il nous a aperçus, en train de pique-niquer, il a compris qu'avec nous, il ne risquait rien.

- Pourtant, reprit Mady, il paraissait réellement s'intéresser aux maisons forestières.

- Simple prétexte pour jeter un coup d'œil sur les routes du Vercors.

- En somme, soupira Zabeth contrariée, vous le prenez maintenant pour un gangster ? Dommage, il avait un air sympathique. Si le monde était bien fait, les mauvais garçons auraient toujours des mines de voyous ! »

Et la discussion continua. Mais le feu s'éteignait, et l'air fraîchissait encore. Garçons et filles se séparèrent pour regagner leurs tentes et se coucher.

...Le lendemain matin, Tidou dormait toujours

profondément quand, dans son sommeil, il porta la main à sa joue qui le démangeait. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de tiède, humide et râpeux. Il se dressa sur son séant. C'était Kafi qui le léchait. Impatient de sortir, son fidèle compagnon lui demandait de déboucler le marabout. Libéré, l'animal bondit comme un fou. Il était six heures et demie. Le soleil lançait, à travers la forêt, une multitude de flèches éblouissantes qui irisaient les branches.

« Le matin est trop beau, se dit Tidou, je ne me recouche pas. »

II s'approcha du ruisseau pour faire sa toilette et songea à une promenade en sous-bois, avec son chien. Puis, il eut l'idée de faire une bonne surprise à ses camarades. Il décida d'aller au village chercher du pain frais et du lait, pour le petit déjeuner. Sans bruit, il poussa son vélomoteur jusqu'au chemin forestier, à deux cents mètres de la clairière, et siffla Kafi. Il espérait ne mettre qu'un quart d'heure pour atteindre Saint-Agan. Il lui en fallut le double tant le chemin était en mauvais état, défoncé par les roues des camions de bois.

Enfin, le clocher de Saint-Agan apparut, à travers les sapins et les fayards. Le village était petit : deux ou trois douzaines de maisons autour du clocher, des maisons neuves, pour la plupart, puisque Saint-Agan avait été dévasté par la guerre. A l'entrée, s'élevait une

construction de style savoyard : le chalet-pension de la Vemaison, seul hôtel de l'endroit, et, à côté, seule boutique également, une boulangerie-épicerie qui devenait aussi boucherie deux fois par semaine, comme l'indiquait l'enseigne.

Tidou entra dans le petit magasin, assez bien pourvu. La commerçante était aimable. Elle s'étonna de voir ce garçon demander trois gros pains et quatre litres de lait et le prit pour le responsable d'une colonie de vacances installée dans une ferme des environs.

« Non, expliqua Tidou, je ne fais pas partie d'une colonie. Nous sommes sept camarades, cinq garçons et deux filles, qui campons dans la forêt à la Croix des Buis.

- A la Croix des Buis ? se récria l'épicière. Et vous n'avez pas peur ? »

Tidou sourit.

« Peur de quoi ? Avec un chien comme celui-ci, nous ne craignons pas grand-chose. »

La femme jeta un regard vers Kafi qui, encore essoufflé par sa course, tirait une langue longue comme une feuille de maïs et découvrait ses crocs énormes.

« Bien sûr, fit-elle, avec un pareil animal... »

II y avait, cependant, dans ce « bien sûr » une nuance d'inquiétude qui n'échappa pas à Tidou.

« La forêt de Lente serait-elle hantée ? reprit-il en plaisantant.



— Non, personne n'y a jamais rencontré de fantômes... mais à votre place, je m'installerais plus près de la vallée... à cause de ces nouveaux forestiers qui y travaillent en ce moment.

— Des bûcherons ?

— Oui, ils ont acheté une coupe mais ils ne sont pas du pays. Ils viennent rarement au village, juste pour leur ravitaillement. A leur accent, on voit bien que ce sont des étrangers. »

Ce mot « étrangers » frappa Tidou.

« Vous voulez dire des étrangers à la région ?

- Non, de vrais étrangers. Oh ! Je n'ai pas



à me plaindre d'eux. Ils paient rubis sur l'ongle ce qu'ils m'achètent. Je dirais même que, pour de simples bûcherons, ils dépensent beaucoup. Seulement, personne ne les connaît. Alors, dans le pays, on est méfiant. Les vieux n'ont pas oublié ce qui s'est passé dans le Vercors, à la fin de la guerre. Il leur en est resté un peu d'appréhension vis-à-vis des gens qui viennent d'ailleurs.
- En somme, fit Tidou, que leur reproche-t-on?

— Rien, sinon qu'ils n'ont pas l'air de bûcherons. J'ai regardé leurs mains. Elles sont pleines d'ampoules, comme celles de gens qui n'ont pas l'habitude de manier la cognée. Mon beau-frère, qui tient le chalet-pension, leur trouve aussi de drôles d'airs. »

Et l'épicière d'ajouter :

« Mais tu as raison. Nous nous faisons sans doute des idées. De toute façon, avec ce gros chien, vous ne risquez rien. »

Embarrassé par ses provisions, Tidou alla déposer ses pains et son bidon de lait dans la remorque laissée à la porte et rentra régler la note. Quand il ressortit, Kafi avait disparu. Soudain, il l'aperçut tournant autour d'une auto sur le petit parking du chalet-hôtel.

« Oh ! la voiture de l'Etranger !... »

L'homme avait donc passé la nuit là. Tidou, instinctivement, le chercha sur la terrasse de l'hôtel où quelques pensionnaires prenaient leur petit déjeuner en plein soleil. Il ne l'aperçut pas. Il eut envie d'entrer. Mais que lui aurait-il dit ? Il reprit son vélomoteur et fonça vers la forêt.

Il était huit heures et demie quand il arriva à la clairière où les autres Compagnons se demandaient ce qu'il était devenu.

« Formidable ! s'écria le Tondu en apercevant les gros pains et le bidon de lait frais ! Où as-tu déniché ça, Tidou ?

- A Saint-Agan. J'y ai même vu une chose qui va vous surprendre. Notre inconnu d'hier a passé la nuit dans l'unique hôtel du village. Sa voiture stationnait tout à l'heure sur le parking. Kafi l'a reconnue avant moi.

- Et lui ?... Tu l'as vu ?

— Non, mais j'ai appris qu'il n'est pas le

seul étranger dans le pays. Une équipe de bûcherons, dont personne ne sait au-juste d'où ils viennent, campe en ce moment en pleine forêt, et les gens du pays ne sont pas très rassurés. Ecoutez plutôt. »

Tidou répéta les paroles de l'épicière. Les Compagnons s'interrogèrent. Leur étranger avait-il quelque rapport avec cette équipe de bûcherons, lui qui s'intéressait aux maisons forestières ?

« En tout cas, fit Zabeth, tu t'es probablement trompé, hier soir, la Guille, en le prenant pour un voleur de voitures. Un voleur ne se serait pas arrêté dans un aussi petit village. D'autant plus que nous l'avons rencontré à une heure de l'après-midi. Il aurait eu le temps de poursuivre son chemin. Il avait donc la ferme intention de s'arrêter là.

- C'est bien ce que je dis, reprit Tidou, il pourrait y avoir un rapport entre sa présence et celle de ces étranges bûcherons. »

Ils se préparaient à allumer le feu pour le petit déjeuner quand Kafi pointa les oreilles en direction du chemin forestier.

« Attention ! fit Tidou, mon chien a entendu quelque chose ! »

Ils écoutèrent et reconnurent bientôt le bruit d'un moteur.

« Sans doute un camion chargé de bois, fit Mady.

— Non, reprit le Tondu, le ronronnement est trop doux. »

Le bruit s'amplifiait lentement. La voiture roulait à allure réduite, à cause de l'état du chemin. Soudain, ils l'aperçurent, à travers le rideau de feuillage. Ils reconnurent aussitôt, à sa couleur gris-bleu, l'auto de l'Etranger. Elle venait de Saint-Agan et s'enfonçait au cœur de la forêt. Tidou retint son chien qui voulait la suivre. Ils écoutèrent décroître le bruit du moteur. Soudain, celui-ci parut s'étouffer d'un seul coup.

« La voiture s'est arrêtée ! fit Mady... Allons voir !»

Abandonnant leur petit déjeuner, ils rejoignirent la piste, et Tidou attacha la laisse au collier de Kafi. Ils firent ainsi cinq cents mètres, jusqu'à un endroit où le chemin se divisait en deux, une des branches obliquant vers le nord, l'autre vers l'ouest. Laquelle avait empruntée l'inconnu ? Gnafron retrouva sur celle de droite des marques de pneus toutes récentes, dans un creux empli de boue humide.

« Continuons, fit Mady. Je suis sûre que l'auto n'est pas loin. »

Elle s'était pourtant trompée en croyant avoir entendu le moteur s'arrêter subitement. Le ronflement avait dû être étouffé net, dans un endroit encaissé, par un talus. Cependant, Mady insista et, au bout de vingt minutes, ils découvrirent la voiture abandonnée au

bord du chemin.

C'était bien celle de la veille, une puissante voiture américaine d'un modèle récent. Ils tendirent longuement l'oreille avant de s'en approcher. Rien. L'inconnu avait disparu. Les vitres des portières avant étaient baissées. L'Etranger avait laissé, sur le siège, une paire de lunettes de soleil, inutiles en pleine forêt.

« Faisons-les sentir à Kafi, proposa Bistèque, il nous aidera à retrouver leur propriétaire. - Bonne idée ! » approuva Zabeth.

Dressé en chien policier, Kafi ne se fit pas prier. Il ne demandait qu'à suivre une piste. Il flaira les lunettes, en particulier les branches qui, au contact des cheveux, avaient gardé une odeur et, la truffe au ras du sol, il tira vivement sur sa laisse.

« Suivons-le, en file indienne, recommanda Mady... et pas un mot. »

Ils pénétrèrent dans la forêt, derrière Kafi qui ne marquait aucune hésitation. D'ailleurs, par endroits, des traces de pas restaient imprimées sur la mousse.

Ils avaient laissé la voiture depuis dix minutes, quand Kafi s'immobilisa, la tête dressée, les oreilles pointées en avant comme des fers de lance. D'un geste, Tidou ordonna l'arrêt. Tous écoutèrent de nouveau. Soudain, Zabeth tendit le doigt en murmurant :

« Là-bas !... Entre ces gros hêtres ! »

L'Etranger était à cinquante mètres devant eux. Il avait étalé une grande carte et, agenouillé sur le sol, l'examinait avec attention.

« Une carte d'état-major comme la tienne, Tidou ! souffla le Tondu. Où l'a-t-il trouvée ? »

L'Etranger semblait s'interroger. Tantôt il s'absorbait dans l'examen de la carte, tantôt il promenait son regard à la ronde, comme pour s'orienter. Soudain, les Compagnons eurent très peur. Il leur sembla que l'inconnu regardait avec insistance dans leur direction. Avait-il entendu du bruit ? Non. Il examina de nouveau la carte et la plia.

« Attention ! murmura Tidou. S'il revient sur ses pas, il risque de nous découvrir. »

Mais l'Etranger s'enfonça plus profondément encore dans la forêt. Il parcourut plusieurs centaines de mètres, coupant des sentiers à peine tracés, puis, après avoir traversé un autre chemin forestier, s'engagea de nouveau sous le couvert des hauts arbres.

Soudain, il parut apercevoir quelque chose et allongea le pas. C'était une maison abandonnée dont la toiture avait brûlé, sans doute pendant la guerre. Les murs gardaient des traces d'incendie. L'Etranger en fit le tour, pénétra dans les ruines, puis reparut, cherchant à déterminer sur la carte l'endroit où il se trouvait.

Enfin, l'air déçu, il fit demi-tour et les

Compagnons durent se coucher dans les broussailles pour ne pas être vus. Il passa à une vingtaine de mètres, la tête baissée, à la recherche des traces de ses pas, s'étonnant peut-être qu'elles soient si bien marquées.

« Ne le perdons pas de vue, murmura Bis-tèque. Il n'a pas trouvé-ce qu'il cherchait; il va filer ailleurs. »

Non, l'inconnu regagnait simplement sa voiture en marchant, à présent, d'un pas si rapide que les Compagnons avaient peine à le suivre sans trahir leur présence. Ayant rejoint son auto, il redéplia sa carte, la contempla encore, puis consulta sa montre. Jugeant sans doute l'heure trop tardive pour aller plus loin, il s'installa au volant et, après une difficile manœuvre de demi-tour, reprit la direction de Saint-Agan. Cette fois, il n'était plus question de le suivre.

« Bizarre ! fit Bistèque. Si on en juge par ce que nous venons de voir, il aurait dit la vérité. Il semble réellement s'intéresser aux maisons forestières. Mais où a-t-il déniché cette carte ? ...sûrement pas à Saint-Agan.

Nous chercherons des explications plus tard, fit Zabeth. Vous oubliez que, ce matin, nous n'avons pas déjeuné. Rentrons. »

Sans s'en rendre compte, ils avaient fait dans la forêt plus de chemin qu'ils ne l'imaginaient. Il était plus de onze heures quand ils aperçurent enfin la clairière.

Mais tout à coup, en arrivant au camp, Mady poussa un cri de stupeur. Le bidon qu'ils avaient laissé sur place était renversé, et le lait avait inondé l'herbe. Quant aux pains, on aurait dit qu'ils avaient été piétines.

« Un sanglier ! s'écria Bistèque. Un sanglier est passé par là !

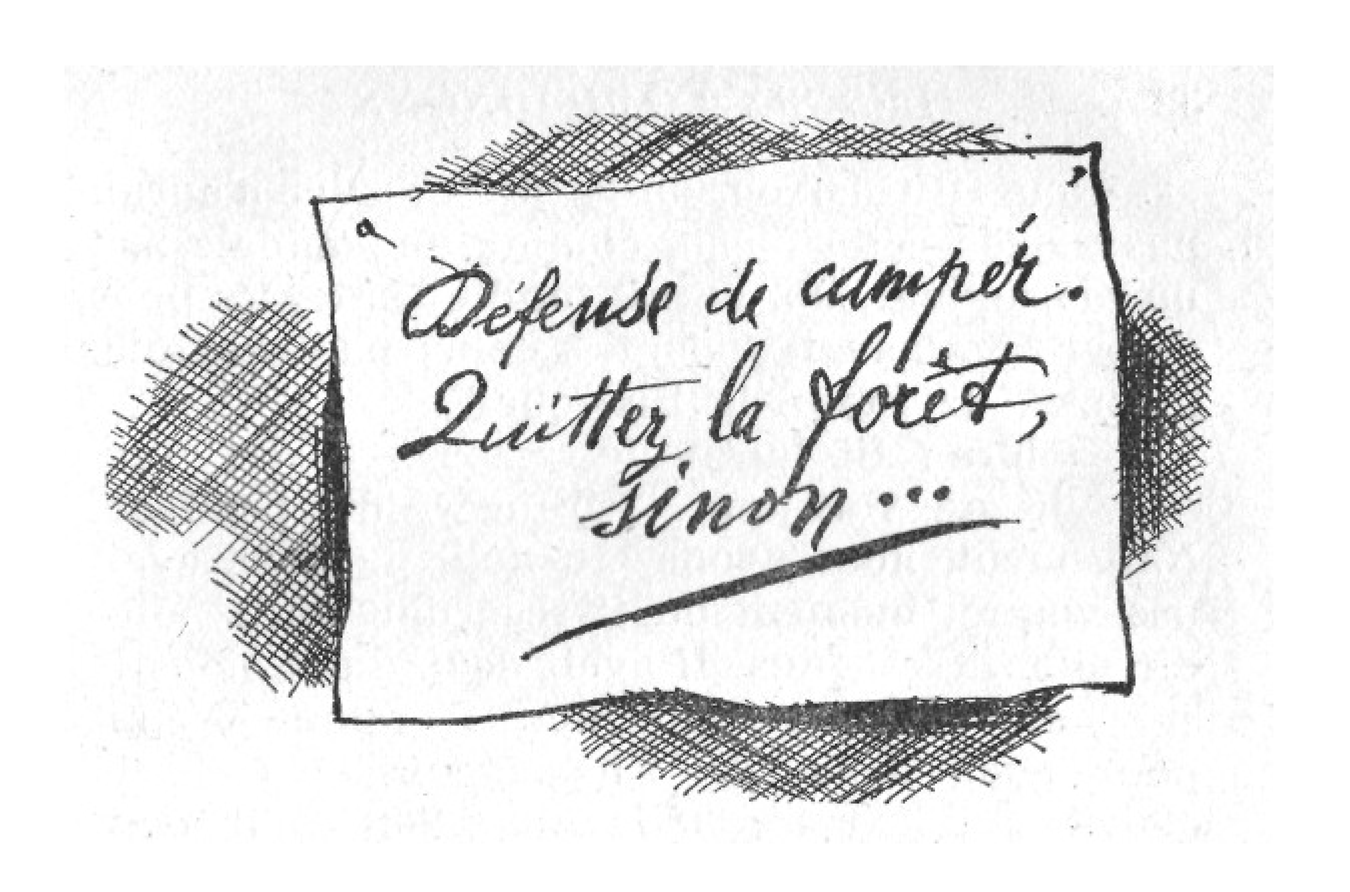
— Non, coupa Gnafron, pas un sanglier. Regardez!...

Il montrait, épingle au marabout, un papier sur lequel une main inconnue avait tracé ces mots :

Défense de camper.

Quittez la forêt, sinon...





CHAPITRE 111

LE BROUILLARD

Dix FOIS, vingt fois, ils relurent la menace. Qui était venu à la Croix des Buis pendant leur absence ? A cause des premiers mots « défense de camper », ils pensèrent à un garde forestier. Ils n'avaient vu aucune interdiction de ce genre, mais, d'autre part, ils n'avaient pas rencontré d'autre campeur. Etait-il défendu de planter sa tente dans cette forêt? Les gardes avaient-ils des ordres pour faire respecter cette interdiction?

« Non, fit Gnafron, un garde forestier n'aurait pas agi de cette façon, comme un vandale... et un maraudeur, lui, aurait fouillé les tentes pour chiper ce qui avait quelque valeur; par exemple, le poste de radio de Bistèque. Alors ? fit la Quille.

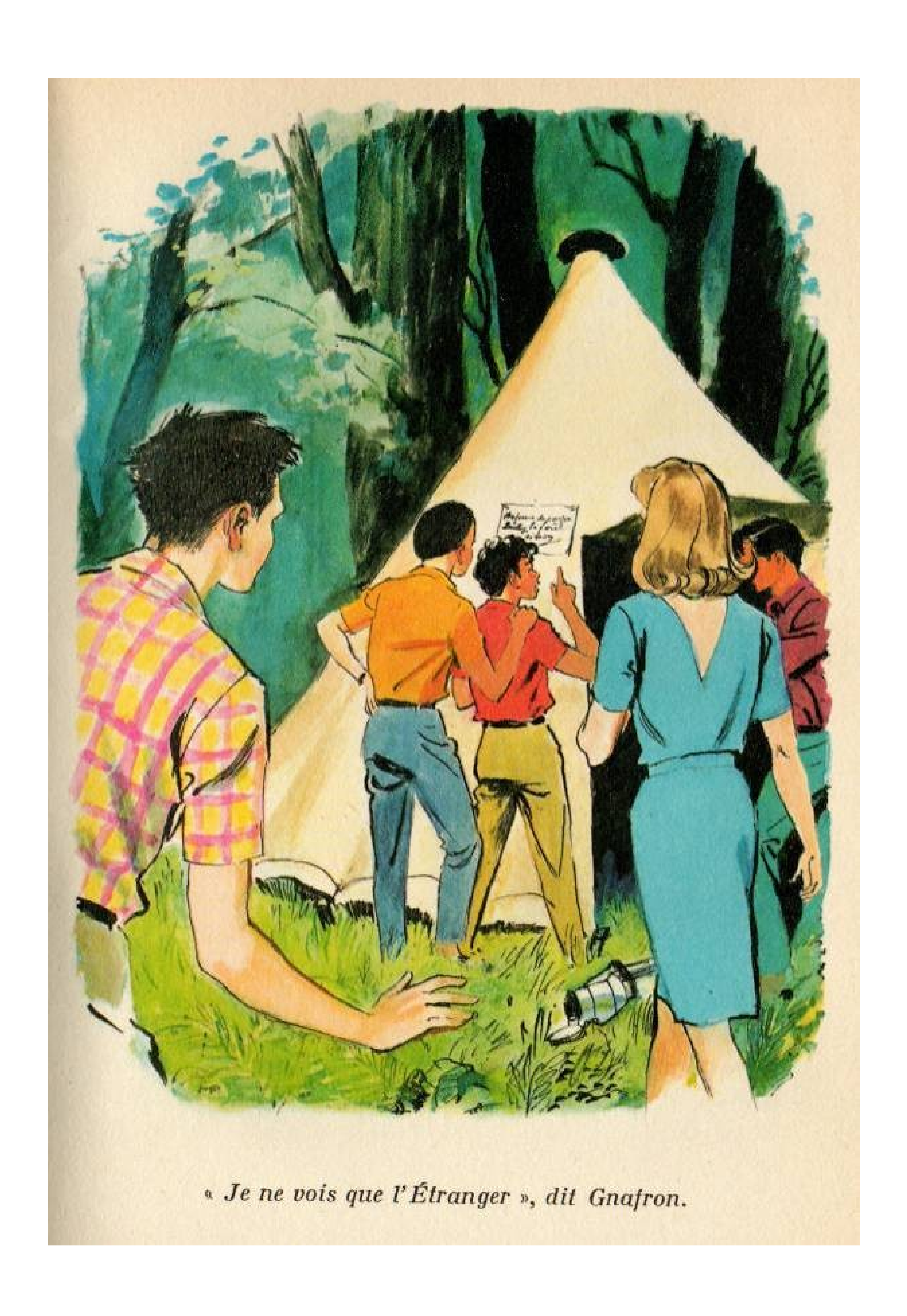
Je ne vois que l'Etranger, dit Gnafron. Naïvement, nous avons cru qu'il ne nous avait pas vus au moment où il regardait dans notre direction. C'est faux. Il avait deviné que nous le suivions. S'il marchait vite, au retour, c'était pour nous distancer. En passant près de la clairière, il a reconnu le marabout qu'il avait aperçu, hier, attaché sur nos machines.

- Autrement dit, fit Mady, il aurait voulu nous intimider pour nous décourager de le suivre dans la forêt ? Pourtant, hier, il n'a pas caché qu'il s'intéressait aux maisons forestières.

— Inutile de nous casser la tête, nous ne trouverons pas sur place la clef du mystère, conclut Tidou. Préparons un repas vite fait et filons à Saint-Agan pour savoir si, oui ou non, il est interdit de camper en pleine forêt.

D'accord, approuva Zabeth qui mourait de faim. Commençons par allumer le feu. »

Bistèque ouvrit deux boîtes de sardines et jeta deux paquets de pâtes dans une casserole dès que l'eau se mit à bouillir. Tant pis pour le pain croustillant du matin. Celui de la veille,



« *Je ne vois que l'Étranger* », *dit Gnafron.*

conservé par la fraîcheur de la forêt, n'était pas trop rassis. Les pâtes cuites, Bistèque s'apprêtait à faire une équitable distribution quand, en étendant le bras, il aperçut le cadran de sa montre.

« Prends la casserole, dit-il vivement au Tondu, et fais le service. Il est juste midi, l'heure des informations. Je ne veux pas les manquer. »

II courut chercher son poste, sous le marabout. Le speaker de service donnait les prévisions de la météo et annonçait un temps se couvrant progressivement dans la moitié sud-est de la France. Puis, il énuméra les principales nouvelles : une réunion du conseil des ministres, l'inauguration d'un tronçon d'autoroute, un grave accident d'auto dans le Pas-de-Calais et une collision de trains au Portugal.

« Tu vois, fit Mady, toujours la même chose : des discours et des catastrophes. On ne parle même pas de ton Strador II.

- Evidemment, fit Bistèque en haussant les épaules, les accidents sont toujours arrivés par temps couvert et, la nuit dernière, il faisait clair comme en plein jour. »

Les nouvelles terminées, il reposa son poste et reprit sa distribution. Le repas sitôt achevé, Tidou déclara :

Ne descendons pas tous à Saint-Agan. Après ce qui s'est passé, quelqu'un doit rester ici pour garder les tentes. Qui est volontaire ? »

Les deux filles se récusèrent. Elles craignaient d'avoir peur, toutes seules, surtout Zabeth.

« Moi, fit la Guille, je reste... mais à condition de garder Kafi, au cas où un inconnu viendrait me chercher chicane. »

Les autres se mirent en route, laissant la Guille avec son inséparable harmonica et Kafi. Une demi-heure plus tard, ils arrivaient à Saint-Agan. Les quelques pensionnaires du chalet-hôtel buvaient leur café sur la terrasse. Mais pas d'Etranger parmi eux. D'ailleurs, sa voiture ne stationnait plus sur le parking. Avait-il définitivement quitté Saint-Agan ?

« Allons à l'épicerie, dit Tidou, nous questionnerons la marchande en faisant nos achats pour demain. »

II entra le premier dans la petite boutique et la commerçante le gratifia d'un aimable sourire.

« Je reviens avec mes camarades, dit-il. Les filles ont fait une liste de commissions. »

Mady sortit le papier qu'elle avait préparé avec Bistèque, et l'épicière commença de rassembler, sur le comptoir, boîtes et paquets.

« Ainsi, fit-elle, vous vous plaisez à la Croix des Buis ? Vous ne trouvez pas l'endroit trop sauvage ?

- Plutôt pas assez, répondit Mady. Il y passe même des autos. Ce matin nous avons aperçu une voiture, conduite par un jeune homme blond qui avait l'air d'explorer la forêt.

— Une grosse voiture gris-bleu, précisa le Tondu.

- Ah ! oui, je vois, celle d'un pensionnaire du chalet, un jeune homme de Nancy. »

Et, après une hésitation : « Parle-t-on habituellement le français à Nancy ?

- Evidemment, fil Zabeth.

- Il est venu m'acheter une savonnette. Je lui ai trouvé un curieux accent. »

Tout en parlant, l'épicière continuait de consulter la liste et de chercher la marchandise sur les rayons.

« Savez-vous, demanda Tidou, si le camping est interdit dans la forêt ?

- Interdit ?

— Pendant notre absence, ce matin, quelqu'un a laissé un billet pour nous prier de partir.

— Cela m'étonne. La forêt appartient à l'Etat, mais je n'ai jamais entendu dire que les gardes forestiers chassaient les campeurs. »

Puis, après réflexion :

« Renseignez-vous auprès de mon beau-frère, au chalet. Il a un oncle qui est garde forestier. »

Leurs achats terminés, les Compagnons quittèrent la petite boutique. Les pensionnaires du chalet-hôtel avaient déserté la terrasse car le soleil s'était caché. Les camarades grimpèrent les quelques marches qui y conduisaient et s'assirent en commandant des rafraîchissements.

« Nous aimerions parler au patron, dit Tidou à un homme d'une trentaine d'années qui débarrassait les tables.

- C'est moi-même.

- Nous venons de l'épicerie, expliqua Mady. Votre belle-sœur nous envoie vous demander un renseignement. Est-il vraiment interdit de camper dans la forêt ?

En principe, oui, répondit aimablement l'hôtelier. Mais le règlement n'a jamais été appliqué. Vous avez eu des ennuis ?

- Ce matin, fit Mady, en revenant de nous promener dans les bois, nous avons trouvé cet avertissement. »

Elle tendit le papier. L'hôtelier le parcourut et ouvrit des yeux ronds. Puis il secoua la tête.

« Jamais un garde forestier n'aurait écrit cela, surtout sous cette forme.

- Et ce n'est pas tout, ajouta Zabeth. L'inconnu a aussi renversé notre bidon de lait et piétiné trois pains.

- Raison de plus pour ne pas accuser les gardes. Vous n'avez aucun soupçon ? Vous n'avez vu personne rôder autour de votre camp ?

- Seulement un automobiliste, répondit Tidou, un de vos pensionnaires, je crois ; celui qui possède cette voiture gris-bleu. »

L'aubergiste fronça les sourcils. Il jeta un coup d'oeil vers le parking pour s'assurer que

l'auto n'y était plus et, se penchant vers les jeunes campeurs :

« Je ne devrais rien dire de mes clients ; cependant, cette mauvaise plaisanterie serait l'œuvre de ce jeune homme que je n'en serais pas tellement surpris. Il circule sans arrêt dans la forêt. »

Et, presque à voix basse, comme pour une confidence :

« Entre nous, je ne vois pas ce qu'il est venu faire ici, tout seul, de si loin, dans une pension aussi modeste que la mienne. Sa fiche porte : Jacques Nicolas, né à Nancy. Sa voiture est



effectivement immatriculée dans la Meurthe-et-Moselle, mais, pour moi, c'est un étranger. Ce matin, ma

femme a trouvé dans sa chambre un livre qu'il devait lire, hier soir, avant de s'endormir. Il était écrit en allemand, du moins, je pense que c'était de l'allemand. »

Et il ajouta, l'air mystérieux :

« II n'est d'ailleurs pas le seul étranger dans le pays, en ce moment. Des bûcherons qui viennent d'on ne sait où se sont installés dans une ancienne maison forestière.

— En effet, approuva Tidou, votre belle-sœur m'en a parlé, ce matin, mais je ne savais pas qu'ils occupaient une maison forestière. Ces maisons sont-elles nombreuses dans la forêt ?

— Il y en avait une quinzaine autrefois. Certaines ont été incendiées pendant la guerre. Les autres sont abandonnées. Aujourd'hui, avec leurs voitures, les gardes se déplacent facilement. Ils vivent tous, à présent, au village de Lente, dans de nouveaux chalets groupés. »

II réfléchit encore et reprit :

« C'est vrai, ce jeune homme m'intrigue. J'en parlerais bien aux gendarmes quand ils passeront relever les fiches, mais ce ne sont pas des choses à faire à un client quand on n'a pas à s'en plaindre personnellement. Pourtant, ce matin, il m'a posé des questions bizarres. Il m'a demandé de lui prêter la carte d'état-major épinglée dans le vestibule. Il recherchait, m'a-t-il

dit, un nommé Cyrille Blanc. Les familles Blanc sont nombreuses dans le Vercors, Ainsi, moi-même, je m'appelle Blanc. Quand je lui ai demandé ce qu'il lui

voulait, il a eu l'air embarrassé et n'a su que répondre. Pour moi, il est en rapport avec cette nouvelle équipe de bûcherons qui ne semblent guère travailler et ne descendent que de rares camions de bois dans la vallée.

— Alors, fit Mady, que nous conseillez-vous?... de quitter la Croix des Buis ? »

L'hôtelier hocha la tête.

« Même si vous aimez la tranquillité, il n'est peut-être pas nécessaire de planter vos tentes si loin de toute habitation. Les petits coins agréables ne manquent pas autour de Saint-Agan. Je pourrais vous en indiquer plusieurs.

— Pas pour l'instant, reprit Gnafron. Nous allons réfléchir et demander l'avis du camarade que nous avons laissé là-bas pour surveiller le camp. Nous reviendrons vous voir.

— A votre service. »

Ils remercièrent l'hôtelier, réglèrent leurs consommations et quittèrent la terrasse. Mais, en l'espace d'une demi-heure, le temps s'était considérablement refroidi et rafraîchi. Les prévisions météorologiques se réfélaient exactes.

« Regardez! fit Zabeth, la partie haute de la forêt disparaît déjà dans le brouillard.

Alors, rentrons vite, fît Mady, nous allumerons un grand feu dans la clairière. »

Ils n'avaient pas quitté la vallée depuis dix minutes que, brusquement, ils se trouvèrent cernés par la brume,

emprisonnés dans son réseau cotonneux. L'air devint glacé. Les filles, qui n'avaient pas emporté leurs gilets de laine, virent leur bras nus se marbrer.

Le brouillard devint bientôt si épais que Gnafron, qui roulait en tête, alluma son phare, et ralentit l'allure pour éviter les chutes. Plus aucun point de repère.

« Attention ! répétait Tidou, cherchez bien, sur la gauche, le sentier qui mène à la clairière. »

Ils avaient l'impression de s'enfoncer dans un tunnel sans fin. Tout à coup, ils reconnurent l'embranchement où ils étaient venus, le matin, en suivant l'étranger. Ils avaient donc dépassé la Croix des Buis. Transies, Mady et Zabeth maugréèrent en faisant demi-tour.

« Lançons des appels, dit Bistèque, la Guille et Kafi nous entendront. Nous nous guiderons d'après leur voix.»

Ils crièrent de toutes leurs forces. Aucune réponse. Enfin, Bistèque reconnut l'amorce du sentier. Les deux tentes surgirent du brouillard, comme des fantômes.

« Bizarre ! fit Tidou vaguement inquiet. Pourquoi Kafi n'est-il pas venu à notre rencontre ? »

Ils arrivèrent au milieu de la clairière. Stupeur !

Le camp était vide. En soulevant la toile du marabout, le Tondu découvrit ce message :

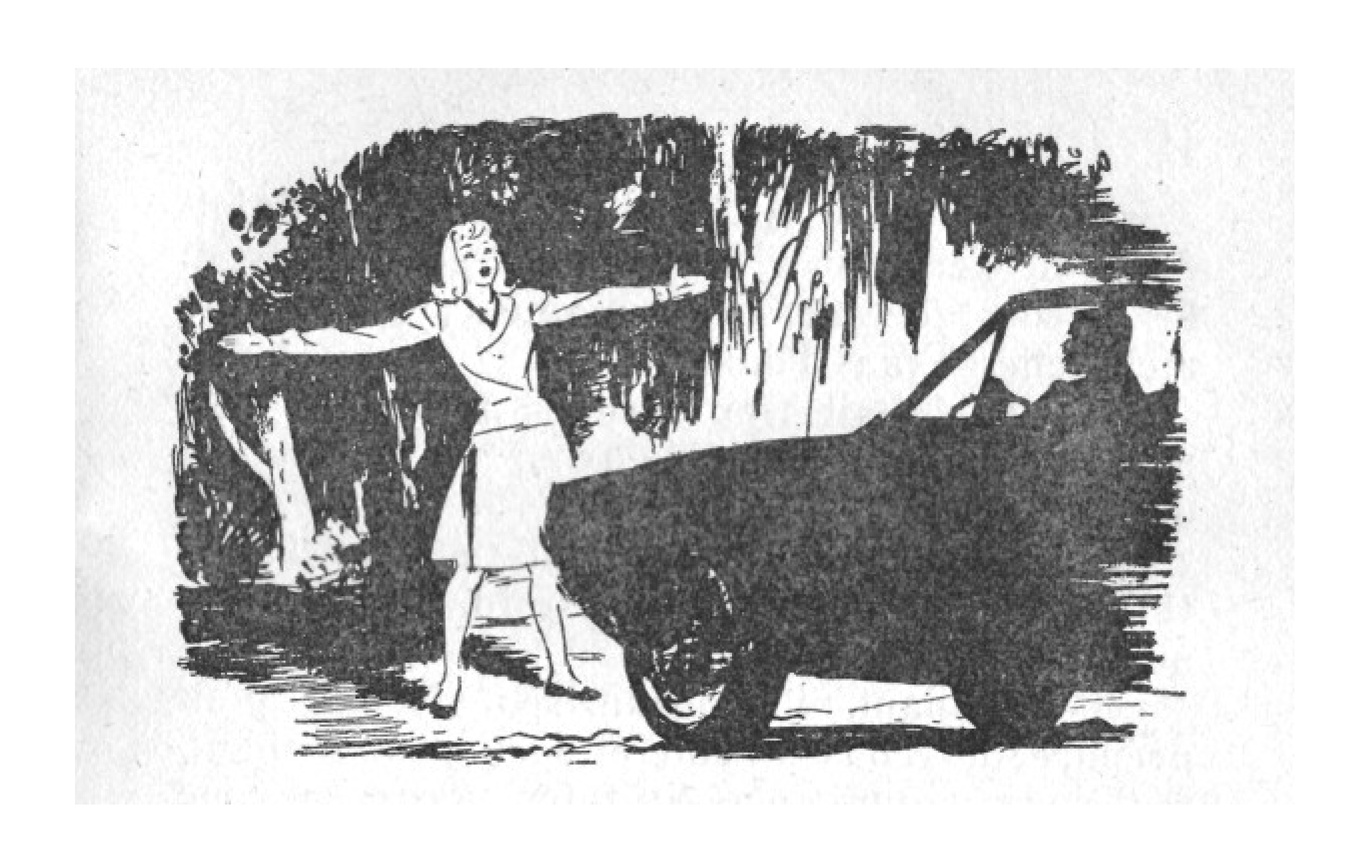
« Kafi a disparu. Il est sorti peu de temps après votre départ. Je l'ai sifflé plusieurs fois. Il n'est pas rentré. Un moment plus tard, deux coups de feu ont éclaté. Je suis

inquiet. Il est trois heures. Je vais à sa recherche. LA GUILLE. »

Tidou regarda sa montre. Cinq heures et demie. La Guille avait donc quitté la tente depuis plus de deux heures. C'était évident, surpris par le brouillard, il s'était perdu, mais Kafi, lui, avait un sens aigu de l'orientation et son flair ne le trompait jamais. Le brouillard ne l'aurait pas empêché de rentrer.

« II est arrivé quelque chose de grave à mon chien. Quelqu'un a tiré sur lui. Il a peut-être été tué. »





CHAPITRE IV

DEUX LUEURS DANS LA NUIT

HUIT HEURES du soir ! Ni Kafi ni la Guille n'étaient encore rentrés. L'inquiétude était grande à la Croix des Buis. Si les filles pensaient surtout à la Guille, peut-être obligé de passer la nuit dans la forêt, les garçons, eux, s'inquiétaient pour Kafi qui aurait dû retrouver son chemin. Devrait-on attendre jusqu'au lendemain pour savoir ce qui était arrivé à l'un et à l'autre ?

« II faut tenter quelque chose, fit Mady.

— Quoi ? reprit Bistèque. Descendre à Saint-Agan ne servirait à rien. Ni les gendarmes ni les gardes forestiers ne commenceraient leurs recherches avant l'aube.

— Et si c'était trop tard, si la Guille était retrouvé demain mort de froid ? » dit Zabeth qui grelottait.

Le Tondu la rassura. La Guille était résistant. Il saurait se défendre du froid, ne serait-ce qu'en battant la semelle.

En attendant, ils rallumèrent le feu pour préparer le repas du soir et surtout se réchauffer car personne n'avait faim. Assis en rond autour du foyer qui trouait le brouillard de ses flammes rougeoyantes, ils essayèrent de comprendre ce qui avait pu se passer.

« A coup sûr, fit le Tondu qui avait enfoncé jusqu'aux yeux son éternel béret, quelqu'un a tiré sur Kafi. Un chasseur l'aurait-il pris pour une biche ?

Certainement pas une biche, reprit Gnafron. Leur chasse est réglementée. Je doute qu'elle soit ouverte en ce moment.

— Alors, un braconnier qui a vu s'agiter un buisson et a tiré au hasard ?

- Plutôt les bûcherons, reprit Bistèque. Ils ont peut-être voulu se débarrasser d'un chien qui rôdait autour d'eux. »

Ils discutèrent encore un moment, mais le feu brûlait mal. Etouffé par le brouillard, il dé-

gageait une fumée acre qui prenait à la gorge. Ils l'éteignirent et se réfugièrent tous les six sous le marabout, décidés à veiller.

Ils y étaient depuis une heure quand Gnafron tendit l'oreille.

« Ecoutez ! On dirait un bruit de moteur !

- Oui, une auto, reprit le Tondu... Peut-être l'Etranger.

- Ou quelqu'un qui a rencontré la Guille et le ramène à la Croix des Buis », fit Mady, pleine d'espoir.

Ils sortirent du marabout et, à tâtons, gagnèrent le chemin forestier. La voiture venait du sud, c'est-à-dire du cœur même de la forêt. Elle roulait lentement, très lentement. Elle n'était plus qu'à trois ou quatre cents mètres, d'après le Tondu. Cependant personne ne distinguait encore rien. Normalement, à cette distance, les phares auraient dû percer le brouillard qui s'était légèrement atténué.

Enfin, à travers le feuillage, apparurent deux points lumineux.

« Curieux ! remarqua Bistèque, on dirait qu'elle s'éclaire seulement avec ses lanternes.

— Alors, méfions-nous, souffla Tidou. Ne nous montrons pas. »

La voiture allait arriver à leur hauteur. Appliqué à suivre correctement le chemin sinueux, le conducteur ne pouvait les voir. Mais tout à coup, une idée traversa l'esprit de Mady. Elle

pensa que le chauffeur conduisait lentement parce qu'il cherchait l'amorce du sentier conduisant à la clairière pour *y* déposer la Guille. Sans plus réfléchir, elle se précipita au milieu de la chaussée.

« Arrêtez !... »

Au lieu de stopper, la voiture fit un brusque écart. Mady se sentit projetée en arrière par un bras tendu hors de la portière dont la vitre était baissée et elle tomba dans* les buissons. Revenu de sa surprise, **l'automobiliste** donna aussitôt un coup d'accélérateur et prit la fuite.

La scène avait été si rapide que les garçons n'eurent pas le temps de réagir. Quand ils relevèrent leur camarade, la voiture avait disparu.

« Pourquoi avoir fait cela, Mady ? s'emporta le petit Gnafron. Tu as failli te faire écraser. Tu n'as donc pas pensé que c'était peut-être celui qui a épingle la menace sur le marabout ? Notre compte est bon, à présent. 11 ne nous reste plus qu'à déguerpir. »

Décontenancés, les Compagnons rentrèrent sous le marabout, mais à peine avaient-ils repris leur place que Gnafron, encore lui, dressa la tète.

« Quelqu'un !... Quelqu'un qui appelle !... »

Ils pensèrent aussitôt à l'automobiliste. Après sa réaction de fuite, revenait-il à la clairière pour une explication, une menace ?

« Mady et Zabeth, restez sous la tente ! » recommanda Tidou.

Les quatre garçons sortirent, lampe au poing, et s'avancèrent vers le chemin. Soudain, une silhouette se découpa sur le brouillard.

« Oh !... La Guille. »

Ebloui, hagard, le malheureux transpirait comme s'il sortait d'une étuve.

« D'où viens-tu ? » demanda Tidou.

La Guille ne répondit pas. Exténué, il pénétra sous le marabout où il s'affala sur une couchette.

« Laissez-moi me reprendre, fit-il, à bout de souffle, je vous expliquerai. »

II s'épongea le front, respira plusieurs fois, profondément, et demanda :

« Avez-vous entendu une voiture, sur le chemin, il y a quelques minutes ?

— Oui, elle a même failli écraser Mady qui voulait l'arrêter, croyant que quelqu'un te ramenait à la clairière.

- C'est cette voiture qui m'a sauvé.

- Quoi ? Tu étais dedans ?... C'était l'Etranger ? »

La Guille secoua la tête.

« Non, je vous raconterai tout à l'heure, dites-moi d'abord si vous avez revu Kafi.

- Il n'est pas revenu.

— Pauvre Kafi. Il a probablement été tué, ou gravement blessé. Pourtant, c'est bizarre,

une minute ou deux après les coups de feu, j'ai entendu sa voix. Si les halles l'avaient sérieusement atteint, il aurait peut-être aboyé au moment où elles le touchaient, mais pas après. Je ne comprends pas. »

II poussa un soupir et reprit :

« Le brouillard est tombé brusquement sur la forêt pendant que je le cherchais. J'ai tout de suite pensé que, s'il ne se dissipait pas, je risquais de ne pas rejoindre la Croix des Buis... et c'est ce qui est arrivé. J'ai dû faire plus de dix kilomètres à tourner en rond sans savoir où j'étais. Quand la nuit est venue, j'ai cherché



un endroit pour me protéger du froid. Je me suis

glissé sous un amas de feuilles mortes, si fatigué que je me suis endormi. Quand je me suis éveillé, ma montre marquait onze heures. Le silence était total mais, peu de temps après, j'ai perçu un bruit de moteur. Presque aussitôt, deux points lumineux sont apparus, entourés d'un halo. Sans le savoir, je me trouvais à quelques mètres d'un chemin forestier. J'ai bondi hors des feuilles mortes. La voiture est passée lentement, tressautant sur les bosses du chemin qu'elle éclairait à peine avec ses seules lanternes. Autant dire qu'elle roulait dans



l'obscurité. Elle descendait la pente et j'ai pensé qu'elle se dirigeait vers la vallée. J'ai eu envie de l'arrêter pour nie faire prendre à bord. Je nie suis retenu. Elle semblait trop vouloir passer inaperçue. Alors, j'ai essayé de la suivre, guidé par son feu rouge arrière. Pendant deux ou trois kilomètres j'ai réussi à ne pas me laisser distancer. Et puis, au moment où j'allais lâcher pied, à bout de souffle, j'ai reconnu, à deux dos d'âne et à une petite descente très raide, le chemin que nous avons pris, ce matin, en suivant l'Etranger. J'ai compris que je n'étais pas loin de la Croix des Buis et j'ai laissé filer la voiture. »

II s'arrêta et reprit :

« Et vous, qu'avez-vous appris à Saint-Agan ?

- Des choses assez surprenantes, fit Mady. Nous avons vu le patron du chalet-hôtel. Il nous a parlé de l'Etranger. Il le croit en rapport avec les bûcherons à l'allure bizarre qui se sont installés dans une maison forestière.

— Ah ! oui, fit la Guille, les bûcherons ! J'ai entendu leurs coups de hache, cet après-midi. J'allais essayer de les rejoindre pour leur demander s'ils avaient vu Kafi quand le brouillard m'a surpris.

— Tu as aperçu la maison forestière ?

- Non, mais elle ne devait pas être loin. J'ai l'impression que l'auto de tout à l'heure en venait.

— D'après toi, était-ce la voiture de l'Etranger ?

As-tu vu son numéro ? Nous n'avons pas pu le lire. Le temps de relever Mady, bousculée par le chauffeur, elle avait disparu.

- Je n'ai pas réussi à le déchiffrer. Je suivais l'auto de trop loin. Je distinguais seulement un halo rougeâtre autour des feux arrière. »

La Guille avait enfin retrouvé son souffle. Après sa transpiration, il éprouvait à présent une impression de froid. Mady lui jeta une couverture sur les épaules, et il se sentit mieux.

Dès lors, les Compagnons ne pensèrent plus qu'à Kafi.

« Mort ou vivant, s'emporta Tidou, je veux retrouver mon chien... mais il n'est pas prudent, après ce qui s'est passé, de rester plus longtemps ici. Nous sommes repérés. Par qui ? je n'en sais rien ; le fait est là.

— Alors, coupa Zabeth, installons-nous près de Saint-Agan, comme le conseillait le patron de l'hôtel.

- Pas avant d'avoir retrouvé Kati. Voici ce que je propose : demain matin, réveil à six heures. Nous démonterons nos tentes pour les installer près de l'endroit où la Guille suppose que Kafi a disparu.

- Oh ! se récria Zabeth, et le danger ?

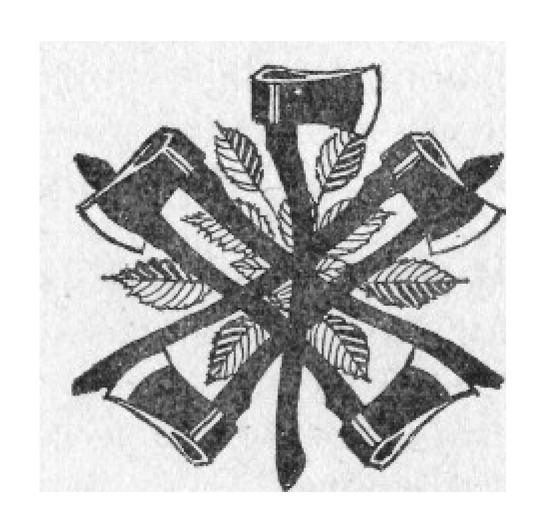
- Rassure-toi. Nous choisirons un coin touffu où personne ne nous découvrira. Au besoin, nous camouflerons nos tentes avec des feuillages. Etes-vous d'accord ?

— D'accord, appouva Bistèque. Il faut savoir ce qui se passe dans cette forêt. Le patron du chalet-hôtel a raison de se méfier des bûcherons. Pour moi, ce sont eux qui ont tiré sur Kafi. - Pour moi aussi, répondit vivement Tidou. C'est pour cela qu'il ne faut pas s'en éloigner. Donc, demain matin, réveil à six heures. Pas une minute de sommeil à perdre. Tout le monde au lit. »

Pas très rassurées, les deux filles regagnèrent leur tente. Restés seuls sous le marabout, les garçons s'étendirent tout habillés sur leurs matelas. Aucun n'avait très sommeil. A chaque instant, Tidou se penchait vers la place vide de Kafi à côté de lui.

« Kafi, où es-tu ?... Réponds-moi ! Dis-moi que tu es vivant, que tu vas revenir !... »

Enfin, écrasé d'angoisse, il s'endormit, la main étendue, comme pour caresser le poil soyeux de son chien fidèle.





CHAPITRE V

LA CABANE DE BRÛLE-LOUPS

LE BROUILLARD dissipé pendant la nuit, les Compagnons avaient transporté leur matériel à quelques centaines de mètres de la Croix des Buis, dans un endroit si sauvage que le camouflage des tentes n'était pas nécessaire. Tidou avait alors formé trois équipes de recherches.

« Le Tondu et Zabeth, avait-il dit en les invitant à se pencher sur sa carte, vous explorerez ce secteur, au sud-est du camp. Mais

n'oubliez pas que le brouillard peut revenir. Vous laisserez des points de repère, pour le retour. Bistèque et Gnafron, vous visiterez cet autre secteur, en plein sud. Pendant ce temps, Mady et moi nous nous enfoncerons à l'ouest. Surtout, pas d'éclats de voix, ce ne serait pas la peine d'avoir déménagé si nous devions tout de suite être repérés. Dernière consigne : que tout le monde soit rentré ici pour midi. - Et moi ? fit la Guille.

— Tu gardes le camp. Après ton expédition de cette nuit, tu as besoin de repos. »

II était neuf heures. Les trois équipes se séparèrent, s'orientant d'après le soleil qu'on devinait derrière les nuages charriés par un léger vent du nord.

Il y avait déjà presque un jour que Kafi avait disparu. Autant dire que les chances de le revoir devenaient faibles. Cependant, Tidou ne désespérait pas de le retrouver, blessé, sans doute, mais vivant.

Précédant Mady, il écartait les branches, obliquait à droite, à gauche, fouillant les buissons, explorant les moindres creux où la pauvre bête aurait pu se réfugier, s'arrêtant pour écouter et appeler à mi-voix :

« Kafi ! Kafi !... réponds-moi ! »

Mètre par mètre, ils exploraient la forêt depuis une heure quand Mady tendit l'oreille.

« Ecoute, Tidou !...

- Kafi ?... tu as reconnu sa voix ?

- Non, des coups sourds dans cette direction.

Les bûcherons ! »

Ils redoublèrent de prudence car les bûcherons, eux aussi, pouvaient avoir un chien qui les aurait vite dépistés. A mesure qu'ils avançaient, les coups devenaient plus nets, cependant irréguliers et espacés comme si un homme ou deux, seulement, maniaient la cognée.

Soudain, Tidou aperçut deux silhouettes armées de haches puis, plus loin, deux autres, assises sur un tronc d'arbre abattu. Etait-ce là toute l'équipe ? En tout cas, ces quatre hommes ne paraissaient pas acharnés à la besogne. Ceux qui étaient assis discutaient tranquillement, la cigarette aux lèvres.

Ils réussirent, sans être vus, à progresser d'une cinquantaine de mètres. Entre-temps, les deux bûcherons qui travaillaient à abattre un gros fayard avaient rejoint leurs équipiers et allumé une cigarette eux aussi.

« Ils fument du tabac blond, remarqua Mady en humant l'air. Je sens l'odeur d'ici. Ce sont sûrement les bûcherons dont parlait le patron du chalet-hôtel.

- Pour des travailleurs de force,, ils ne paraissent pas très- musclés, reprit Tidou. Les gens du pays ont raison de les trouver bizarres. Ecoute. Entre eux, ils ne parlent pas français. »

Ils les observaient depuis quelques minutes

quand retentit un bref coup de sifflet, lancé par un cinquième homme qu'ils n'avaient pas remarqué, à l'écart. Aussitôt, les bûcherons jetèrent leurs cigarettes, les uns reprenant leurs cognées, les autres mettant en marche une tronçonneuse pour débiter des branches. Quelques instants plus tard, Tidou perçut le ronronnement d'un autre moteur que celui de la tronçonneuse. Une voiture arrivait sur le chemin tout proche. Il pensa aussitôt à l'Etranger. Non, c'était une jeep d'où descendit un garde forestier, bien reconnaissable à son uniforme vert.

« Ah ! je comprends, murmura Mady. Le cinquième bûcheron faisait le guet, posté à l'écart, pour prévenir les autres... mais pourquoi cette méfiance ? »

Le garde forestier paraissait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Il avait un visage anguleux et portait de petites moustaches brunes.

« Alors ? demanda-t-il à l'homme qui avait sifflé, le travail avance ?

Pas aussi vite que nous le voudrions, répondit le bûcheron, Nous avons des ennuis. Un de mes hommes a reçu une branche sur le pied... et hier le brouillard nous a retardés.

- Je ne veux pas le savoir, répondit vivement le garde. Quand on achète une coupe on doit observer les délais et se soumettre au contrat passé avec les Eaux et Forêts. »

Puis, levant la tête :

« Quoi ? Vous avez encore massacré deux jeunes hêtres. Vous ne pouvez pas calculer vos points de chute? »

Le bûcheron s'excusa, disant qu'un gros fayard tordu avait basculé en tombant. Le garde haussa les épaules et reprit :

« N'oubliez pas non plus de couper les rejetons autour des souches. Si un inspecteur venait c'est moi qui serais le responsable. »

II continua de passer en revue les souches, s'assurant que les arbres à protéger étaient encore sur pied, puis il regagna sa jeep et fit demi-tour. Pendant quelques minutes encore les bûcherons continuèrent de manier cognées et tronçonneuses puis ils s'arrêtèrent, poussèrent un soupir de soulagement et revinrent s'asseoir sur l'arbre abattu.

« Aucun doute, murmura Tidou, ce ne sont pas de vrais bûcherons. Ils ont acheté le droit d'exploiter cette coupe mais ils se moquent du travail. De quoi vivent-ils ? Pourtant, d'après ce qu'on dit à Saint-Agan, ils dépensent beaucoup. Cette coupe est un prétexte, ils s'occupent d'autre chose. »

Et, après s'être penché pour mieux voir :

« Je n'aperçois aucun sac, aucune voiture. Pour moi, l'ancienne maison forestière où ils campent est toute proche. Ils vont y retourner pour leur repas.

Possible, souffla Mady, mais nous avons promis aux autres Compagnons d'être rentrés pour midi. Faisons demi-tour. »

Tidon ne répondit pas tout de suite. Il réfléchit et reprit à voix basse :

« II faut trouver cette maison. C'est peut-être de là qu'ont été tirés les coups de feu.

— Tu crois ?

- La Guille les a entendus vers une heure et demie. Les bûcherons n'avaient pas encore repris leur besogne. Ils ne sont pas hommes à se précipiter sur le travail. L'Etranger à la voiture gris-bleu se trouvait peut-être avec eux, ce qui expliquerait que Kafi, ayant reconnu son odeur, soit venu rôder autour de la maison.

— Possible, murmura encore Mady... mais il est déjà onze heures et demie.

— Tant pis, attendons. »

Ils n'eurent pas longtemps à patienter. Il n'était pas midi quand celui qui paraissait être le contremaître fit cesser le travail. Les cinq hommes quittèrent la coupe et s'éloignèrent à travers bois. Mady et Tidou les suivirent à distance. Soudain, Mady tendit un doigt.

« La maison ! »

Devant eux, s'élevait une construction ancienne, avec un soubassement en pierre. Elle ne portait aucune trace d'incendie et paraissait en assez bon état en dépit de la mousse et du lierre qui montaient à l'assaut de son toit

comme pour la camoufler. Un chemin forestier passait à proximité et> sur ce chemin, stationnait une

voiture dont le numéro se terminait par : 26, celui de la Drôme.

« Evidemment, fit Tidou, même si ce sont des étrangers, ils utilisent une voiture immatriculée dans ce département. D'ailleurs, le contremaître, lui, doit être du pays : il parle le français avec l'accent de la région. »

Les cinq hommes étaient rentrés dans l'ancienne maison forestière. Ils n'en sortiraient sans doute pas avant longtemps. Alors Tidou déplia sa carte d'état-major pour localiser le lieu.

« Regarde, Mady, nous sommes ici à la cote 1287, l'endroit le plus élevé de la forêt, le nom de la maison est même indiqué : Cabane de Brûle-Loups. »

Se glissant d'un buisson à l'autre, ils explorèrent les alentours. Aucune trace de Kafi.

« Rentrons, dit Mady. Nous reviendrons. Si Kafi est vraiment tombé là, nous aurons plus de chance, à nous tous, de le retrouver. »

Tidou obéit à regret. Ils s'étaient éloignés de quatre ou cinq cents mètres quand Mady, qui marchait un peu à l'écart de son compagnon, s'arrêta :

« Viens vite, Tidou ! »

Elle se trouvait devant un épais fourré où s'ouvrait une sorte de brèche. Des branches

avaient été cassées, des feuilles à peine fanées jonchaient le sol aux alentours.

« Regarde, Tidou, des touffes de poil. »

Et, abaissant son regard sur le sol :

« Du sang !... Des traces de sang séché ! »

Tidou sentit son cœur battre à tout rompre. Sans se soucier de se déchirer les mains aux épines, il explora le fourré. Soudain, tombé au pied des arbustes, il aperçut quelque chose de brillant.

« Le collier de Kafi ! »

Oui, le collier de son chien, un collier tout neuf, acheté la veille du départ de Lyon pour remplacer l'ancien que Kafi avait usé en tirant sur la laisse. Il reconnut la petite plaque brillante sur laquelle il n'avait pas eu le temps de faire graver son nom et son adresse.

« Oh ! s'écria Mady, il n'est pas débouclé. Il a été coupé avec une lame. »

Atterrés, les deux camarades cherchèrent à comprendre. Après avoir abattu Kafi, le meurtrier avait-il voulu enlever le collier pour qu'on ne puisse pas identifier l'animal ? Mais pourquoi, puisque la plaque ne portait aucun nom et que le collier était resté sur place ?

« Suivons .les traces de sang, fit Mady, nous saurons peut-être où Kafi a été emporté. »

Ces traces les conduisirent à cent mètres de là, sur un autre chemin forestier en bordure de grands arbres marqués pour une prochaine

coupe. Les traces rougeâtres s'arrêtaient net et une flaque de sang, plus large, indiquait que Kafi était resté là, un moment. S'était-il traîné jusqu'à cet endroit pour y

mourir ? Avait-il été transporté sur le chemin pour être ensuite chargé dans une voiture ?

La peine de Tidou était telle qu'il se laissa tomber sur le talus, la tête dans les mains, contenant à grand-peine ses larmes. Il y tenait tant à son cher Kafi ! Il l'avait eu tout petit et, pour ainsi dire, élevé.

« Je partage ton chagrin, fit Mady en lui posant la main sur l'épaule, mais ne nous attardons pas davantage. Les autres vont nous croire perdus.

- Non, Mady, fit-il en montrant le collier, nous tenons peut-être la preuve que ces bûcherons ont supprimé mon chien. Allons les trouver. Ils seront bien obligés de reconnaître leur mauvais coup.

— Ils ne reconnaîtront rien, Tidou, ... surtout si le coupable est l'Etranger de Saint-Agan.

- C'est la même chose. Il fait partie de cette drôle d'équipe. »

Mady eut beaucoup de mal à l'empêcher de retourner à la cabane. Il finit par comprendre qu'accuser ouvertement les bûcherons ne servirait à rien. La mort dans l'âme, il se décida à rentrer au camp.

Les autres Compagnons y étaient revenus

depuis longtemps. A la mine de Tidou, ils devinèrent une mauvaise nouvelle. Le malheureux était d'ailleurs incapable de parler. Alors Mady montra le collier,

expliquant comment ils l'avaient découvert. La pièce à conviction passa de mains en mains et chacun constata que le collier, en effet, avait été tranché net avec un couteau. L'indignation fut générale.

« Oui, affirma le petit Gnafron, c'est probablement l'Etranger qui a fait le coup. Il ne cesse de sillonner la forêt avec sa grosse voiture. Je l'ai encore aperçu tout à l'heure. Il fait partie de la bande, qui l'a chargé de surveiller la forêt pour y déloger tous ceux qui pourraient les déranger. Il a reconnu Kafi, hier, l'a abattu et fait disparaître. Il faudrait s'approcher de sa voiture sur le parking de l'hôtel. Nous y verrions peut-être des traces de sang... et ce serait la meilleure preuve. »

Puis, serrant les poings :

« Vous avez bien fait, Tidou et Mady, de ne pas questionner ces bûcherons. Ils sont probablement au courant, mais ils n'auraient rien dit. Cet après-midi, nous nous diviserons en deux équipes. La première descendra à Saint-Agan examiner la voiture si elle s'y trouve, et l'autre retournera à la cabane de Brûle-Loups. »

Et, à Bistèque :

« Prépare-nous quelque chose de vite fait ...et e route !... »

Alors l'équipe, sauf Tidou qui avait perdu tout courage, s'activa pour un rapide pique-nique. A cause du temps toujours frais on s'installa sous le marabout. Mais, sans Kafi qui n'animait plus la tente de ses joyeuses

allées et venues, jamais repas ne fut plus silencieux. Tous pensaient au pauvre chien. Seul, la Quille voulait encore croire au miracle, se souvenant que -Kafi avait aboyé une ou deux minutes après les coups de feu, preuve que les balles ne l'avaient pas tué net. Pourtant, comment nier les preuves : le collier, les taches rougeâtres sur les feuilles, la flaque de sang sur le chemin ?

Enfin, surmontant son chagrin, Tidou réagit. En l'absence de Corget n'était-il pas le chef de l'équipe ? Il devait se montrer courageux, cacher sa peine, s'obliger à manger, même s'il n'avait pas faim. Pour détendre l'atmosphère, il se força à parler et demanda à Bistèque s'il avait écouté les informations de midi, à la radio.

« Non, fit Bistèque. A midi, nous n'étions pas encore rentrés, Gnafron et moi.

— Alors, tourne le bouton de ton poste. Ça nous changera les idées. Il est juste deux heures. »

Bistèque s'exécuta. Le speaker débitait les dernières nouvelles : un orage de grêle dans le Limousin, le naufrage d'un yacht aux Sables-d'Olonne, un grave accident de montagne, à Chamonix, qui avait fait trois victimes. Puis,

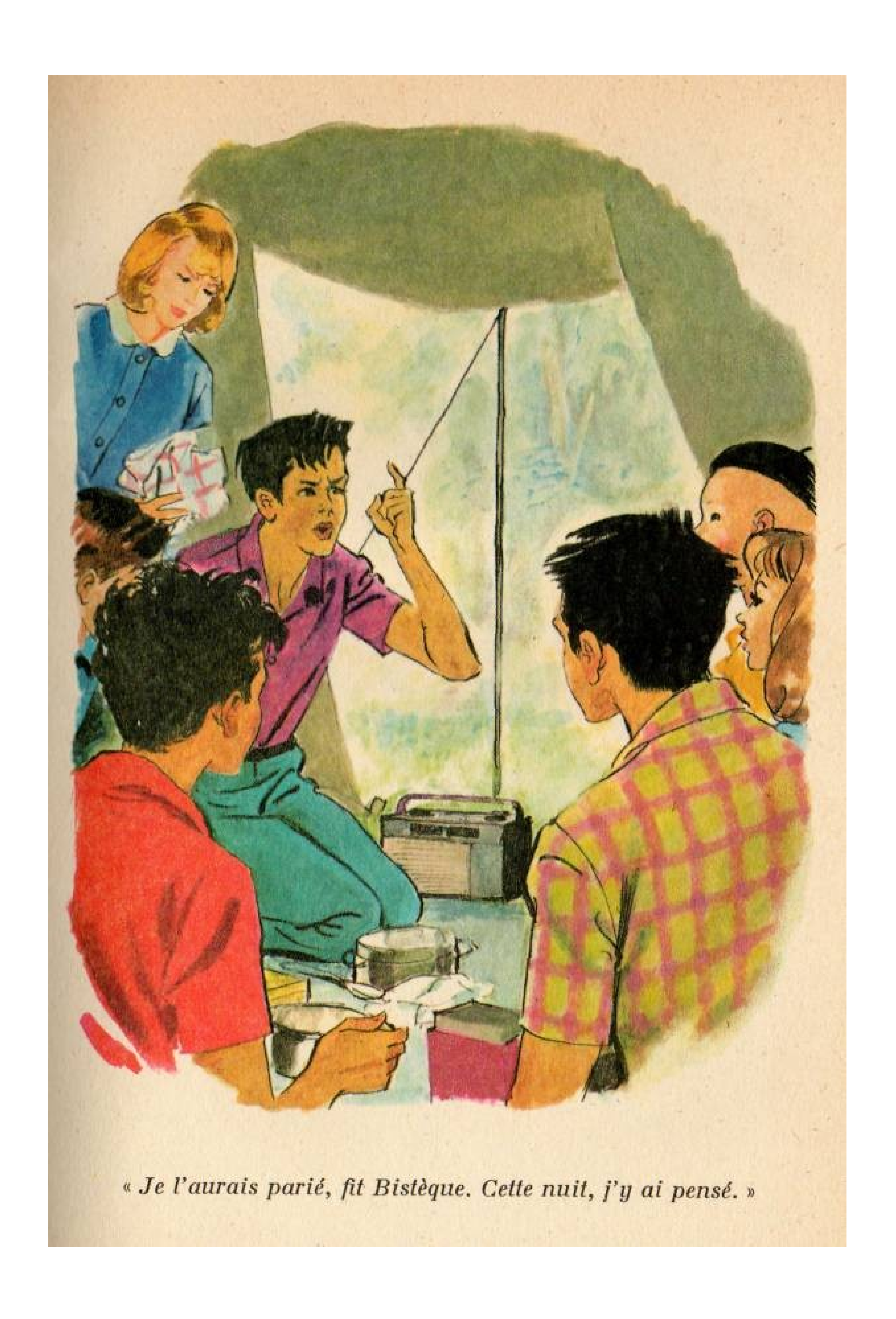
il poursuivit : « Rien de nouveau au sujet de l'accident survenu la nuit dernière à un Strador II dont les débris ont été retrouvés dans le département de l'Ardèche. La police militaire poursuit son enquête. »

« Je l'aurais parié, fit Bistèque. Cette nuit, j'y ai pensé. C'est toujours par temps couvert que les autres appareils ont heurté la montagne. »

Puis, repoussant son poste :

« Merci mon vieux Tidou, de m'avoir laissé écouter, mais tu vois, aujourd'hui, je ne m'intéresse guère aux avions. Je pense trop à Kafi. »





« Je l'aurais parié, fit Bistèque. Cette nuit, j'y ai pensé. »



CHAPITRE VI

L'ÉTRANGER

SUIVANT le conseil de Gnafron, les Compagnons s'étaient divisés en deux équipes. La première, avec Mady, le Tondu et Bistèque, était déjà partie pour Saint-Agan. Outre le ravitaillement, elle avait mission de se procurer de nouveaux renseignements sur l'Etranger. Si sa voiture se trouvait sur le parking du chalet-hôtel, elle devrait, discrètement, chercher des traces de sang à l'intérieur.

La seconde équipe, composée de Tidou, Zabeth et Gnafron, s'apprêtait à retourner près

de la cabane de Brûle-Loups, avec l'espoir de découvrir d'autres indices qui permettraient de savoir ce qu'était devenu Kafi. Quant à la Guille, il demeurerait seul au camp. Ce rôle de gardien ne lui déplaisait pas. Il jouerait de l'harmonica, en sourdine, tout l'après-midi.

Le temps demeurait incertain. Cependant, le vent soufflait avec assez de force pour empêcher le retour du brouillard. De ce côté-là, rien à craindre.

« Suivez-moi, dit Tidou, et sans bruit. » Ils cheminèrent longtemps dans la forêt avant de retrouver le fourré où une main inconnue avait jeté le collier de Kafi après l'avoir sectionné.

« C'est ici, dit.Tidou. Le collier était tombé dans les broussailles, même pas caché. »

Zabeth et Gnafron examinèrent méthodiquement les lieux.

« Curieux ! fit Gnafron, toutes ces feuilles arrachées, ces branches cassées prouvent qu'il y a eu lutte. On dirait que Kafi s'est débattu pour échapper à celui qui voulait le prendre ou l'achever. » Et, à Tidou :

« Ton chien a peut-être été blessé ici-même.

Tu n'as pas retrouvé de douilles, ce matin ?

- Mady était pressée de rentrer au camp.

Nous n'avons pas cherché. »

Ils ratissèrent le terrain dans un rayon de

cinquante mètres. Rien. Les douilles avaient pu se perdre sous les feuilles mortes. Alors, du fourré, Tidou conduisit ses camarades jusqu'au chemin forestier où la flaque de sang n'avait pas disparu.

« De deux choses l'une, fit-il, ou bien Kafi, blessé, s'est traîné seul jusqu'ici, et quelqu'un, l'ayant trouvé, l'a fait disparaître, ou bien il a été amené sur ce chemin pour être chargé dans une auto, par celui qui venait de l'abattre. Je ne vois pas comment expliquer autrement les traces de sang qui aboutissent à cette flaque et ne se prolongent pas plus loin.

— Alors, fit Gnafron, suivons les empreintes des voitures qui ont récemment pris ce chemin. »

Hélas ! elles étaient nombreuses. Ils relevèrent les plus visibles. Deux surtout apparaissaient, très nettes ; celles laissées par une voiture chaussée de pneus à très gros relief et celles d'une voiture équipée de pneus ordinaires.

« Quelle sorte de voiture peut rouler avec des pneus pareils ? fit Zabeth en examinant les empreintes les plus profondes. Un camion chargé de bois ?

- Pas forcément, répondit Tidou. Ce matin, la jeep du garde forestier était équipée, elle aussi, de pneus à gros relief... mais jamais un garde n'aurait, sans raison, tiré sur un chien. Or, Kafi n'est pas méchant.

- En tout cas, fit Zabeth, agenouillée sur le chemin, la tête au ras du sol, pour mieux distinguer les dessins, l'autre voiture est passée après celle qui possédait de gros pneus. Regardez ! A cet endroit, elle a effacé les empreintes. »

Et, d'ajouter aussitôt :

« Oh ! voyez, plus loin ! On dirait qu'elle zigzaguait comme si elle était conduite par un ivrogne. Suivons les marques ! »

Tidou préférait remonter le chemin, en direction de la cabane de Brûle-Loups, mais Zabeth insista pour aller dans l'autre sens. Avait-elle un pressentiment ? Ils n'avaient pas fait trois cents mètres qu'aussitôt après un détour, ils reconnurent la voiture de l'Etranger, arrêtée en travers de la route, comme pour la barrer.

« N'approchons pas, fit vivement Tidou en retenant ses camarades. »

Ils regardèrent de tous leurs yeux. L'auto semblait vide. Aucun bruit aux alentours. Mais Zabeth murmura soudain :

« On voit des cheveux qui dépassent à peine la portière, oui, des cheveux blonds. C'est lui ; il se cache.»

Ils attendirent plusieurs minutes. La tête ne bougeait pas. Endormi à son volant, l'Etranger avait-il glissé sur son siège ? S'il avait voulu faire la sieste, il n'aurait pas laissé sa voiture

en travers du chemin. Ils se dissimulèrent derrière des buissons et frappèrent dans leurs mains. L'inconnu ne bougea pas. Alors, ils s'avancèrent sur la pointe des pieds. Soudain, Tidou se retourna vers ses camarades. « II est blessé ! »

Du sang perlait à sa lèvre inférieure et un coup, à l'arcade sourcilière, gonflait sa paupière droite, tuméfiée. Oubliant qu'il avait peut-être tué son chien, Tidou le secoua.

« Que vous est-il arrivé ?... un accident ? » Pas de réponse ; l'inconnu était évanoui. Ils firent alors le tour de la voiture et constatèrent qu'elle n'avait reçu aucun choc.

« Nous ne savons pas qui il est, fit Zabeth impressionnée, mais nous ne pouvons pas le laisser dans cet état. Il faut le ranimer. »

Elle sortit son mouchoir qu'elle trempa dans l'eau qui emplissait une ornière. Elle essuya de son mieux le visage de l'automobiliste. La sensation de froid fut-elle suffisante? L'inconnu était-il sur le point de retrouver ses esprits ? Il ouvrit les yeux et promena un regard surpris sur ceux qui l'entouraient. Il prononça deux ou trois mots dans une langue étrangère et, se reprenant aussitôt, demanda en français : « Que m'est-il arrivé ? »

Au même moment, il reconnut les jeunes cyclomotoristes rencontrés l'avant-veille sur la route.

« Oh ! vous ? »

Cette constatation ne parut pas l'effrayer, au contraire. Il eut un faible sourire et ajouta : « Tout le monde n'est pas aussi gentil que vous. Ah ! ces bûcherons ! » Tidou et Gnafron se regardèrent. « Les bûcherons ? fit Zabeth. Ce sont eux qui vous ont frappé ? »

Pour toute réponse, il respira profondément. Des couleurs revenaient sur son visage. Il se redressa sur son siège et murmura :

« Je me demande ce qu'ils se sont imaginé. Je ne comprends pas.

- Vous les connaissez ? » La question le surprit. Il secoua la tête. « Alors, demanda Zabeth, pourquoi êtes-vous venu les voir ? »

Le visage de l'inconnu se referma. Les Compagnons comprirent que cette question le gênait. Il n'y répondit pas directement.

« Oui, fit-il, ils m'ont frappé. Je leur demandais un renseignement. Ils m'ont répondu d'une façon méfiante, puis insolente. J'ai répliqué sur le même ton. Ils m'ont bousculé. Je me suis défendu... Malheureusement, quelques minutes plus tard, j'ai été pris d'un malaise. Je me demande comment je ne me suis pas écrasé contre un arbre. »

II se regarda dans le rétroviseur de la voiture et soupira :

« Ils ne m'ont pas ménagé. Jamais je n'oserai me montrer à l'hôtel dans cet état. Que va penser le patron ? Je ne sais pourquoi, il n'a pas l'air très bien disposé à mon égard. Tant pis, j'attendrai la nuit pour rentrer, et monterai directement dans ma chambre. J'espère que, demain matin, mon œil aura désenflé. »

Alors, spontanément, Zabelh proposa :

« Voulez-vous venir jusqu'à notre camp? Nous ferons chauffer de l'eau pour des compresses. »

Tidou et Gnafron foudroyèrent leur camarade du regard. Stupide Zabeth, qui allait révéler l'emplacement du camp alors qu'ils avaient pris tant de soin à se camoufler au cœur de la forêt ! Mais il était trop tard.

« Je suis confus d'accepter encore vos services, répondit l'Etranger. Montez dans ma voiture. J'espère être, à présent, en état de conduire. »

Les deux garçons hésitèrent. Prendre place dans l'auto de quelqu'un qui avait peut-être tué leur chien leur paraissait odieux. Malgré tout, le blessé leur faisait pitié... et Zabeth s'était déjà installée sur le siège avant.

L'Etranger mit son moteur en marche. Il n'avait pas encore récupéré tous ses moyens. Il effectua difficilement la manœuvre pour remettre d'aplomb son véhicule. Installés à l'arrière, Tidou et Gnafron se penchèrent l'un vers l'autre.



« Nous aurions dû lui demander s'il avait rencontré Kafi dans la forêt, dit Gnafron. Nous aurions vu s'il se troublait.

— Non, souffla Tidou, il n'était pas assez remis pour réagir. Cherchons plutôt des traces

de sang, »

Sous le prétexte de ramasser un crayon tombé de sa poche, Tidou se pencha. Rien au fond de la voiture, sur le tapis. En tout et pour tout, une seule tache, sur le dossier du siège avant, une tache toute fraîche : le sang du condvicteur.

« N'insistons pas, fit Gnafron à voix basse, tu penses

bien que s'il a réellement transporté Kafi, il ne l'a pas mis sur les coussins, mais dans le coffre. »

Le trajet était interminable. Appliqué à ne pas se perdre sur ces chemins forestiers qui se croisaient et s'entrecroisaient, le conducteur se taisait, ne lâchant le volant que pour porter une main à sa lèvre qui saignait encore. Enfin, Tidou reconnut le chemin qui passait à proximité du nouveau camp.

« C'est ici, dit-il. Stop ! »

Ils s'engagèrent, à pied, à travers la forêt si épaisse qu'on se serait cru dans la jungle. En voyant ses camarades rentrer avec l'Etranger, la Guille se demanda s'il rêvait. Cependant, il ne posa aucune question.

« Pourquoi vous êtes-vous installés dans un endroit touffu et humide ? s'étonna le blessé. On dirait que vous vous cachez... et vous étiez plus nombreux quand je vous ai rencontrés ? ...et votre chien ? »

Bondissant sur l'occasion, Tidou dit vivement sur un ton presque brutal qui ressemblait à une accusation :

« Notre chien a disparu, hier, dans la forêt. Il a sûrement été tué.

— Tué ? reprit l'Etranger, visiblement surpris. Vous ne pensez pas qu'il s'est perdu ?

— Non. Il s'est éloigné du camp, hier, au début de l'après-midi. Malgré le brouillard, il serait revenu depuis longtemps. D'ailleurs des coups de feu ont été tirés, et j'ai retrouvé son collier, que voici, sectionné par un couteau. »

Le jeune homme prit le collier, l'examina et murmura :

« Pauvre bête! Elle était magnifique. J'en ai eu une semblable autrefois. Quand elle est morte, piquée par une vipère, j'ai eu autant de chagrin que si j'avais perdu un ami. Qui a commis ce crime ? »

Ni Tidou ni les autres ne répondirent, et Zabeth, qui avait souvent la langue trop longue, se tut également. Tous, cependant, avaient l'impression que l'indignation de l'Etranger n'était pas feinte. Il semblait réellement aimer les chiens... et Kafi l'avait compris, qui s'était laissé caresser par lui, l'autre jour, alors qu'il se montrait habituellement réservé avec les inconnus.

« Où avez-vous retrouvé ce collier ? demanda le jeune homme.

- Dans un fourré, près de la cabane des bûcherons.

- Quoi ? ce serait eux qui auraient fait le coup ? Ils s'en prendraient aussi aux animaux ? Que sont-ils donc pour détester ainsi les bêtes et les gens ? C'est curieux, je ne leur trouve pas l'air de vrais bûcherons. Que font-ils dans cette cabane ?

- Et vous, répondit vivement Tidou, que cherchez-vous dans la forêt? Que vouliez-vous leur demander ? »

Le visage de l'inconnu se rembrunit. Il

déourna un instant son regard et murmura : « Je ne sais si vous pourriez comprendre. »

II n'ajouta rien. Zabeth venait de faire chauffer de l'eau et lui tendait une serviette pour des compresses. Il lava son visage encore ensanglanté et appliqua sur son front un coin de linge trempé dans l'eau. Puis il se regarda dans la petite glace que lui tendait la camarade de Mady.

« Je suis déjà plus présentable, constata-t-il. A l'hôtel, personne ne s'apercevra sans doute de rien. » *

Et il ajouta :

« Le patron du chalet, si accueillant pour ses pensionnaires est plutôt distant avec moi. Quand je lui ai emprunté sa carte pour me guider dans la forêt, il a eu un regard soupçonneux. Les gens du pays sont-ils si méfiants ? »

Cette fois, Zabeth, toujours prête à dire ce qu'elle pensait, répliqua sans hésiter :

« C'est peut-être parce que vous êtes étranger. »

L'inconnu tressaillit, puis, se forçant à sourire :

« Cela se voit ?... On déteste donc tant les étrangers dans cette région ? Bien sûr, on n'a pas oublié les massacres commis par les Nazis, pendant la guerre. »

Et, le visage soudain empourpré, il déclara :

« Je suis Allemand. »

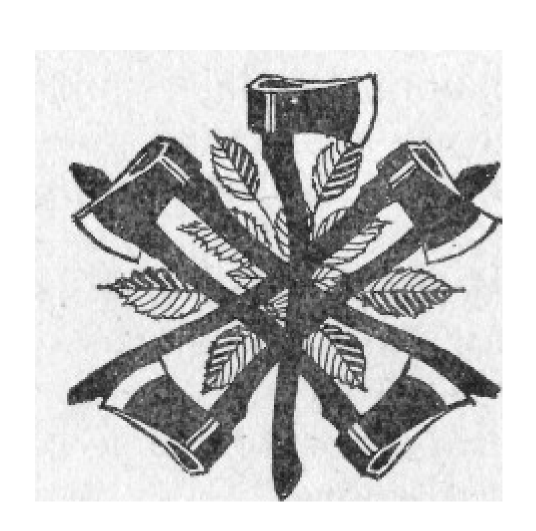
II regarda alors les Compagnons pour voir l'effet produit. Il n'y découvrit aucun signe de réprobation ou de méfiance.

« Nous l'avions presque deviné, à votre accent et à certains mots peu courants en France, fit Tidou. J'ai d'ailleurs entendu dire que des Allemands viennent souvent au Vercors, mais en général des hommes âgés, ceux qui ont fait la guerre et visitent les lieux où ils ont combattu.

— Je n'étais pas né à l'époque de la guerre, reprit l'inconnu. C'est pourtant à cause d'elle

que je suis ici. »

II n'ajouta rien, mais les Compagnons le sentirent prêt aux confidences. Alors, Zabéth l'invita à rentrer sous le marabout, car le soir arrivait et l'air devenait frais. Et là, sous le cône de toile blanche, l'inconnu se mit à parler...





CHAPITRE VII

LE RÉCIT DE L'ÉTRANGER

« Oui, je suis Allemand, reprit-il d'une voix grave. J'ai vingt-deux ans. Mon nom est Rudolf Wasser... Rudi, comme on m'appelle chez moi. Cependant, au chalet-hôtel de Saint-Agan, je n'ai pas dit ma véritable identité. Même après tant d'années, je craignais que les habitants du Vercors n'aient trop gardé en mémoire les atrocités commises par les Nazis en 1944. Je n'ai pas osé non plus venir avec ma propre voiture. La lettre « D » à l'arrière aurait pu paraître choquante. Je l'ai laissée

à Nancy où un ancien ami de mon père m'a prêté la sienne et, à Saint-Agan, j'ai donné son nom : Jacques Nicolas.

« Mon père était officier de réserve dans l'armée allemande. Il détestait Hitler. Au moment où les Nazis commençaient à évacuer la France, il se trouvait dans le Midi. Un jour, s'étant refusé à diriger une opération de représailles contre la population civile, il a été mis aux arrêts, puis transféré en Allemagne par avion, pour y être jugé. C'est au cours de ce vol que l'avion s'est abattu sur le Vercors. J'ignore ce que sont devenus les autres occupants. Je sais seulement que mon père a été retrouvé, menottes aux poignets, la cuisse déchirée, perdant son sang en abondance, par un jeune garçon. Surpris, le garçon lui a demandé pourquoi il avait les mains liées et mon père a dit la vérité. Touché, le garçon l'a fait transporter dans la cabane où il vivait, avec ses parents. Il lui a expliqué que les Nazis venaient de quitter le Vercors après avoir incendié les villages. Si on découvrait mon père, il risquait la vengeance des maquisards. Alors, avec ses parents, le jeune bûcheron a soigné mon père en cachette, jusqu'à ce qu'il soit capable de quitter la forêt. »

L'Etranger s'arrêta et reprit :

« Ce garçon s'appelait Cyrille Blanc. C'est tout ce que je sais de lui. La guerre finie, mon

père lui a écrit. Ses lettres sont restées sans réponse. Elles n'ont jamais dû arriver à destination. L'adresse était peut-être imprécise... et puis, ce nom : Blanc, est paraît-il courant dans le Vercors. Pourtant, mon père voulait faire quelque chose pour son sauveteur. Il pensait revenir ici, se renseigner, quand les horreurs de la guerre seraient un peu oubliées. Il n'a pas pu. Ingénieur de son métier, il a été envoyé au Mexique pour travailler à la construction de barrages. Nous sommes rentrés en Allemagne il y a trois ans seulement, quand mon père est tombé gravement malade. Il n'avait pas oublié celui qui l'avait sauvé. L'hiver dernier, avant de mourir, il m'a demandé de reprendre les recherches. Après sa mort, j'ai retrouvé des notes datant de la guerre. Mon père était un peu poète. Il y parlait avec beaucoup d'émotion de la petite chambre où il avait si bien été soigné. Il la décrivait avec précision. C'était une étroite pièce aux poutres apparentes, noircies par la fumée, où les bûcherons rangeaient leurs provisions. Il n'y avait qu'une seule et minuscule fenêtre par où il apercevait une haute montagne en forme de dos de chameau, où restaient des traces de neige en plein mois d'août.

- Sûrement le Grand Veymont, le plus haut sommet du Vercors, coupa Tidou. C'est le seul qui conserve un peu de neige en cette saison.

Alors, reprit Rudi, en découvrant cette maison de Brûle-Loups, après en avoir visité tant d'autres, j'ai tout de suite pensé que c'était celle que je cherchais, d'autant plus que, d'après les notes, elle se situait à un endroit élevé de la forêt. Aussitôt, vous comprenez, j'ai voulu voir de près le lieu où mon père avait été si bien soigné, espérant que ceux qui habitent là actuellement me renseigneraient sur les anciens occupants. Je me suis adressé aux bûcherons qui travaillaient à proximité. Ils m'ont répondu qu'ils étaient installés dans cette cabane mais ne savaient rien de ceux qui y avaient vécu. J'ai insisté pour la visiter. Ils ont refusé. Alors, je me suis enhardi à raconter mon histoire. Ils ne m'ont pas cru et m'ont traité de nazi. C'était une insulte. J'ai répondu vivement. Finalement, nous en sommes venus aux mains... Vous voyez comment cela s'est terminé. »

II passa la main sur son front et sa lèvre. Il y eut un silence. Le jeune Allemand avait parlé avec tant d'émotion, et certaines précisions qu'il donnait correspondaient si bien avec ce qu'ils savaient déjà de lui, que les Compagnons ne doutèrent pas qu'il disait la vérité.

« Ces bûcherons ont été odieux, fit Zabeth. Il faut porter plainte.

—- C'est délicat. Je ne suis pas en règle puisque, stupidement, je n'ai pas donné, à l'hôtel, ma véritable identité. On me demandera toutes

sortes d'explications... et le patron de l'hôtel ne verrait pas d'un bon œil la police enquêter chez lui.

Sans doute, fit Tidou... Cependant, si l'hôtelier se méfie de vous, c'est qu'il vous croit en rapport avec les bûcherons de Brûle-Loups.

- Moi ?

- Il ne nous l'a pas caché, fit Zabeth et, à présent, nous pouvons l'avouer, nous aussi, nous vous croyions de mèche avec eux. Hier matin, quand nous avons vu passer votre voiture près de la Croix des Buis où nous campions, nous l'avons suivie pour voir ce que vous cherchiez dans la forêt. A notre retour, une invitation à déguerpir était épinglée sur le marabout. Nous vous avons soupçonné. »

Et elle ajouta :

« Ce n'est pas tout. Quand Kafi a disparu, hier, c'est encore vous que nous avons accusé. Vous circuliez sans arrêt dans la forêt. Nous supposions que notre chien vous avait reconnu, qu'il vous suivait et que vous l'aviez abattu... D'ailleurs, nos camarades sont partis pour Saint-Agan voir si, par hasard, votre voiture porte des traces du sang de Kafi que vous auriez transporté dans le coffre, avant de vous en débarrasser. »

L'Allemand prit un air ennuyé, presque triste. « Et à présent, vous me soupçonnez encore ? »

II y eut quelques secondes de silence. Puis,

brusquement, Tidou tendit sa main. L'Allemand la serra, avec un visible soulagement, et il secoua avec la même chaleur celle des autres Compagnons. La glace était rompue. Alors, délivré de son secret, faisant sienne l'inquiétude des jeunes campeurs, Rudi se préoccupa du sort de Kafi. « Par deux fois, vous m'avez rendu service. Si votre chien n'est que blessé, je peux vous aider à le retrouver.

— Hélas ! soupira Tidou.

- Si, insista Rudi, je veux vous aider. Du sang sur des feuilles mortes, un collier coupé ne signifient pas forcément que votre chien est mort. Je tiens à participer aux recherches... et même si j'osais, je vous demanderais une faveur.

- Dites ! fit Zabeth.

— J'ai été scout, autrefois, dans les forêts d'Allemagne et j'ai campé sur les terres brûlées du Mexique. Si je ne vous dérangeais pas trop...

— Compris ! l'interrompit Gnafron. Restez avec nous. La tente est assez grande pour six. Vous remplacerez un camarade, malade, qui n'a pas pu nous accompagner. Nous avons même un matelas à vous donner.

— Vrai ?-... vous m'acceptez ? Que vont dire vos trois autres camarades quand ils rentreront ?

— Quand vous leur aurez raconté ce que vous venez de nous dire, ils seront d'accord.

— Quand doivent-ils rentrer ?

— Ils attendent sans doute que vous soyez de retour à Saint-Agan pour jeter un coup d'œil sur votre voiture.

— Il faut les prévenir qu'ils perdent leur temps. Allons au-devant d'eux.

Nous risquons de les manquer, dans la forêt. S'ils reconnaissent le bruit de votre moteur, ils sauteront de leur machine et se camoufleront dans les buissons. »

Ils attendirent un moment. Mais bientôt, Tidou commença à s'inquiéter. Il avait recommandé à ses camarades de ne pas quitter Saint-Agan après six heures. Or, il était sept heures et le jour baissait. Leur était-il arrivé quelque chose ?

« Partons ! dit Rudi. Je vous emmène tous.

— Non, pas tous, reprit Gnafron. Il se passe trop de choses mystérieuses dans cette forêt. Nous ne pouvons pas abandonner le camp. Je remplace la Guille pour le garder.

— Moi aussi, dit Zabeth. Puisque Bistèque n'est pas là, je préparerai le repas du soir en vous attendant. »

A travers les fougères et les broussailles, Tidou et la Guille accompagnèrent Rudi vers sa voiture, restée sur le chemin. Tout a fait rétabli, à présent, le jeune Allemand avait retrouvé ses moyens.

« N'emballez pas votre moteur, recommanda Tidou. Notre camarade le Tondu a l'oreille fine.

Au bruit, il est capable de le reconnaître de loin. »

A allure réduite, - ils descendirent vers la vallée. A chaque détour, la Guille se penchait à la portière, pour faire signe aux trois cyclo-motoristes, s'il les apercevait. Rien. Le chemin forestier était désert.

« Curieux ! s'inquiéta Tidou en consultant sa montre. Les aurions-nous dépassés sans les voir? »

Quand le clocher de Saint-Agan fut en vue, ils n'avaient toujours pas rencontré âme qui vive.

« Si vous voulez, proposa Rudi, je vais vous déposer à l'entrée du village. Je serais un peu gêné de montrer ma paupière boursouflée à l'hôtel. Je reviendrai demain soir voir le patron pour régler ma note et emporter mes affaires. D'ici là, ma blessure aura désenflé. Je vous attends ici. »

Tidou et la Guille descendirent de voiture et coururent à l'épicerie se renseigner, puisque Mady devait y faire son ravitaillement.

« Vos camarades ? s'étonna l'épicière. Oui, je les ai vus, vers quatre heures et demie. Ils ont fait leurs provisions et sont partis aussitôt.

- De quel côté ?

- Ils sont montés au chalet, sans doute pour se rafraîchir. »

Ils quittèrent l'épicerie et se concertèrent.

« Rentrons, fit Tidou. Puisque nos camarades ne sont plus là, ils sont forcément retournés au camp, peut-être par un autre chemin.

- Non, reprit la Guille. Tu connais Mady; elle est plus entêtée qu'une chèvre. Elle n'aura pas voulu quitter Saint-Agan avant d'avoir les renseignements que nous lui demandions. Nos camarades ont attendu, sur la terrasse du chalet, le retour de Rudi et, comme ils ne pouvaient s'y éterniser, ils se sont cachés quelque part. Allons nous rafraîchir. Ils nous apercevront peut-être. »

Ils s'installèrent à une table et commandèrent des jus de citron que leur apporta une serveuse. Puis, le patron apparut, qui les reconnut et vint aussitôt à eux.

« Nous cherchons nos camarades, fit Tidou. Les auriez-vous vus ?

- Ils sont partis au village de Lente, à une douzaine de kilomètres d'ici.

- A Lente ? s'étonna Tidou.

- C'est moi qui les ai envoyés là-bas. Ce matin, un garde forestier s'est arrêté pour prendre un verre, avec un collègue. Il disait avoir trouvé un chien blessé dans la forêt. Quand vos camarades m'ont appris que vous aviez perdu le vôtre, j'ai tout de suite fait le rapprochement. Je leur ai conseillé d'aller voir là-bas.

— Un chien ? reprit Tidou, le cœur battant.

S'agissait-il d'un gros chien ? et où a-t-il été trouvé ?

- Je n'en sais rien. Ce garde ramasse toutes les bêtes éclopées qu'il rencontre dans la forêt. Il a même soigné, un jour, un sanglier.

- Comment s'appelle-t-il ?

— Il a un drôle de nom : Maurice Herenstein. Sa maison est la dernière du hameau, à la lisière de la forêt.»

Ils remercièrent l'hôtelier, vidèrent leur verre et coururent retrouver Rudi qui décida aussitôt :

« Prenez la carte et guidez-moi. Si la route n'est pas en trop mauvais état, dans un quart d'heure, nous serons là-bas... »





CHAPITRE VIII

LA FILLE DU GARDE FORESTIER

SUR la route rectiligne qui suivait le fond de la vallée, Rudi conduisait sa voiture à toute allure. Mais, pour atteindre le hameau de Lente, il dut bientôt emprunter un chemin plus sinueux, à travers bois. Jamais Tidou n'avait été aussi impatient. Etait-ce Kafi qu'un garde avait ramassé ? La forêt était tellement vaste !

« Si Mady, Bistèque et le Tondu l'avaient retrouvé vivant, se disait-il, ils seraient déjà de retour, pressés d'annoncer la nouvelle. Pour moi, le garde a retrouvé Kafi agonisant, et mon

pauvre chien doit être mort à cette heure. » Il ruminait ces sombres pensées quand, deux kilomètres avant le village, la Guille pointa soudain un doigt en avant. « Nos camarades ! »

Au bord du chemin, penchés sur une de leurs machines, les trois Compagnons semblaient en panne. Au bruit du moteur, ils dressèrent la tête et, reconnaissant la voiture gris-bleu, abandonnèrent leurs engins pour se précipiter vers un taillis. Rudi ralentit son allure et stoppa près de l'endroit où ils avaient disparu.

« Mady !... Le Tondu !... Bistèque ! appela Tidou. C'est nous ! »

Trois têtes émergèrent des feuillages, trois visages effarés qui n'en croyaient pas leurs yeux. « Rassurez-vous, lança Tidou, l'Etranger est notre ami. Nous l'avons trouvé dans la forêt, à demi assommé par les bûcherons. Pas le temps de vous expliquer. Où est Kafi ? On nous a dit, au chalet-hôtel, qu'un garde avait trouvé un chien blessé et que vous étiez allés vous renseigner à Lente. »

Mal remis de leur stupeur, les trois Compagnons revinrent sur le chemin, dévisageant Rudi qui s'efforçait de leur sourire pour les rassurer. Comme ils ne répondaient pas à la question de Tidou, celui-ci redemanda, anxieux :

« Ce n'était pas Kafi ?... Il est mort ?...

- Nous ne savons rien, dit le Tondu. Nous ne sommes pas encore allés au village. Par trois fois, nous avons perdu une roue de la remorque.

Impossible de réparer. Il nous faudrait des outils.

— Vous la réparerez plus tard, fit Rudi. Embarquons-la dans la voiture. »

Joignant le geste à la parole, l'athlétique Allemand souleva la remorque qu'il déposa dans le coffre de l'auto. Puis, aux trois compagnons motorisés :

« Je ne peux pas vous prendre, avec vos machines. Suivez-moi, je roulerai lentement. »

Dix minutes plus tard, ils atteignaient le hameau de Lente, composé de chalets aux toits « pentus » pour faciliter le glissement de la neige en hiver. Ils s'arrêtèrent devant le dernier.

« II vaut peut-être mieux ne pas dire qui je suis, fit Rudi à Tidou, ni que je me suis battu avec les bûcherons. »

Ils montèrent quelques marches de bois et frappèrent à la porte. Une jeune fille d'une vingtaine d'années, grande, mince, au visage hâlé par le soleil de la montagne, leur ouvrit, surprise de voir cette véritable troupe.

« Nous avons perdu notre chien, dit vivement Tidou. A Saint-Agan, on nous a dit qu'un garde forestier en avait découvert un, dans la forêt.

- Comment était-il ?

- Un chien-loup au pelage presque noir avec le bout des pattes fauve. Voici son collier cisaillé que j'ai retrouvé.

— Alors, c'est lui », fit la jeune fille. Jamais Tidou n'avait senti son cœur battre

aussi fort. Il entra, derrière la jeune fille. Soudain, dans la cuisine, il découvrit son chien étendu sur un paillasson. Un gros pansement entourait sa patte avant droite. Son cou était râpé, pelé par endroits. En reconnaissant la voix de son maître, il fit un effort pour se dresser sur trois pattes. Tidou s'agenouilla et le serra contre lui, fou de joie.

« Kafi ! Mon vieux Kafi ! Tu es vivant !... Un miracle !

- Un miracle, en effet, reprit la jeune fille. Mon père est arrivé à temps ; la pauvre bête était en train de mourir, étranglée.

- Etranglée ?

— Papa vous expliquerait mieux que moi. Il n'était pas de service, cet après-midi. Il en a profité pour descendre maman à Saint-Jean, chez le dentiste. Mais je peux vous répéter ce qu'il a dit. Il a découvert ce chien à quelques centaines de mètres de la cabane de Brûle-Loups. Il agonisait, dans un fourré, le cou et la tête serrés dans la fourche d'une branche. Il portait une profonde blessure à la patte. Mon père a supposé qu'il s'était pris dans un piège à loups. Pour le dégager, il a dû couper son collier, qui ne portait aucun nom. Il l'a ensuite pris dans ses bras jusqu'à sa jeep pour le ramener à Lente. C'est moi qui l'ai soigné. Je



m'y entends un peu. En ce moment, ce sont les vacances, mais je suis étudiante dans une école d'infirmières, à Grenoble. »

Et, caressant le chien qui la regardait d'un air affectueux :

« Vous voyez, il s'est déjà attaché à moi. Malheureusement, je ne sais pas son nom.

- Il s'appelle Kafi, expliqua Tidou. Je l'ai eu tout petit, pas plus gros qu'une pelote de laine. Il ne paraît pas trop souffrir. Pensez-vous qu'il sera vite guéri ?

- J'ai désinfecté la plaie. Elle se cicatrisera rapidement. Pauvre bête ! Comment a-t-elle pu se libérer du piège sans se déchirer entièrement la patte ? La chair était trouée, de part en part,

mais pas déchiquetée. Mon père se demande qui a tendu ce piège ? peut-être les bûcherons. Ils savent pourtant que c'est interdit. »

Les Compagnons échangèrent un regard. Tous avaient compris. Kafi ne s'était pas laissé prendre à un piège. Sa patte avait été traversée par une balle.

« Quand pourrons-nous l'emmener ? demanda Mady.

- Dès maintenant, à condition de le transporter avec précaution.

- Nous le déposerons sur un coussin, dans ma voiture », fit Rudi.

C'était la première parole de l'Etranger. La jeune fille considéra avec un peu de curiosité ce grand jeune homme blond au visage tuméfié qui lui souriait.

« Voyez, expliqua-t-il en plaisantant, moi aussi, je suis blessé, mais ce n'est rien, un petit accident dans la forêt.

— Vous y faites du camping ? » s'enquit l'étudiante.

Rudi ne sut trop que répondre. Tidou expliqua, à sa place :

« Nous sommes sept Lyonnais, cinq garçons et deux filles qui passons quelques semaines dans le Vercors. Nous sommes venus à vélomoteur, avec Kafi dans une remorque. Par hasard, nous avons retrouvé, cet après-midi, cet ami rencontré sur la grande route le jour de

notre arrivée. Il a décidé de camper avec nous.

- Et vous êtes Lyonnais, vous aussi ?

- Non, fit Rudi, je viens de beaucoup plus loin... et je ne regrette pas mon déplacement.

- N'est-ce pas qu'elle est belle, notre forêt ! » s'exclama la jeune fille.

Puis, jetant un regard vers un coucou accroché au mur :

« Mes parents ne tarderont pas à rentrer. Vous allez les attendre. Mon père vous dira comment il a découvert votre chien. »

Tidou protesta, disant qu'ils ne voulaient pas la déranger plus longtemps et qu'ils allaient la débarrasser de Kafi.

« Oh ! fit-elle d'un air offensé, m'en débarrasser ? Laissez-le-moi, au contraire, quelques instants encore. Vous ne me dérangez pas. Vous voyez, je suis seule. Mes deux jeunes frères sont partis jouer avec les enfants d'un autre garde. Ils vont même être déçus en rentrant, de voir que le chien n'est plus là. Ils l'auraient volontiers gardé. »

Tout en parlant, elle avait disposé des verres sur la table pour servir de la citronnade.

« Ainsi, reprit-elle, vous campez en pleine forêt. De quel côté ?

- Près de la Croix des Buis, fit Mady.

- Ciel, la Croix des Buis ! Et vous n'avez pas peur, la nuit ? Je ne sais si j'oserais... en ce moment. »

La jeune fille eut une hésitation et poursuivit :

« A cause d'une équipe de bûcherons qui s'est installée dans une ancienne maison forestière, la cabane

de Brûle-Loups, près de l'endroit où votre chien s'est blessé. Ces bûcherons ont, paraît-il, de drôles de mines. Mon père est persuadé que ce ne sont pas des bûcherons de métier, sauf un, originaire du pays, un bon à rien, qui a fait de la prison, autrefois. Ils ne savent pas abattre convenablement les arbres et ils font traîner le travail en longueur. Vous ne les avez jamais rencontrés ?



— Aperçus, seulement, fit Mady. Ils ont en effet des allures bizarres, mais nous pensions que tous les bûcherons étaient ainsi.

— Non, pas ceux du pays. Mon père se demande où ils ont été recrutés ; mais, d'après les gendarmes à qui il en a parlé, leurs papiers sont en règle. »

Tandis qu'ils parlaient, la nuit était venue et les parents de la jeune fille ne rentraient toujours pas.

« Nous ne pouvons nous attarder davantage, fit Tidou. Nos deux camarades, restés au camp, vont se demander ce que nous sommes tous devenus. »

Ils se levèrent et le robuste Rudi prit délicatement Kafi dans ses bras.

« Je vous accompagne jusqu'au chemin, dit la jeune fille. Je vous aiderai à l'installer. »

Ils descendirent vers l'auto et, sans pousser une plainte, Kafi se laissa déposer sur la banquette arrière, large et bien rembourrée.

« Votre voiture est confortable, constata l'étudiante, il ne risque rien. Roulez tout de même lentement... Ah ! j'oubliais de vous donner le nécessaire pour refaire les pansements. »

Elle remonta chez elle et rapporta de la gaze, de l'ouate et une bande gommée. Puis, à Rudi déjà installé au volant :

« J'espère que vous me ramènerez Kafi dans

quelques jours, pour me le montrer, quand il sera guéri. Votre visite me fera plaisir. Mes vacances à Lente

ne sont pas très gaies. Il n'y a ni jeunes gens ni jeunes filles de mon âge.

- Bien sûr, dit Rudi, nous reviendrons. » Tidou remercia encore avec chaleur la fille

du garde, et l'auto démarra dans la nuit tombante, suivie de Bistèque, du Tondu et de la Guille, lequel avait pris le vélomoteur de Mady pour laisser à celle-ci sa place dans la voiture. « Kafi ! mon brave Kafi ! répétait Tidou en caressant son chien étendu à côté de lui. Jamais je n'avais eu aussi peur pour toi, même quand tu avais été blessé près de l'usine atomique de Marcoule [x].

- Oui, nous devons une fière chandelle au garde forestier, fit Mady. C'est peut-être celui que nous avons vu interpeller les bûcherons. Il avait l'air d'un brave homme.

- Sa fille aussi est sympathique, reprit Tidou.

- Très sympathique, approuva Rudi... et vous avez entendu ce qu'elle a dit des bûcherons ? Son père a la même impression que vous. Ils font sûrement autre chose que de couper du bois. C'est pour cela qu'ils écartent ceux qui s'approchent de la maison forestière, et je m'explique leur attitude agressive quand j'ai voulu la visiter. Que peuvent-ils y cacher ? »

1. *Les Six Compagnons et la pile atomique.*

A cause de Kafi qu'il ne voulait pas secouer, et des trois Compagnons roulant derrière lui, Rudi conduisait lentement. Il était plus de neuf heures quand la voiture

retraversa Saint-Agan. Au moment où elle s'engagea dans la forêt, la vraie nuit était venue, et il fallut allumer les phares. Le chemin forestier montait. Rudi ralentit encore pour permettre aux suiveurs de ne pas « décrocher ».

Ils roulaient ainsi depuis un quart d'heure sous le couvert des hauts fayards quand Mady s'écria :

« Attention !... Deux lueurs devant nous !... Une auto ! »

La voiture qui arrivait, en sens inverse, roulait « en lanternes » comme celle que la Guille avait suivie pour rentrer à la Croix des Buis. C'était probablement la même. Pour ne pas l'éblouir, Rudi mit son éclairage en code. Mais, au même moment, l'autre véhicule alluma tous ses feux. Furieux, Rudi fit un rapide appel code-phare comme il est d'usage, pour signifier à l'autre conducteur de respecter le règlement. Le chauffeur ne tint pas compte de l'avertissement.

« Méfiez-vous ! lança Tidou, il cherche à nous aveugler pour que nous ne le reconnaissions pas... et il est en train d'accélérer. »

Rudi avait compris. Il obliqua vivement à droite, en donnant un coup de frein de crainte

de heurter un arbre. L'autre voiture passa en trombe à côté.

« Oh ! s'écria Mady, en pensant aux autres Compagnons qui suivaient, pourvu qu'ils se soient garés à temps. »

Elle sauta à terre et aperçut le Tondu qui se relevait, se frottant l'épaule.

« Elle t'a touché ?

- Non, pas de mal, mais si je ne m'étais pas jeté de côté avec ma machine, elle me passait sur le corps. »

Aucun doute, c'était la voiture qu'avait suivie la Quille et, comme l'autre soir, elle venait de la cabane de Brûle-Loups. Où emmenait-elle les bûcherons ? Etaient-ils tous à bord ? Mady et Tidou n'avaient aperçu que deux silhouettes, il y avait peut-être quelqu'un d'autre au fond du véhicule. Qu'allaient faire ces bûcherons, à Saint-Agan, alors que le village dormait déjà ?...





CHAPITRE IX

LE TALKIE-WALKIE

RUDI venait de rentrer de Saint-Agan où il était allé régler sa note d'hôtel et prendre ses affaires puisque, pour la plus grande satisfaction des Compagnons, il partagerait désormais leur vie.

Kafi sauvé, tous ne pensaient plus qu'aux étranges bûcherons. Tidou ne leur pardonnerait jamais d'avoir voulu abattre son chien, et Rudi n'avait pas, de son côté, oublié leur accueil. Rassemblée devant le marabout, toute l'équipe s'interrogeait sur cette bande mystérieuse.

« S'ils défendent la cabane de Brûle-Loups avec tant d'acharnement, dit Tidou, c'est qu'il s'y passe des choses secrètes et pas très avouables. Le garde forestier a raison de penser que ce ne sont pas de vrais bûcherons. Dans la journée, ils donnent le change en abattant quelques arbres, mais la nuit ?... Où se rendent-ils, le soir, en voiture ?

- Il faut les suivre, fit Rudi, mais sur ces chemins forestiers pas très bien entretenus, ce sera difficile. Même en roulant tous feux éteints, ce qui serait d'ailleurs dangereux, ils nous repéreront.

- Alors ? demanda Mady.

— Essayons plutôt de visiter la maison forestière quand ils sont occupés à leur coupe de bois.

— Oh ! se récria Zabeth, vous oubliez qu'ils sont armés, et qu'ils n'ont pas hésité à tirer sur Kafi.

- Pourtant, reprit Rudi, la clef du mystère est probablement là, tout au moins une des clefs, »

.Et, à Tidou :

« Si nous retournions là-bas, tout à l'heure, avant qu'ils aient quitté la cabane pour reprendre leur travail ? Nous saurons s'ils laissent quelqu'un pour la garder.

— D'accord, approuva Tidou. Préparons tout de suite le repas. »

Bistèque et les deux filles s'activèrent. Un

quart d'heure plus tard, l'équipe s'installait sous le marabout car le terrain était vraiment humide pour un pique-nique en plein air. Comme d'habitude, ils s'assirent en rond autour du mât central et Kafi, qui avait presque retrouvé sa vigueur, vint sur trois pattes se coucher près de son maître. En définitive, la pauvre bête avait surtout souffert de son étranglement. La blessure à la patte, comme l'avait constaté Tidou en refaisant le pansement, se cicatrisait déjà.

Ainsi, il n'était plus question que des bûcherons, et Rudi, lui-même, en avait oublié le but de son voyage au Vercors. Cependant, au moment où, son sandwich avalé, il se taillait une tranche de fromage de chèvre, Bistèque s'aperçut qu'il était midi.

« L'heure des informations ! »

Personne n'avait envie de les écouter mais Bistèque avait déjà pris son poste. L'émission venait de commencer. Le speaker donnait les prévisions météorologiques, assez médiocres, surtout pour le quart sud-est de la France. Puis il énuméra les inévitables accidents de la route, incendies et inaugurations, enchaînant aussitôt avec les annonces publicitaires.

« Tu vois, Bistèque, fit Tidou, il était inutile de tourner le bouton. Pas le moindre accident d'avion. Pourtant, la nuit dernière, quand nous avons ramené Kafi de chez le garde, aucune étoile ne brillait au ciel. »

Bistèque haussa les épaules.

« Tu n'y comprends rien. Qui te dit que les Stradors volent toutes les nuits ?... Et puis, le temps était couvert, d'accord, mais le plafond des nuages élevé. A. la tombée de la nuit, on apercevait encore le sommet du Grand Veymont.

- Les Stradors ? fit Rudi. Tu t'intéresses à ces nouveaux avions de chasse ?

- Quoi ? s'étonna Bistèque à son tour, vous les connaissez ?

— Oui. Je n'ai pas l'intention de devenir pilote, mais je fais des études d'ingénieur en électronique ; tout ce qui touche à l'aviation me passionne. Ce nouvel appareil français est révolutionnaire. Je connais quelques-unes de ses caractéristiques... du moins celles qui ont été dévoilées. Je sais qu'il fait des jaloux dans certains pays étrangers, pas en Allemagne, bien sûr, puisque notre gouvernement envisagerait d'en commander.

— Ces avions sont basés à Istres, en Provence, expliqua Bistèque. Plusieurs prototypes se sont écrasés, de nuit, au cours de vols d'essai, sur les Alpes ou les Cévennes. On n'a jamais pu déterminer les causes de ces accidents puisque tous les pilotes ont été tués.

— Je sais, dit Rudi, les journaux allemands en ont parlé.

— L'appareil ne serait donc pas au point ?

— Je pense que si l'autorité militaire n'a pas suspendu les essais, c'est qu'elle n'a rien trouvé d'anormal.

— Alors, comment expliquer ces accidents ?

- Ah ! non, Bistèque, coupa Mady, tu ne vas pas obliger Rudi à un cours de navigation aérienne. Nous reparlerons du Strador II plus tard. Finis ton fromage et aide-nous à ranger les ustensiles. »

Rudi sourit et, la main sur l'épaule de Bistèque :

« Mady a raison, ce n'est pas le moment. Si la question t'intéresse, nous en reparlerons plus tard. »

Sur quoi, prenant au sérieux son rôle de chef, Tidou déclara :

« Le seul moyen de savoir ce que font les bûcherons est de surveiller nuit et jour la cabane de Brûle-Loups. Le procédé du guet nous a souvent réussi. Pour commencer, faisons immédiatement une nouvelle reconnaissance de ce côté. Rudi, Gnafron et moi, par exemple. Nous organiserons ensuite des équipes qui prendront la relève par roulement. Etes-vous prêt, Rudi?

— Un instant, fit l'Allemand. Je viens de penser à quelque chose, dans le coffre de ma voiture, qui nous serait peut-être utile au cas où nous serions séparés : un talkie-walkie.

- Un quoi ? fit Zabeth, en ouvrant des yeux ronds.

— Une sorte de petit émetteur-récepteur portatif. »

II courut vers sa voiture, soigneusement camouflée à l'écart de tout chemin, et rapporta deux petites boîtes noires, aux dimensions plus réduites que le poste à transistors de Bis-tèque.

« Nous connaissons ces appareils, fit le Tondu. Des camarades de classe en possédaient un. Malheureusement, sa portée était réduite. A cinq cents mètres, on n'entendait plus rien.

- Celui-ci, d'un modèle nouveau, est beaucoup plus puissant, expliqua Rudi. Il permet des communications à plusieurs kilomètres de distance et, comme vous voyez, il se met facilement dans une poche.

— Et comment fonctionne ce... cet engin? » demanda Zabeth qui ne retrouvait plus le nom.

Rudi fit une rapide démonstration. En appuyant sûr un bouton, on plaçait l'appareil en position d'attente et il suffisait de presser sur un autre, chaque fois qu'on parlait devant le minuscule microphone. Amusée par cette sorte de téléphone portatif, Zabeth aurait volontiers prolongé les essais, mais Tidou était pressé de partir.

« Occupez-vous de Kafi, recommanda-t-il aux deux filles. Malgré sa patte blessée, il serait capable de nous suivre. »

II entraîna Rudi et Gnafron à travers la forêt, redoublant de prudence à mesure qu'ils approchaient de la maison forestière. Vingt minutes plus tard, ils l'apercevaient à travers les feuillages. Alors, ils se tapirent dans un taillis et l'observèrent en silence. La lourde porte de bois était fermée, les fenêtres également. Aucun bruit ne filtrait de la maison. Cependant, les bûcherons devaient encore être à table.

« Oui, ils sont là, dit Gnafron. La cheminée fume. »

Et il ajouta, le regard toujours levé vers le toit où se dressait une antenne :

« Ils ne se privent de rien. Ils ont même la télévision. Comment peuvent-ils faire fonctionner leur poste puisque aucune ligne électrique n'arrive jusqu'ici ?

— Il existe de petits postes branchés sur des piles, fit Tidou. N'est-ce pas, Rudi ? »

Rudi ne répondit pas. Il examinait avec insistance l'antenne, toute neuve, qui dépassait le toit de cinq ou six mètres. Se penchant vers Tidou, il demanda :

« Sais-tu quel poste émetteur de télévision dessert le Vercors ?

- Certainement celui du mont Pilât.

— Où se trouve ce sommet ?

— A une centaine de kilomètres d'ici, de l'autre côté du Rhône.

— Dans quelle direction ? »

Tidou et Gnafron promenèrent leur regard sur l'horizon et tombèrent d'accord pour situer le mont Pilât au nord-ouest.

« Regardez l'antenne, fit Rudi, elle n'est pas orientée de ce côté, mais franchement vers l'est. »

II sortit une paire de jumelles pour mieux l'examiner et ajouta :

« Elle n'a pas non plus l'aspect d'une antenne ordinaire de télévision. Les sinuosités du serpentin sont plus resserrées, et elle me paraît bien haute. »

Instinctivement, tous trois cherchèrent du regard, dans son prolongement, le point de l'horizon qu'elle semblait indiquer.

« Le Grand Veymont ! » fit Tidou.

Rudi reprit ses jumelles pour les braquer vers l'énorme croupe rocheuse et pelée qui, avec ses 2 346 mètres d'altitude, constitue le point culminant du Vercors.

« Rien là-haut, fit Rudi, pas le moindre relais de télévision. Ce n'est donc pas pour capter des émissions que l'antenne est orientée de ce côté. »

II tendit les jumelles à Tidou en lui demandant d'observer la montagne quand la porte de la maison forestière s'ouvrit. Les bûcherons sortaient, en tenue de travail. Ils étaient cinq. Le dernier, celui qui paraissait être le contremaître, referma la cabane à clef et, avant de

s'éloigner, s'assura d'un coup d'œil que les fenêtres étaient bien closes.

« Puisqu'il ferme la porte à clef, murmura Gnafron, personne n'est resté à l'intérieur. »

Sitôt les bûcherons hors de vue, ils s'approchèrent de la maison, cherchant du regard s'il était possible de s'y introduire.

« Regardez, fit Gnafron, juste sous le toit, à travers le lierre on dirait une lucarne.

— Oui, une lucarne, reprit Tidou qui avait gardé les jumelles, sa vitre est brisée, des rameaux de lierre pénètrent même à l'intérieur de la maison. »

Rudi observa à son tour cette étroite fenêtre qui, effectivement, n'était pas fermée. Sa décision fut tout de suite prise.

« Prenez un talkie et allez vous embusquer près de la coupe. Dès que vous vous serez assurés que les cinq hommes sont là-bas, prévenez-moi. Je grimperai jusqu'à l'orifice pour descendre dans la maison et voir si réellement ils ont un poste de télévision. Maintenez en permanence l'appareil sur la position d'écoute. Les piles sont neuves, elles ne risquent pas de nous laisser en panne. Si l'un des hommes s'éloignait, prévenez-moi aussitôt, que j'aie le temps de sortir. Compris?

— Compris ! »

Se faufilant à travers bois, guidés par le bruit sourd des cognées, Gnafron et Tidou arrivèrent

près de la coupe et se couchèrent dans les buissons. Alors, approchant de ses lèvres le micro du talkie, il murmura : « Allô! Rudi! Vous entendez?

- Je vous entends.

- Aucun danger. Les bûcherons sont tous au travail. Allez-y !

— J'y vais. Je replie mon antenne. Je vous rappellerai dans cinq minutes. Terminé. »

II ne restait plus qu'à attendre. Gnafron consulta sa montre. Une, deux minutes s'écoulèrent. Tout allait bien. Trois bûcherons abattaient un arbre, un autre tronçonnait une grosse branche et le dernier fumait une cigarette, assis sur une souche. Soudain, alors que les cinq minutes n'était pas écoulées, le microphone grésilla.

Allô ! Tidou !

— Allô ! Rudi, j'écoute.

— Impossible de pénétrer dans la maison. La lucarne est trop étroite. Je viens de descendre.

Voyant Tidou froncer les sourcils, Gnafron demanda :

Que dit-il, Tidou ? Il n'a rien trouvé ?

- Il n'a pas pu entrer ; la lucarne est trop petite.

- Pour lui peut-être, sûrement pas pour moi.

Et, saisissant le talkie

« Allô ! Rudi. Ici, Gnafron. Restez sur place, j'arrive. Gardez la communication avec Tidou. »

Laissant Tidou surveiller les cinq hommes, il se glissa en rampant loin de la coupe puis se mit à courir pour rejoindre Rudi.

« Impossible de passer, expliqua Rudi. Je suis trop large d'épaules.

— Alors, laissez-moi faire, dit Gnafron.

— Non, protesta Rudi, c'est trop dangereux.

- Dangereux ? Pourtant, vous n'avez pas hésité, tout à l'heure.

— Ce n'est pas la même chose.

— Je suis moins fort que vous, d'accord, mais de toute façon, à un contre cinq le danger serait le même. Vous l'avez vu hier. Et qu'est-ce que je risque, puisque Tidou monte la garde ? Vite, votre talkie ! »

Gnafron paraissait si décidé que Rudi s'inclina. Alors, l'appareil suspendu au cou par une mince courroie de cuir, le « petit » Gnafron, comme on l'appelait souvent, s'accrocha au lierre qui tapissait la maison forestière et, plus agile qu'un singe, se hissa jusqu'à la lucarne où il disparut avec la précipitation d'une souris qui regagne son trou.

Rassuré quant à son agilité, Rudi attendit, espérant le voir bientôt reparaître. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Gnafron ne revenait pas. Rudi attendit encore, puis appela, à mi-voix :

« Gnafron ! Redescends !... »

Aucune réponse. Sans autre possibilité de communiquer avec lui, Rudi commença de s'inquiéter,

regrettant de l'avoir laissé prendre un tel risque. Comment savoir ce que le plus intrépide des Compagnons faisait dans la maison et s'il avait découvert quelque chose d'insolite ? Il courut rejoindre Tidou, qu'il retrouva à grand-peine, caché sous d'épais feuillages. Haletant, il demanda :

« Que fait Gnafron ?

- Il m'a appelé, voici cinq minutes. Il arrivait dans la cabane. Tout allait bien. Il explorait une petite pièce, probablement celle où votre père a été soigné. Il n'avait découvert que des couchettes et des provisions.

- Et ensuite ? »

Tidou consulta sa montre.

« II devait me rappeler dans cinq minutes. Elles vont être écoulées. Prenez le talkie, vous lui parlerez vous-même. »

Mais tandis que Tidou passait l'appareil à Rudi, retentit un coup de sifflet. Le bûcheron de surveillance donnait l'alerte. A l'instant où Tidou tendait le talkie à Rudi en le haussant par-dessus les feuillages pour ne pas abîmer l'antenne, l'homme avait-il vu briller un éclair métallique ? C'est probable, car il s'avançait dans leur direction.

« Sauvons-nous! » souffla Tidou.

Ils rampèrent à travers les feuillages et furent

bientôt en sécurité mais, en se relevant, Rudi posa le pied sur une branche morte, glissante d'humidité, et

tomba. Aussitôt relevé, il se réfugia derrière un rocher moussu avec Tidou qui dit vivement :

« Prévenons Gnafron que nous avons perdu le contact avec les bûcherons et qu'il doit sortir immédiatement. »

Rudi déplia l'antenne et appela :

« Allô! Allô! Gnafron. Nous entends-tu? »

Pas de réponse. Il attendit plusieurs secondes et reprit :

« Allô ! Gnafron ! appel urgent. Nous entends-tu ?»

Toujours rien. Rudi fronça les sourcils, en collant son oreille contre l'écouteur.

« Je n'entends plus le petit grésillement habituel sur la position d'écoute. L'appareil a dû se détraquer quand je suis tombé. »

Il tenta un nouvel essai : en vain. La communication avec Gnafron était rompue.

« Retournons vite près de la maison forestière, fît Tidou, c'est le seul moyen de le prévenir du danger. »



CHAPITRE X

QU'EST DEVENU GNAFRON ?

APRÈS un prudent détour dans le sous-bois, Tidou et Rudi retrouvèrent enfin la cabane de Brûle-Loups. Mais au moment où Tidou s'apprêtait à grimper jusqu'à la lucarne pour avertir Gnafron, Rudi lui posa la main sur le bras.

« Non, reste-là. Ecoute !... » Quelqu'un venait. Ils bondirent en arrière pour se réfugier derrière le fût d'un gros hêtre.

Un bûcheron s'approchait de la cabane. Si, après avoir entendu la porte s'ouvrir, Gnafron n'avait pas le temps de se cacher, c'était la catastrophe.

Le cœur battant, Rudi et Tidou attendirent. Au lieu d'entrer directement dans la maison, le bûcheron en faisait le tour, d'un air méfiant, certainement envoyé là après l'alerte de tout à l'heure pour vérifier que personne ne rôdait aux alentours.

Enfin, l'homme prit une clef et entra. L'oreille tendue, Rudi et Tidou écoutèrent, avec la crainte de percevoir de soudains éclats de voix qui signifieraient que Gnafron venait d'être découvert. Rien. De longues minutes s'écoulèrent.. Gnafron était-il toujours dans la cabane, bien caché dans un coin ? Etait-il sorti pendant que Rudi était avec Tidou et, ne trouvant plus personne, avait-il regagné le camp ? Comment savoir ?

« Le bûcheron n'est probablement venu faire qu'une inspection, fit Rudi. Il ne restera pas là tout l'après-midi. Dès qu'il sera reparti, nous grimperons jusqu'à la lucarne. »

L'homme reparut bientôt, en effet, mais pas pour s'éloigner. La cigarette aux lèvres, il fit deux fois le tour de la cabane, en flânant comme quelqu'un qui s'ennuie, et y rentra de nouveau.

« Attendons encore, fit Tidou. Le garde

forestier vient peut-être chaque après-midi visiter la coupe. Si nous entendons sa voiture, nous essaierons de le joindre. »

Une heure s'écoula. L'homme ne reparaissait pas, et aucun bruit, au loin, à part celui de la tronçonneuse. De plus en plus inquiet, Rudi tenta un ultime essai avec son talkie qu'il secoua, tapota espérant un miracle. Il essayait de démonter l'appareil avec la pointe de son canif quand Tidou le prévint :

« Attention ! »

Les bûcherons rentraient. Il n'était pas cinq heures et demie. Leur journée était plutôt courte. Cette fois, il semblait impossible que l'un de ces cinq hommes ne découvrît pas Gnafron.

« C'est ma faute, murmura Rudi, puisque la lucarne était trop étroite pour moi, je n'aurais pas dû laisser Gnafron s'y glisser à ma place. »

Les quatre hommes venaient de pénétrer dans la cabane. La respiration suspendue, Rudi et Tidou attendirent. Rien. Alors, sitôt la porte refermée, ils se glissèrent au pied de l'habitation, parmi les herbes et le lierre, et écoutèrent. Les bûcherons parlaient tranquillement, à mi-voix. Le plancher craquait sous leurs pas, quand ils marchaient et passaient d'une pièce à une autre. A coup sûr, eux non plus n'avaient pas découvert Gnafron.

« Pour moi, fit Tidou, Gnafron n'est plus

dans la cabane. Nous allons le retrouver au camp. Rentrons. »

Rudi hésita. Il avait l'impression d'abandonner Gnafron. Enfin, il se décida. Le ciel était couvert, comme la veille, mais avec un plafond de nuages plus bas, puisque la brume commençait à envahir le sommet du Grand Veymont. Une demi-obscurité verdâtre emplissait déjà le sous-bois. Dans leur hâte de rentrer, Rudi et Tidou perdirent deux fois leur chemin. Enfin, au bout d'une demi-heure, ils se retrouvèrent au camp.

« Gnafron est-il rentré ? » demanda Rudi haletant.

Les Compagnons secouèrent la tête. Mady s'étonna:

« Quoi ?... Il n'était plus avec vous ? »

Tidou expliqua ce qui s'était passé, la panne du talkie détraqué.

« Mon Dieu ! s'écria Zabeth, Gnafron prisonnier des bûcherons ! Pourquoi l'avez-vous laissé entre leurs mains?

— Nous sommes partis, fit Rudi, persuadés qu'il était ici. Nous étions au pied même de la cabane, nous l'aurions entendu appeler, crier, s'il avait été pris.

- Il n'en a peut-être pas eu le temps, reprit Zabeth. Il faut prévenir la police.

- Plutôt les gardes forestiers, rectifia Bistèque.

- Oui, reprit vivement Mady, le garde qui a sauvé Kafi ! Il se méfie des bûcherons ; il n'hésitera pas à se déranger.

- D'accord ! approuva Rudi. J'y vais. — Je vous accompagne », fit Zabeth.

Ils coururent vers la voiture, la débarrassèrent des branchages qui la camouflaient et partirent.

« Pauvre Rudi ! tout à l'heure, il a pâli en apprenant que Gnafron n'était pas rentré, fit Mady. Ce n'est pourtant pas sa faute ; il ne pouvait pas prévoir la panne de son talkie. »

Machinalement, elle prit l'appareil que l'Allemand avait laissé et pressa sur le bouton pour vérifier, à son tour, qu'il était détraqué. C'est alors qu'une idée traversa l'esprit du Tondu, le bricoleur de l'équipe.

« Attends ! je vais essayer de le réparer. »

Tidou eut un mouvement d'épaules.

« Tu n'y connais rien... et avec quels outils ? »

Le Tondu fit celui qui n'entendait pas. Il courut fouiller la sacoche de son cyclomoteur et rapporta un tournevis. Il entreprit aussitôt d'ouvrir le talkie en enlevant les quatre vis qui retenaient une sorte de couvercle dans lequel s'encastraient le microphone et l'écouteur. Il resta perplexe devant l'enchevêtrement de fils et de bobinages qui emplissaient la petite boîte noire.

« Tu vois, fit Mady, Tidou a raison, c'est trop compliqué. »

Mais le Tondu n'entendait pas renoncer. Il demanda qu'on l'éclairé avec une lampe de poche pour suivre, des yeux, tous les fils embrouillés, de leur point de départ à celui de leur arrivée.

« Ça y est ! s'écria-t-il tout à coup, j'ai trouve-En tout cas, regardez, une connexion a sauté, là, au bout de ce bobinage rouge. »

Mady et Tidou constatèrent qu'en effet un fil était débranché.

« Possible que la panne vienne de là, fit Bis-tèque, mais comment la réparer ?

- Ne t'inquiète pas, reprit le Tondu, je vais me débrouiller. Allume le réchaud à gaz. »

Jamais à court d'idées, il chauffa au rouge la pointe de son tournevis, fit fondre la minuscule goutte de soudure qui restait et, délicatement, y présenta le bout de fil détaché. Du premier coup, il réussit la difficile opération. Il ne restait plus qu'à revisser le couvercle.

« Formidable ! s'écria-t-il en appuyant sur le bouton. Ça « gratouille » dans l'écouteur ! »

Alors, il appela :

« Allô ! Gnafron !... Allô ! Gnafron !... »

Pas de réponse. Pourtant, l'appareil fonctionnait, c'était certain. Sans se décourager il appela de nouveau :

« Allô ! Gnafron !... Ici le Tondu ! »

Las d'avoir attendu, Gnafron avait-il coupé le contact pour économiser les piles ? Lui avait- on pris son talkie ? Celui-ci s'était-il détraqué à son tour ?



« Allô ! Allô ! Gnafron !... »

Le talkie demeurait muet. Le Tondu allait le reposer quand Tidou reconnut, dans l'écouteur, le petit bruit caractéristique produit par la pression du doigt sur l'autre bouton d'écoute. D'un geste vif il le saisit et appela :

« Allô ! Gnafron !... »

Soudain, son visage changea d'expression. Gnafron venait de répondre, mais d'une voix si faible, si retenue qu'on aurait dit un souffle. Tidou se boucha l'autre oreille pour mieux entendre.

« Allô ! Gnafron. Ici, Tidou !

— Je t'entends, mais parle moins fort, beaucoup moins fort. Pourquoi avez-vous coupé le contact cet après-midi ? J'ai failli me faire prendre par un bûcheron.

- Une panne de notre talkie. Je t'expliquerai plus tard.

- Où es-tu ?

— Rentré au camp... mais toi ?

— Toujours dans la cabane.

— Et les bûcherons ?

- Eux aussi, tous les cinq. Je suis caché dans le grenier, allongé sur une poutre.

- Garde ton sang-froid. Rudi et Zabeth sont partis chercher le garde qui a sauvé Kafi. Ils doivent nous rejoindre ici. Tiens bon ! Dans deux heures, tu seras délivré.

- Non, non, il ne faut pas, répéta Gnafron avec insistance. Que personne ne frappe à la cabane avant que je sache ce qui s'y passe. Puisque votre appareil est réparé, je vous dirai ce que vous devez faire. J'ai l'impression que les bûcherons préparent quelque chose; je ne sais pas quoi.

- Qu'as-tu vu dans la cabane ?

- Rudi avait raison. L'antenne plantée sur le toit n'est pas une antenne de télévision. Les bûcherons n'ont pas de récepteur.

- Alors, à quoi peut-elle leur servir ?

- Elle aboutit à un très gros appareil muni d'un grand écran protégé par une housse. Ils

ont aussi deux petits postes émetteurs-récepteurs comme celui qu'avait monté le père de Mady. - C'est tout ?

— Remarqué deux baromètres, l'un à cadran, l'autre enregistreur. Les prévisions du temps les intéressent donc particulièrement.

— Peux-tu comprendre ce qu'ils disent ?

— Ils ne parlent probablement pas français ; je n'entends que le son de leurs voix... mais je sens une odeur de choucroute, et ça me donne faim. Si Rudi était là, il saurait sûrement à quoi sert le gros appareil qui m'intrigue. Quand rentrera-t-il ?

— Il faut bien compter encore une heure.

— Une heure, reprit Gnafron, alors, je vais... » II n'acheva pas et murmura, dans un souffle : « Je coupe, les bûcherons montent... »

La communication interrompue, Tidou resta en suspens, le visage contracté.

« Que se passe-t-il ? demanda vivement Mady.

— Gnafron est en danger. J'ai l'impression qu'ils l'ont entendu parler. Laissez-moi écouter s'il raccroche.»

Plusieurs minutes s'écoulèrent, lourdes d'anxiété. Gnafron ne rappelait pas. L'oreille collée contre l'écouteur, la respiration suspendue, Tidou attendait. Enfin, dans l'autre appareil, un petit déclic !

« Allô ! murmura la voix de Gnafron, encore plus faible que tout à l'heure. Je viens de

l'échapper belle. C'est ta faute, Tidou. Tu parlais trop fort. Ils viennent de grimper dans le grenier avec une lampe. Ils ont regardé partout, sauf sur la poutre. Il vaut mieux être prudent et couper. Quelle heure est-il exactement ?

— Sept heures dix.

— Je règle ma montre sur la tienne, Je te rappellerai de dix en dix minutes. Terminé. »

Soulagé, Tidou reposa l'appareil. « Dis vite, à présent, fit le Tondu. Où est Gnafron ?

Toujours dans la cabane de Brûle-Loups.

- Prisonnier ?

— Non, caché. »

Mot à mot, Tidou répéta les paroles de Gnafron et révéla la présence, dans la cabane, d'appareils étranges.

« Ils ont aussi deux baromètres ? fit Bistèque. Ils s'intéressent tant que ça au temps ?

— De toute façon, reprit Mady, Gnafron ne peut pas rester toute une nuit sur sa poutre. Il s'endormira ; au moindre faux mouvement, ce sera la catastrophe.

- D'accord, approuva le Tondu, dès l'arrivée de Rudi, nous filerons là-bas, avec le garde. »

Cependant, les yeux fixés sur sa montre, Tidou attendait avec impatience le moment de rentrer en communication avec Gnafron. Dès sept heures dix-huit, il pressa le bouton d'écoute et colla l'oreille contre l'écouteur. A

sept heures vingt, exactement, il perçut le petit bruit familier, puis la voix de Gnafron qui appelait, dans un murmure : « Allô ! Tidou !...

— Allô ! je suis à l'écoute.

— Les bûcherons sont toujours en bas. J'ai réussi à descendre sans bruit de ma poutre pour me pencher sur l'échelle qui monte au grenier. J'ai compris que l'un d'eux parlait devant un des postes émetteur-récepteur. A deux reprises, j'ai reconnu le mot « Grand Veymont ». Je pense qu'il s'est passé ou qu'il va se passer quelque chose sur cette montagne. Prochain rendez-vous à sept heures trente. Je vais encore écouter. Terminé ! »

Tidou reposa l'appareil et répéta ce qu'il venait d'apprendre.

« Le Grand Veymont ? fit la Guille. Est-ce là-haut qu'ils montent les nuits où ils sortent avec leur voiture?»

Les dix minutes d'attente avant la nouvelle communication furent interminables. Le temps se couvrait de plus en plus. La nuit envahissait déjà la forêt. Le silence avait quelque chose de lugubre. Enfin, à sept heures trente, exactement, Tidou entendit le petit déclic dans le talkie.

« Allô ! Tidou, tu m'entends ?

— Je t'écoute.

— Rudi est-il rentré?

— Pas encore.

- Les bûcherons s'apprêtent à partir, mais pas tous, trois seulement. Ils sont équipés pour le froid, preuve qu'ils vont sans doute au Grand Veymont. J'ai pu jeter un coup d'œil par la lucarne. Ils viennent de charger, dans le coffre de la voitvire, un de leurs petits postes émetteurs. Ils emportent aussi un autre appareil, plus grand, que je n'avais pas vu. Ils sont dehors en ce moment. Il faut que vous les filiez. S'ils partent vers le Grand Veymont ils sont à peu près obligés de passer par Saint-Agan. Prenez immédiatement vos vélomoteurs et descendez avant eux au village. Cachez-vous sur la route forestière qui part vers la montagne et tâchez de les suivre... mais laisse quelqu'un au camp pour prévenir Rudi et le garde quand ils arriveront. Compris ?

— Compris... mais le talkie ?

— Emportez-le. J'essaierai de garder le contact avec vous aussi longtemps que possible.

— D'accord, nous filons ; je laisse la Guille au camp. Dès leur arrivée, il enverra le garde et Rudi s'embusquer près de la cabane. Tu sauras qu'ils sont là. N'hésite pas à les appeler s'il t'arrivait quelque chose.

— Compris... mais faites vite. Il faut que vous soyez à Saint-Agan avant les bûcherons. Terminé. »

Tidou replia l'antenne, fourra le talkie dans sa poche et commanda :

« Mady, le Tondu, Bistèque ! vite, les vélomoteurs! En route pour Saint-Agan. »

Ils se précipitèrent vers leurs machines. Ils les poussaient vers le chemin forestier quand Kafi les rejoignit.

« Non, mon vieux Kafi, dit Bistèque, cette fois, nous ne pouvons pas t'emmener. Ce serait trop pénible pour toi. »

Mais la brave bête insistait. Elle comprenait que les Compagnons partaient pour une nouvelle aventure. Elle ne voulait pas en être écartée. Tidou hésita. En revenant au camp, tout à l'heure, il avait surpris son chien galopant sur trois pattes après un lapin de garenne.

« Tant pis, dit-il, emmenons-le. Il peut tout de même nous être utile. »

En un tournemain, il accrocha la remorque réparée à son vélomoteur et Kafi sauta dans la caisse.





CHAPITRE XI

LE GRAND VEYMONT

HUIT HEURES et demie au clocher quand ils atteignirent Saint-Agan, envahi par la pénombre. En cours de route, ils n'avaient pas croisé la voiture de Rudi. Pourquoi ce retard? Zabeth et l'Allemand n'avaient-ils trouvé personne à Lente ?

Ils traversèrent le village déjà désert, et se postèrent, cinq cents mètres plus loin, en direction de la montagne. Leurs machines camouflées, il ne leur restait plus qu'à attendre. Tidou sortit son talkie pour appeler Gnafron. Aucune

réponse. Pourtant, l'appareil fonctionnait normalement.

« C'est à cause de la distance, expliqua Bistèque. Gnafron t'entend certainement mais, lui, ne peut pas hausser la voix. »

L'explication était juste, car Mady, qui avait l'ouïe fine, réussit à capter quelques mots qui semblaient venir du bout du monde. Elle crut comprendre que les bûcherons avaient quitté la cabane de Brûle-Loups depuis une demi-heure.

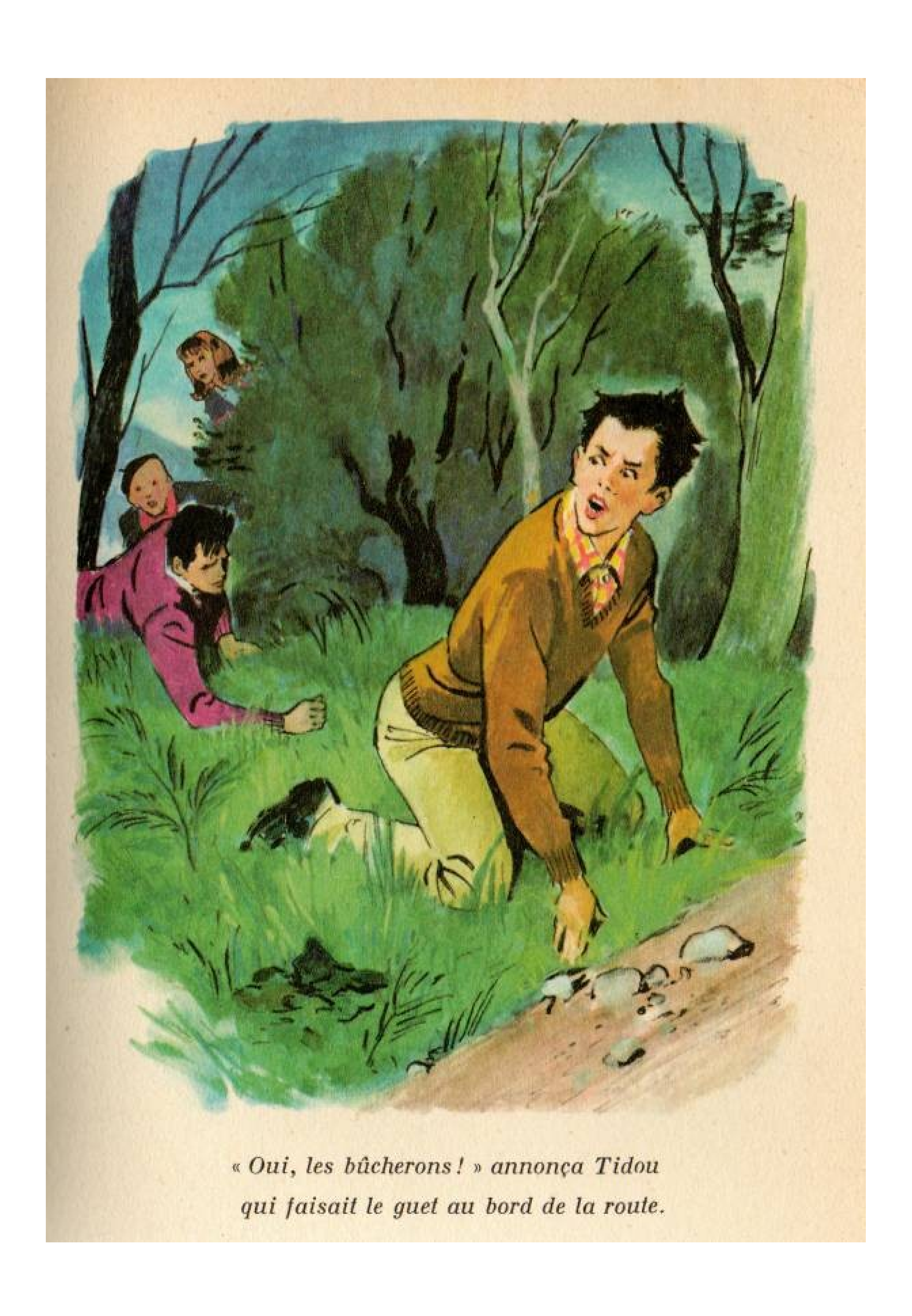
« Dans ce cas, conclut Tidou, s'ils grimpent au Grand Veymont, nous ne tarderons pas à les voir. »

En effet, quelques minutes plus tard, ils perçurent un ronronnement de moteur qui s'amplifiait. Ils bondirent derrière les taillis.

« Oui, les bûcherons ! » annonça Tidou qui faisait le guet au bord de la route.

L'auto passa devant eux à allure réduite, autant, sans doute, à cause de la pente que pour épargner des heurts violents au fragile matériel qu'elle transportait. Trois hommes se trouvaient à bord. Gnafron ne s'était donc pas trompé.

Dès qu'elle eut disparu, les Compagnons sautèrent sur leurs machines, dans l'obscurité grandissante, tous feux éteints. La côte était raide. Pour ne pas se laisser distancer, ils aidèrent les moteurs avec les pédales. L'auto, elle, continuait tranquillement sa montée, lanternes allumées, comme les nuits précédentes.



« Oui, les bûcherons ! » annonça Tidou qui faisait le guet au bord de la route.

« Ne perdez pas de vue ses feux rouges, recommanda le Tondu, c'est notre seul repère. »

Avec l'altitude, le froid devenait vif. Leurs tricots étaient tout juste suffisants pour protéger les Compagnons qui se réchauffèrent, cependant, en pédalant de toutes leurs forces. Mais, la voiture leur échappait. A chaque tournant (et ils étaient nombreux) disparaissaient les points rouges qu'ils redécouvraient, chaque fois, un peu plus réduits.

Et soudain, en pleine ligne droite, la lueur qui les guidait s'évanouit tout à fait.

« Le brouillard », s'écria Mady.

En gagnant de l'altitude, les Compagnons venaient d'atteindre la zone nuageuse qui emprisonnait la montagne.

« Nous sommes fichus, grogna Bistèque. Avec nos phares, nous nous faisons repérer, mais si nous roulons feux éteints, nous nous casserons les reins dans un ravin. »

Ils mirent pied à terre et se concertèrent.

« Rebroussons chemin, proposa le Tondu. Nous reviendrons la nuit prochaine et monterons, avant eux, le plus haut possible. Nous aurons gardé toutes nos forces pour les suivre. Qu'en penses-tu, Tidou ? »

Tidou ne répondit pas. Il sortit son talkie et appela Gnafron au cas où il y aurait du nouveau dans la cabane. Mais, cette fois, ni lui ni Mady ne purent capter le moindre mot. Il répétait

son appel quand Bistèque constata la disparition de Kafi.

« Ton chien, Tidou ? fit-il. Il vient de sauter de la remorque. »

Tidou le siffla et, au bout de quelques instants, Kafi surgit du brouillard, sur trois pattes, faisant comprendre à son maître qu'il voulait aller plus loin.

« Tu vois, fit Mady, il nous donne l'exemple. Suivons-le !

- Oui, reprit Bistèque, pas question d'abandonner la poursuite. »

Alors, par précaution, ils poursuivirent leur chemin à pied, poussant leurs machines. Ils marchaient depuis un quart d'heure, pour ainsi dire à tâtons, quand le courageux Kafi qui n'avait pas voulu remonter dans sa remorque s'arrêta net.

« Attention ! » murmura Tidou.

Il tendit l'oreille, épiant son chien. Pas le moindre mouvement de Kafi, pas le moindre bruit.

« Restez là ; je passe devant, en reconnaissance. Bistèque, occupe-toi de mon vélomoteur. »

II s'avança, tenant son chien par le collier de fortune fait avec une vieille courroie. Soudain, il faillit se heurter à une masse sombre au milieu du chemin. Instinctivement il recula et écouta encore. Revenant sur ses pas il reconnut l'auto des bûcherons et alla chercher

ses camarades. Pourquoi, au lieu de continuer leur ascension, les trois hommes s'étaient-ils arrêtés là ? En faisant quelques pas autour de la voiture, le Tondu trouva l'explication. Le chemin carrossable s'arrêtait net. Un sentier rocailleux et étroit le prolongeait en direction du Grand Veymont.

« Pas d'hésitation, fit Mady, camouflons nos vélomoteurs derrière les rochers et continuons. »

Cependant, avant de s'éloigner, Bistèque entreprit d'inspecter l'auto. Il sortit sa lampe de poche dont il tamisa la lumière avec son mouchoir et essaya de voir ce que les trois hommes auraient pu laisser à l'intérieur. Il n'aperçut qu'un léger tricot, sans doute troqué par l'un des bûcherons pour un autre plus chaud. Aucune des portières n'était fermée à clef, preuve que rien de compromettant n'avait été abandonné dans la voiture. Tidou prit le tricot et le fit sentir à Kafi qui battit de la queue, impatient de suivre une piste, malgré sa blessure.

« Tu as raison, Mady, fit Tidou, n'abandonnons pas la poursuite. Regarde Kafi, il nous indique le chemin. »

Le brave chien, en effet, insistait pour aller de l'avant. Au collier de fortune, Tidou passa un bout de corde trouvé dans sa poche, et recommanda :

« Laissez-moi passer devant avec lui. Suivez-nous en file indienne. Attention à ne pas faire dévaler des pierres. »

Sans souffler mot, ils reprirent leur ascension, guidés par Kafi qui souffrait de sa patte.

Bientôt, après une pente très raide, la montée s'adoucit mais devint plus dangereuse, car ils avaient quitté la zone des forêts et marchaient sur un terrain nu et rocailleux où ne poussait qu'une herbe courte et humide.

« Prudence ! murmura Tidou, nous approchons du sommet. »

Le brouillard demeurait aussi épais, l'air aussi immobile. Tous quatre, même l'intrépide Mady, en *a*\ aient le cœur serré. Ils marchaient ainsi depuis vingt minutes quand Kafi s'arrêta de nouveau, immobilisant toute la troupe.

« Une lueur là-haut ! murmura le Tondu, une lueur qui bouge.

— Oui, une lueur, répéta Mady, et on entend des voix. »

Redoublant de précautions, ils avancèrent, incapables d'apprécier la distance les séparant des bûcherons. Ils continuèrent de progresser en rampant. Puis, Tidou fit un signe.

« C'est trop dangereux ! arrêtons-nous. Le brouillard peut se dissiper brusquement, nous serions tout de suite découverts. »

Ils ne distinguaient que les halos des lampes électriques, car il y en avait deux, à présent. Les trois hommes devaient être arrivés depuis

peu. Ils installaient leur matériel. Quel matériel ? Impossible, à cette distance, de saisir un mot. D'ailleurs, entre eux, utilisaient-ils le français ?

Au bout d'un moment, Mady comprit que l'un des trois hommes parlait devant un micro. A intervalles réguliers, il répétait des appels terminés par la même sonorité. Communiquait-il avec les deux autres, restés à la maison forestière ?

« Puisque nous ne pouvons savoir ce qu'ils disent et avec qui ils sont en liaison, murmura Bistèque, nous sommes venus ici pour rien. Pourtant, ils n'ont pas choisi le plus haut sommet du Vercors au hasard.

Non, reprit le Tondu, ils sont là pour établir une **communication** avec quelqu'un de 1res éloigné. »

Ils écoutèrent encore. Les mêmes appels incompréhensibles se succédaient. Comme les Compagnons, les trois hommes semblaient attendre... mais quoi ?

« Eh bien, Tidou, murmura le Tondu, que décides-tu ? »

Tidou ne répondit pas. Il pensait de nouveau à Gnafron. Du haut de la montagne, les ondes se propageaient certainement mieux que dans la vallée ou la forêt. Serait-il possible de rentrer en contact avec le prisonnier volontaire de la cabane ?

« Restez tous là, murmura-t-il, je vais m'éloi-gner pour pouvoir parler à haute voix et essayer de joindre

Gnafron. Il sait peut-être ce qui se passe, en ce moment, à Brûle-Loups.

— Et si tu te perds ? s'inquiéta Mady.

- J'emmène Kafi, il me guidera vers vous, au retour.»

II disparut dans le brouillard, avec son chien, qui avait l'air de se demander pourquoi son maître se séparait des autres. Il parcourut deux ou trois cents mètres dans le brouillard, s'abrita derrière un rocher pour faire écran à sa voix, et jeta un coup d'œil sur le cadran lumineux de sa montre. Onze heures quarante-sept. Si,



de dix en dix minutes, Gnafron avait continué de presser le bouton d'écoute, il allait peut-être l'entendre. Il

déploya son antenne, l'inclina vers la vallée, et commença ses appels.

« Allô ! Gnafron ! Ici Tidou !... »

Le silence était si profond, autour de lui, qu'il avait à peine osé parler à haute voix. Il reprit cependant :

« Allô ! Gnafron !... Allô ! Gnafron !... »

Et, tout à coup, une voix faible niais, parfaitement nette, lui parvint.

« Allô ! Tidou ! Je t'entends ! »

Son cœur se mit à battre. Certes, la voix restait lointaine mais ce n'était plus un chu-



chotement. A coup sûr, Gnafron ne se trouvait plus dans la maison forestière. Rudi et le garde l'avaient-ils délivré ?

« Allô ! Gnafron ! Où es-tu ?

- J'ai réussi à me sauver par la lucarne pour rentrer en communication avec toi. Je suis près de la cabane. Impossible de rejoindre le camp, à cause du brouillard. Rudi et le garde ne sont pas arrivés... toi, où es-tu à présent ?

- Sur le Grand Veymont. Je viens de m'éloi-gner des autres Compagnons pour pouvoir te parler. Les trois bûcherons sont au sommet avec un poste émetteur. Ils communiquent avec quelqu'un, mais impossible de saisir un mot.

— Ecoute-moi bien, Tidou, il faut immédiatement empêcher leur matériel de fonctionner. Tu entends, im-mé-dia-te-ment. Ils cherchent à abattre un Strador II. »

A ce mot, Tidou reçut un choc dans la poitrine. Avait-il bien entendu ?

« Allô ! Gnafron, veux-tu répéter ?

— Je répète : un Strador II. Avant de quitter la cabane, je les ai entendus prononcer le nom du nouveau prototype et celui d'Istres. Ils étaient sans doute en contact avec un espion camouflé à la base des S traders. Faites vite. C'est peut-être une question de minutes. Rappelle-moi dès que tu pourras. Je reste sur la position d'écoute. Terminé. »

Le Strador II ! Etait-ce possible ? Bouleversé,

Tidou replia son antenne, fourra le talkie dans sa poche et, guidé par Kafi, rejoignit en rampant ses camarades. Ceux-ci commençaient à s'inquiéter

sérieusement, à cause des appels précipités des trois hommes et du va-et-vient des lueurs sur la montagne.

« Alors, Tidou ? demanda vivement Mady.

— Du nouveau ! C'est grave ! Je viens de contacter Gnafron. Il est persuadé que les bûcherons sont montés ici pour détecter un Strador II et le saboter en vol.

- Quoi ? fit Bistèque, atterré.

— Oui, un Strador ! Les bûcherons d'en bas sont en relation avec la base d'Istres. Si un appareil est en vol, en ce moment, ils peuvent déclencher l'accident d'un instant à l'autre.

- Un Strador ! répéta Bistèque. J'aurais dû y penser plus tôt, à cause des baromètres. Mais

comment ?

- Pas le moment de discuter. Gnafron nous demande d'agir immédiatement. Il faut couper leurs émissions... mais ils sont trois et nous ne pouvons guère compter sur Kafi.

- Alors ? murmura Mady.

- Je ne vois qu'un moyen : la ruse. J'ai mon plan. Rampez tous trois de l'autre côté du sommet et allumez vos lampes. La première réaction des bûcherons sera d'aller voir ce qui se passe. Je me charge de mettre leurs appareils hors d'usage pendant qu'ils vous poursuivront.

- Et si l'un d'eux restait près des appareils !

- Kafi saura tout de même me défendre s'il me voit en danger. Filez vite. »

Les trois Compagnons obéirent. Se glissant le long de la montagne, ils disparurent dans la nuit. Tidou avait raison de précipiter l'attaque car les trois hommes s'activaient d'une façon anormale, multipliant leurs contacts avec leur poste émetteur.

Soudain, les lampes de Bistèque et du Tondu firent un halo dans le brouillard. L'un des bûcherons poussa un cri. Deux lampes se braquèrent vers les Compagnons. A voix basse, les trois hommes échangèrent quelques paroles. Puis, des pas sourds martelèrent le sol, des pas rapides qui indiquaient une poursuite.

« C'est le moment, Kafî », murmura Tidou. Et il s'élança, avec son chien, vers le sommet du Grand Veymont...,





CHAPITRE XII

TIDOU NE RÉPOND PLUS

« ALLÔ ! Tidou !... Allô ! Tidou !... »

Gnafron ne cesse de répéter ses appels. Rien. Vingt minutes se sont écoulées depuis que Tidou a annoncé qu'il exécutait la consigne. L'opération a-t-elle échoué ? Pourquoi ce silence ? Privés du secours de Kafi, les Compagnons se sont-ils laissé prendre ?

« C'est ma faute, se répète Gnafron. Ils n'étaient pas assez nombreux. Il aurait fallu

l'équipe au complet, avec un Kafi bien valide. Je n'aurais pas dû demander à Tidou de passer à l'attaque. Sur le coup, je n'ai pensé qu'au Strador et à son pilote. »

Avec le temps qui passe, son inquiétude grandit. Comment savoir ce qui s'est passé là-haut ? Il étire son antenne pour un nouvel essai, quand le grincement de la porte de la cabane le fait tressaillir. Si le brouillard s'est dissipé, il ne parvient cependant pas à distinguer qui vient de sortir. Alors, d'arbre en arbre, il s'approche de la maison forestière. Il n'en est plus qu'à une trentaine de mètres quand les faiseaux de puissantes torches électriques balaient la forêt. Il reconnaît les deux bûcherons qui, revolver au poing, inspectent les alentours de la cabane. Que cherchent-ils ? Ont-ils entendu du bruit ? Viennent-ils de recevoir un message qui leur demande de se méfier ?

Craignant d'être pris dans le réseau lumineux des lampes, Gnafron se couche au sol et se glisse sous un amas de feuilles mortes. Bien lui en prend, car les deux hommes, agrandissant le cercle de leur inspection, arrivent à quelques mètres de lui. Ils parlent à mi-voix, l'air inquiet.

« Pour moi, fait l'un d'eux avec un accent aux sonorités bizarres, ri en de tragique. Ceux de là-haut ont été dérangés par des touristes perdus dans le brouillard.

— Des touristes en pleine nuit ? reprend l'autre, celui que les Compagnons ont baptisé le « contremaître » et qui, lui, parle parfaitement français. Non, nos hommes n'auraient pas coupé le contact aussi longtemps ; et souviens-toi de leurs derniers mots : « Danger ! nous coupons tout ». Il y a de cela trente-quatre minutes exactement. C'est anormal. Nous sommes espionnés ; je pense à cet Allemand qui voulait à tout prix visiter la cabane.

— Alors ?

- Tenons-nous sur nos gardes. Si, par malheur, les autres ont été pris, ils ont peut-être parlé. En restant dans la cabane, nous risquons gros.

— Mais s'ils reviennent et ne nous trouvent pas ? Leur émetteur est peut-être simplement en panne.

— Possible... cependant, je n'y crois pas. Ils l'auraient déjà réparé, ils avaient des lampes de rechange. Je nous donne trois heures d'attente, pas une minute de plus. Il leur faudrait moins de temps pour rentrer. Si à trois heures et quart il ne sont pas là, pfuit... Filons avec le camion chargé de bois, prêt à partir.

- Et le matériel ?

- Tant pis pour le matériel. Sauver notre peau, voilà ce qui compte.

- Et le poste émetteur ?

— Oui, va le chercher mais, je te le répète,

je ne crois pas que nous pourrons reprendre le contact avec eux. »

Prudemment, le bûcheron retourne à la mai-sou forestière et revient avec l'appareil en demandant, toujours avec son accent bizarre :

« Où l'inslallons-nous ?

- Assez loin de la cabane pour que nous puissions décamper à la moindre alerte, assez près pour voir ce qui s'y passe. »

Ils font quelques mètres et cherchent avec leurs lampes, un endroit abrité pour se cacher. Finalement, ils ne trouvent rien de mieux que de se glisser, comme Gnafron, sous un amas de feuilles et de branchages.

C'est de nouveau un silence total, entrecoupé d'appels à mi-voix par l'autre bûcheron, dans une langue étrangère. Pendant ce temps, Gnafron réfléchit. D'après ce qu'il vient d'entendre, le coup de main de ses camarades aurait réussi... du moins, ils auraient réduit les appareils au silence et peut-être, par miracle, sauvé un avion et son pilote. Mais, ensuite, que s'est-il passé? Les trois hommes se sont-ils enfuis ? Vont-ils surgir tout à l'heure avec les Compagnons et Kafi prisonniers ? Ah ! pourquoi le garde n'arrive-t-il pas avec Rudi, pour maîtriser d'abord ces deux hommes, seuls, avant de s'occuper des autres ?

Des minutes passent, lourdes d'attente. Tout à coup, dressant la tête hors des feuilles,

Gnafron perçoit dans le lointain, un ronronnement de moteur. Est-ce la voiture des bûcherons ?... celle de Rudi ?... la jeep du garde ?

Sans bruit, il se glisse hors de sa cachette et, courbé en deux, prêt à s'aplatir au sol si le faisceau lumineux d'une lampe le surprenait, il s'éloigne en direction du chemin forestier qui aboutit à la cabane. Il réussit à le retrouver, et s'élance dans la nuit à la rencontre de la voiture, prêt à se cacher dans un fourré dès qu'elle apparaîtra.

Préoccupés par leurs appels, les deux bûcherons n'ont peut-être pas entendu l'auto. Si c'est celle de Rudi, il faut l'arrêter avant que les bûcherons ne la repèrent. Alors, il court à perdre haleine, trébuchant sur les cailloux, manquant à chaque instant de tomber.

Soudain, deux points lumineux apparaissent entre les frondaisons. La voiture n'a allumé que ses lanternes. Gnafron pense aussitôt aux bûcherons. Au moment où elle va déboucher, au tournant, il se jette dans le fossé et écoute. Non, ce n'est pas la voiture des bûcherons, ni la jeep du garde, ni la puissante voiture de Rudi. Il hésite puis, jouant le tout pour le tout, se redresse et se plante au milieu de la chaussée. L'auto stoppe aussitôt. Dans la nuit, se dessinent deux uniformes de gendarmes, qui sautent à terre, suivis de Rudi et du garde.

Rudi se précipite vers lui :

« Gnafron! Tu leur as échappé? Ils sont partis? La Guille vient pourtant de nous dire que deux bûcherons étaient encore à la cabane. »

Les gendarmes et le garde restent perplexes, se demandant s'ils ne se sont pas dérangés pour rien. Mais, le visage bouleversé, Gnafron dit vivement :

« Ils viennent de sortir. J'ai la preuve que ce sont des agents secrets. Ils s'apprêtaient à provoquer un accident à un Strador II.

- Quoi ? l'ait le brigadier, un Strador ?... le nouveau prototype d'avion de chasse ?

- Ils communiquaient avec Istres où sont basés ces appareils. Ils transmettaient des ordres à leurs complices sur le Grand Veymont. Nos camarades sont intervenus, là-haut, mais impossible de savoir ce qui s'est passé. J'ai perdu tout contact avec eux.

- Et les bûcherons de la cabane ?

- Quand ils ont compris qu'ils étaient peut-être démasqués, ils ont emporté un petit poste émetteur. Je sais l'endroit où ils se sont cachés... mais méfiez-vous, ils sont armés. »

Les gendarmes et le garde dégainent leurs revolvers. Guidés par Gnafron, les quatre hommes se glissent à travers la forêt, toutes lampes éteintes. L'obscurité est encore presque totale. Heureusement, le garde connaît l'endroit arbre par arbre. Il prend la tête de la troupe et, après

dix minutes de marche prudente, s'arrête en murmurant :

« Nous y sommes. La maison forestière est devant nous à moins de deux cents mètres. »

Et, à Gnafron :

« Explique-moi, à présent, où ils sont ?

- A droite de la cabane, au pied de deux gros fayards moussus.

- Compris. »

Arme au poing, le brigadier passe cette fois en tête. Dans la vague lueur qui monte, Gnafron reconnaît les lieux. Il tend le doigt en avant.

Alors, le brigadier lance une sommation qui reste sans écho. Suivi de son gendarme, il se précipite vers le tas de feuilles mortes. Plus rien... que le poste émetteur abandonné. Les faux bûcherons ont su que ce n'étaient pas les leurs qui rentraient ; ils viennent de prendre la fuite. Le brigadier lâche un juron et secoue la tête.

« Inutile de fouiller la forêt. Sans chien policier, nous ne les retrouverons pas. La seule chance de les arrêter est de prévenir toutes les brigades entourant le Vercors pour barrer les routes de sortie. »

Et, à son gendarme et au garde :

« Vous deux, restez près de la cabane. Il est possible qu'ils se hasardent à revenir, s'ils nous croient partis... ou que les autres rentrent, s'ils ne se méfient de rien. »

Puis, à Rudi et Gnafron :

« Filons vite ! »

Ils regagnent en courant la fourgonnette et le brigadier lance un appel sur son émetteur-radio avec ordre de le transmettre d'urgence à toutes les gendarmeries de la Drôme et de l'Isère situées au pied du Vercors.

« Et maintenant, dit Gnafron, repassons au camp prévenir nos deux camarades que je suis sain et sauf et voir si les autres sont rentrés. »

Le brigadier ne répond pas, trop occupé à conduire sur ces chemins difficiles semés de fondrières. Alors, posant la main sur l'épaule de Gnafron, Rudi explique :

« Tu te demandais pourquoi les secours tardaient tant !

- Vous avez eu un accident ? — Non, mais quand nous sommes arrivés à Lente, Zabeth et moi, le garde n'était pas rentré de sa tournée. C'est sa fille qui nous a reçus. Quand il est arrivé, il a pensé, comme nous, qu'il fallait intervenir, mais pas seuls, par prudence. Il a téléphoné à la gendarmerie de Saint-Jean. Les gendarmes ont aussitôt pris la route du Vercors ; manque de chance, un ébou-lement dans les gorges les a arrêtés plus de deux heures. Tu vois, ce n'est pas la faute du garde, ni celle de Colette, sa fille, qui l'a tout de suite décidé à téléphoner. Elle nous a d'ailleurs accompagnés, mais son père lui a

interdit de venir à la maison forestière. Elle nous attend, au camp, avec Zabeth et la Guille. »

Mais Gnafron, lui, a-t-il réellement eu peur ? En tout cas, il a déjà oublié son aventure dans le grenier ; il ne pense qu'à ses camarades. Comment va-t-on les retrouver ?

Enfin, la fourgonnette arrive à proximité du camp. Il reconnaît un frêne qui lui a déjà servi de point de repère. Le premier, il saute de la voiture. La Guille, Zabeth et la fille du garde poussent un soupir de soulagement en le reconnaissant.

« Et les autres ? demande-t-il, anxieux.

- Pas rentrés !

- Alors, tous à leur secours ! »





CHAPITRE XIII

COURAGEUX KAFI !

LA FOURGONNETTE vient de traverser Saint-Agan où le cadran éclairé du clocher indiquait deux heures vingt. La voiture aborde à présent le chemin forestier qui grimpe vers le Grand Veymont. Assis sur le siège avant, entre le brigadier et Zabeth, le nez collé contre le pare-brise, Gnafron explore le cône lumineux projeté par les phares. Rien, sinon, de temps à autre, un petit lapin ébloui qui s'arrête au

milieu de la chaussée, oreilles dressées, avant de détaler à toutes pattes.

Inquiet, Gnafron reprend le talkie et étire l'antenne, voulant croire encore, contre toute évidence, le silence de Tidou dû à la trop grande distance, et à l'usure des piles. L'appareil reste muet.

Et la voiture monte toujours, tressautant sur les pierres qui encombrent le chemin. Bientôt, le cône de lumière se heurte à quelque chose de blanchâtre pareil à un énorme paquet de coton. Le brouillard !... Comme leurs camarades quelques heures plus tôt, les Compagnons viennent de crever le plafond des nuages qui enserrent la montagne. Le brigadier ralentit et, par sécurité, se penche à la portière pour mieux suivre le bord du chemin tandis que Gnafron, le cœur serré, fouille de tous ses yeux la masse cotonneuse sur laquelle bute, à quelques mètres, la lumière des phares. Soudain, il lâche un cri :

« Stop !... »

Le brigadier donne un coup de frein et s'arrête, juste à temps pour ne pas heurter un arbre déraciné. Tous les passagers sautent à terre et constatent que le chemin ne monte pas plus haut.

« Curieux ! fait Gnafron, si la route ne va pas plus loin, nous devrions retrouver, ici, la voiture des bûcherons. Ils n'ont pas pu rouler sur ce sentier de chèvre qui grimpe tant !

- Evidemment, approuve le brigadier. Ils sont donc redescendus... et même, depuis un certain temps puisque nous ne les avons pas rencontrés.

- A moins qu'il existe un autre chemin pour atteindre le Grand Veymont », reprend la Guille.

Le brigadier sort une carte qu'il déplie sur le capot de la fourgonnette, s'éclairant avec sa lampe de poche.

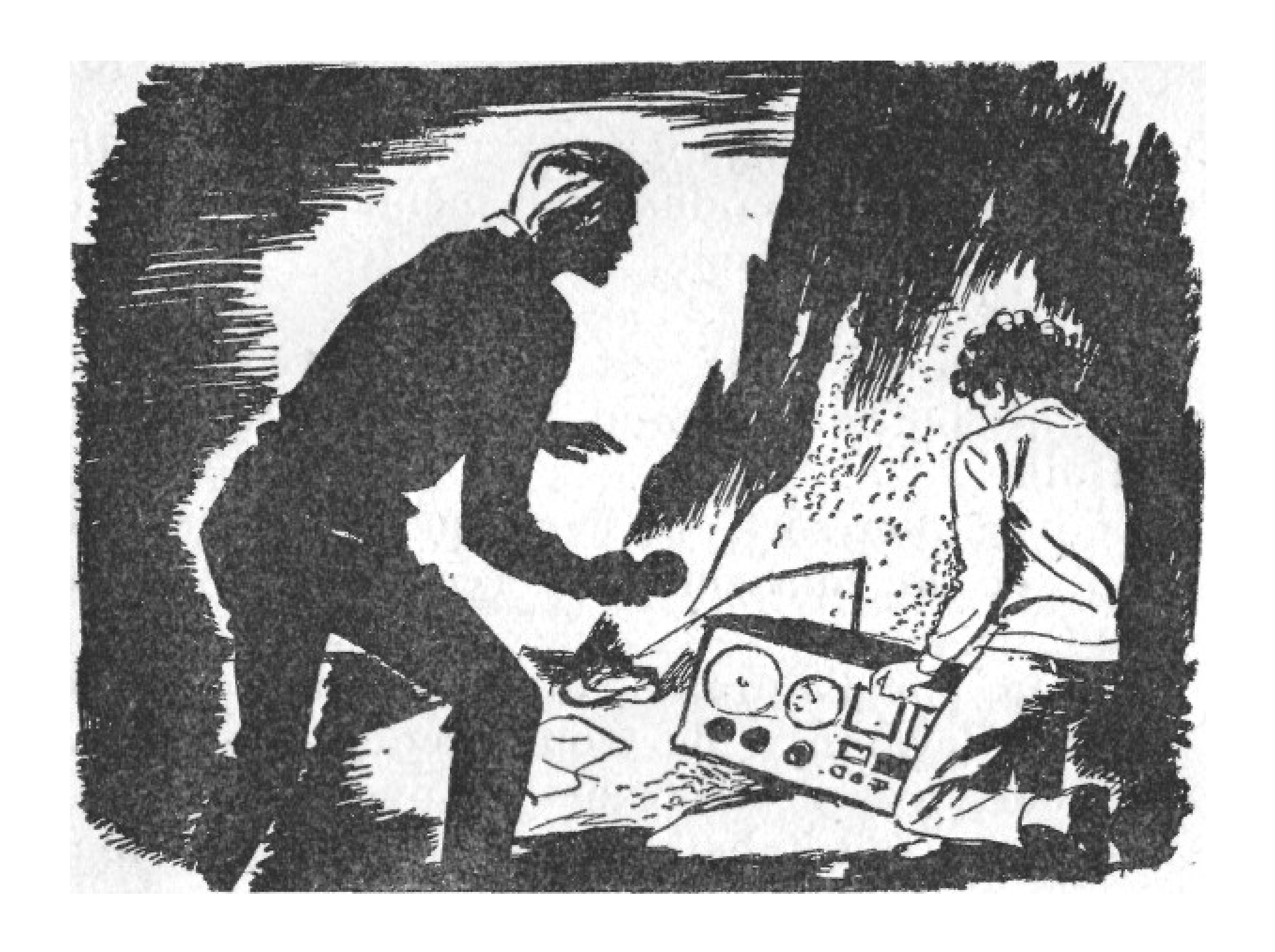
« Non, pas d'autre chemin carrossable vers le Grand Veymont. Ils sont venus jusqu'ici... D'ailleurs, voyez ces traces de pneus.

- Alors, fait Zabeth en se tournant vers Gnafron, puisque nos camarades les ont suivis jusqu'au bout, eux non plus n'ont pu rouler sur ce mauvais sentier avec leurs vélomoteurs.

- Probablement, approuve la Guille. S'ils sont encore là-haut, nous devrions retrouver leurs machines, camouflées quelque part. »

Aucun vélomoteur à proximité du rond-point qui, à l'extrémité du chemin, permet aux camions de bois de manœuvrer. Mais, plus loin, à cinquante mètres de là, Rudi découvre les quatre engins entassés au pied d'un rocher, en contrebas du chemin.

Loin de le rassurer, cette trouvaille inquiète Gnafron. Ou bien un ou plusieurs Compagnons sont blessés, incapables de redescendre, où tous



ont été emmenés par les bûcherons, avec Kafi. « Ciel ! fait Zabeth, ils auraient été enlevés ? » Le brigadier réfléchit et décide : « Pas d'hésitation ! Montons jusqu'en haut. » La caravane s'engage sur le sentier, en plein brouillard, derrière le gendarme qui s'essouffle. Impatients, Rudi et Gnafron passent en tête, s'arrêtant de temps à autre pour sonder le grand silence de la nuit sur la montagne.

Enfin, la pente, si raide au départ, se fait plus douce, en même temps que la forêt s'éclair-cit. L'herbe, elle-même, devient plus courte, l'air plus froid. Apercevant une tache blanchâtre, dans un creux, Gnafron se précipite, croyant à un morceau de tissu.

« Non, de la neige ! Nous approchons du sommet.»

Laissant le brigadier et les filles en arrière, Rudi et Gnafron livrent le dernier assaut à la montagne. Soudain, alors qu'ils viennent d'atteindre le sommet, Rudi s'immobilise, sa lampe de poche braquée sur *deux* petites masses sombres.

« Les appareils !... »

II y a là, renversés, un poste émetteur semblable à celui découvert dans les feuillages, et une sorte de coffre, plus volumineux, muni de cadrans, d'une boussole et d'une antenne longue de quatre ou cinq mètres qui gît, tordue, sur les rochers. A quelques pas, une casquette, un mouchoir et deux lambeaux d'étoffe brune qui ne proviennent pas des vêtements des Compagnons.

« A coup sûr, fait Gnafron, il y a eu une belle bagarre. Reste à savoir qui l'a emporté. »

Au même moment, surviennent le brigadier et les deux filles.

« Je viens d'entendre des appels ! dit vivement Zabeth. Ecoutez ! De ce côté !...

- C'est vrai ! des appels, reprend la Guille. Nos camarades auraient-ils aperçu la lueur de nos lampes ? »

Par prudence, le brigadier sort son revolver et s'avance, en tête, sur l'autre versant de la montagne. Une lueur apparaît, qui semble venir à sa rencontre. Soudain, tel un fantôme, Tidou

surgit des nuées. Reconnaissant un uniforme de gendarme, il s'écrie, surpris :

« Déjà les secours ? »

II conduit les arrivants vers l'abri formé par un haut rocher et, dans le halo des lampes, apparaissent les silhouettes des trois bûcherons gardés par Kafi qui, assis sur son train de derrière, ne les quitte pas du regard. Gnafron défaille presque de soulagement en découvrant les Compagnons sains et saufs. Il serre à les briser les mains de Tidou.

« Que s'est-il passé ? Pourquoi ne répondais-tu plus à mes appels ?

- Le talkie a été réduit en miettes pendant la bagarre. Nous vous expliquerons plus tard. Le coup a réussi, mais savez-vous quelque chose du Strador ?

- Rien.

— Si vous aviez vu Kafi, reprend le Tondu. Formidable ! Malgré sa blessure, il a fait presque toute la besogne. Regardez ! »

II désigne les trois faux bûcherons attachés les uns aux autres par des liens de fortune et qui, les vêtements en loques, baissent la tête sous l'éclat des lampes.

« Nous vous attendions, à l'abri du froid derrière ce rocher, mais nous n'espérions pas que Mady vous préviendrait si vite.

Mady ? s'étonne Gnafron ; elle n'est pas là ?

— Comment ?... Ce n'est pas elle qui vous a prévenus ?... Vous ne l'avez pas rencontrée ?

— Non. Son vélomoteur est resté avec les vôtres au bout du chemin. »

Du coup, Tidou change de visage.

« Malheur ! elle s'est égarée dans le brouillard ! Pourvu qu'elle ne soit pas tombée du haut des rochers. Nous n'avions plus qu'une seule lampe. Elle a refusé de la prendre, de crainte que nos prisonniers ne profitent de la nuit pour chercher à s'échapper.

- Nous avons aussi été surpris de ne pas trouver l'auto au bout du chemin carrossable, dit la Guille. Un quatrième homme l'aurait-il emmenée ?

— Quoi ? reprend le Tondu. Vous n'avez pas vu l'auto non plus ? »

Le brigadier s'interroge, comme les Compagnons. Il essaie de questionner les bûcherons ; ceux-ci secouent la tête et prétendent ne pas savoir.

« Vous n'en tirerez rien, fait Tidou ; malgré leur crainte de mon chien, ils n'ont pas voulu parler.

— Alors, en route, ordonne le brigadier. Tout au long de la descente, vous lancerez des appels. Votre camarade vous entendra si elle s'est égarée. De toute façon, il est déjà trois heures. Le petit jour sera bientôt là. »

II fait signe aux bûcherons de se lever et de-

tache les ceintures qui lient leurs jambes. En tout et pour tout, il n'a emporté qu'une paire de menottes, mais Kafi, malgré sa blessure, aurait tôt fait de rejoindre un fuyard.

« Allez chercher les appareils », dit-il au Tondu et à la Guille.

Et la caravane s'engage sur le sentier, Gnafron en tête, éclairant la marche avec une lampe, puis les trois bûcherons suivis du brigadier, revolver au poing, et du courageux Kafi qui boite de plus en plus.

Tous les quatre ou cinq cents mètres, Tidou et Bistèque s'arrêtent et, les mains en porte-voix,



s'époumonent à lancer des appels à tous les échos. Aucune réponse ne franchit le rideau de brouillard.

L'aube est proche quand la troupe atteint la route carrossable, et les bûcherons eux-mêmes paraissent surpris de ne pas y retrouver leur voiture. Cependant ils ne soufflent mot. Une idée traverse alors l'esprit de Tidou. Si pour arriver plus vite à Saint-Agan, Mady avait pris la voiture ?

« Tu n'y penses pas, Tidou, fait Zabeth. Mady sait tenir un volant, mais de là à conduire...

De toute façon, dans la descente, elle aurait roulé aussi vite sur son vélomoteur.

- Filons à Saint-Agan, nous assurer que votre camarade ne s'y trouve pas déjà, décide le brigadier. Nous organiserons alors les secours. — D'accord ! approuve Tidou. Remontez en voiture, nous vous suivons avec nos machines.

Toi, la Guille, prends celle de Mady. Descendons

en roue libre pour faire moins de bruit et continuons d'appeler. »

La fourgonnette démarre, emportant les bûcherons, Rudi, le petit Gnafron et les deux filles. Les « motorisés » suivent à une centaine de mètres, dans le brouillard qui commence à se dissiper avec l'arrivée du petit jour. Ils roulent depuis cinq minutes à peine quand le Tondu donne un coup de frein brutal qui manque de le projeter par-dessus son guidon.

« Stop ! Je crois avoir entendu quelque chose, là, en contrebas. »

Et, à la Guille :

« Rattrape vite la fourgonnette et arrête-la. »

Les trois camarades se précipitent au bord du chemin. Une voix étouffée répond à leurs appels.

« Oui, c'est Mady ! » s'écrie Tidou.

Ils dégringolent le long de la pente abrupte et découvrent la voiture des bûcherons, renversée, coincée entre de jeunes arbres feuillus.

« C'est nous, Mady !... Es-tu blessée ?

- Seulement des égratignures. »

Ils réussissent à s'approcher de l'auto où ils distinguent vaguement Mady, recroquevillée parmi les coussins. Impossible, à eux seuls, de la dégager.

« Ne t'impatiente pas, fait Tidou, les secours arrivent... mais que diable ! Pourquoi avoir pris la voiture quand tu avais ton vélomoteur ?

- Le brouillard était trop épais, je ne l'ai pas retrouvé. Je n'avais pas de lampe. Alors, j'ai pris l'auto, sans mettre le moteur en marche. Tout allait bien, mais je me suis embrouillée dans les boutons d'éclairage. En passant du code en phare, j'ai tout éteint... Et les bûcherons ?

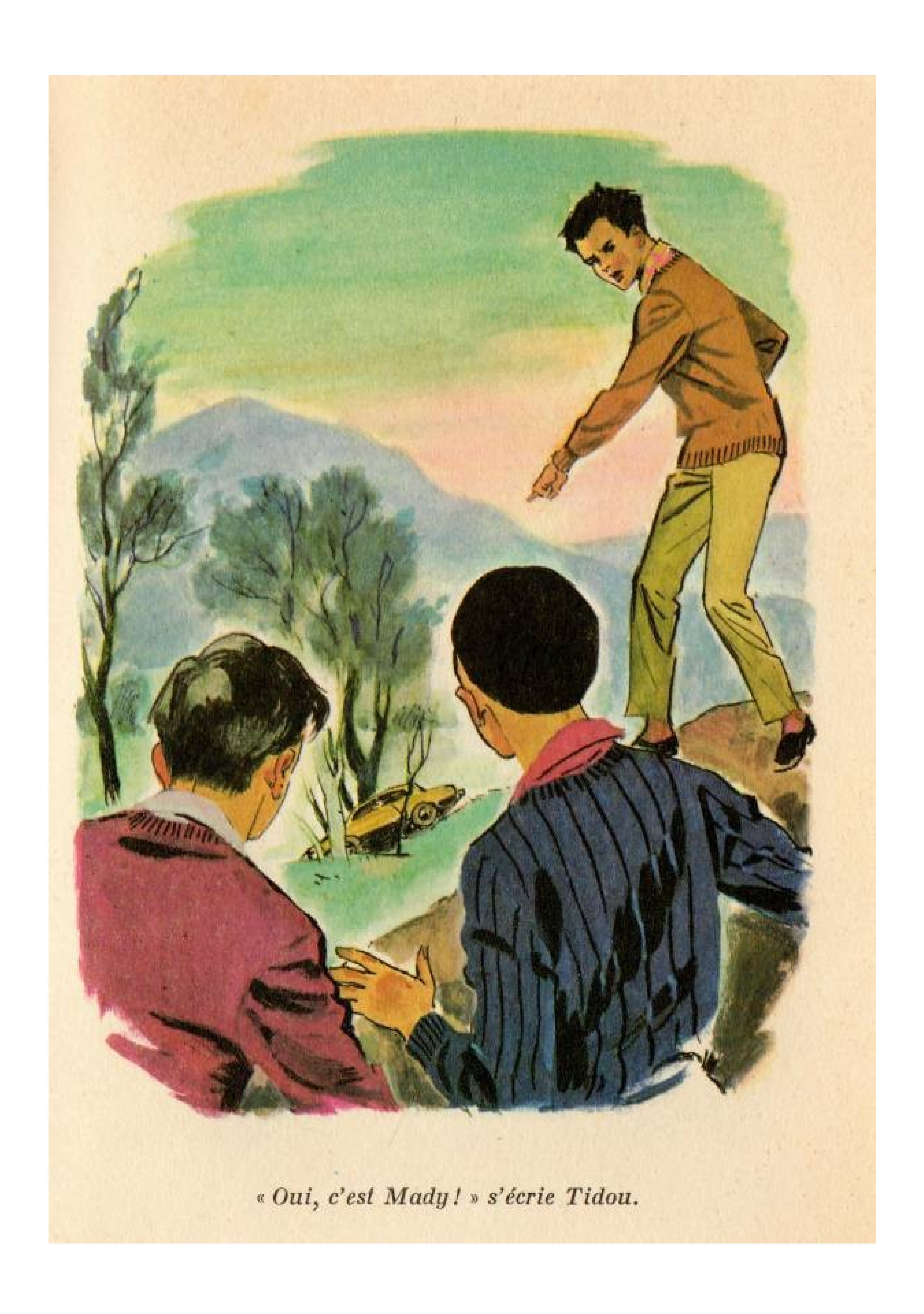
- Rassure-toi, nous les redescendons. »

Le brigadier arrive en courant, avec Gnafron et les deux filles, ayant confié la garde des

prisonniers à Rudi et Kafi. A eux tous, ils réussissent à dégager la voiture, ouvrir une portière et sortir Mady. Non, elle n'a aucun mal. Simplement endolorie, elle se frotte les bras et les jambes. Soutenue par le Tondu, elle gagne la camionnette, et le brigadier la fait asseoir à côté d'elle. Cette fois, les Compagnons sont rassurés ; ils se retrouvent sains et saufs au grand complet. Seule, Colette, la fille du garde, s'inquiète pour son père.

« Mon Dieu, fait-elle à Rudi, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé à la maison forestière, pendant que nous étions là-haut !... »





« Oui, c'est Mady ! » s'écrie Tidou.



CHAPITRE XIV

LES AGENTS SECRETS

CINQ HEURES MOINS DIX au clocher de Saint-Agan au moment où la voiture retraverse le village. Plus de brouillard, feulement quelques traînées blanches qui s'effilochent sur la montagne. La petite rivière franchie, je brigadier s'engage dans la forêt que le jour n'a pas encore atteinte. Assise entre Ru di et Mady, Colette regarde les faux bûcherons en face «d'elle et pense aux deux autres, inquiète pour son père,

« Rassurez-vous, répète Rudi, il n'est pas seul... et il est armé.

— Je sais, fait la jeune fille, mais je le connais. Il n'a jamais peur du danger. »

Le trajet, à travers la forêt, paraît interminable. Pourtant la fourgonnette roule vite, en dépit du mauvais chemin. Enfin, elle ralentit et s'arrête. Le brigadier saute à terre devant la cabane de Brûle-Loups.

« Ne vous approchez pas », recommande-t-il • aux Compagnons et à Colette.

Puis, tourné vers les taillis, il appelle :

« Bourdier !... Herenstein ! êtes-vous là ? »

Ni le gendarme ni le garde ne répondent. Alors, l'arme au poing, il s'avance vers la maison forestière et pousse la porte. Personne.

« J'en avais le pressentiment, murmure Colette angoissée. Les deux hommes sont revenus. Le gendarme et mon père les ont poursuivis et ils sont peut-être tombés dans une embuscade. »

Inquiet, lui aussi, le brigadier fronce les sourcils, se demandant ce qu'il doit faire. Alors, Tidou s'approche :

« Mon chien souffre de sa patte blessée, mais il pourrait tout de même nous indiquer la piste. Il a été dressé en chien policier. »

Et, à Colette :

« Avez-vous un objet, quelque chose appartenant à votre père ?

— Ce cache-nez, qu'il m'a donné, tout à l'heure, pour me protéger du froid. »

Tidou saisit le cache-col de laine, le présente

à Kafi qui le flaire et se tourne aussitôt vers la jeune fille,

Un instant désemparée, l'intelligente bête semble réfléchir. Une seconde fois, elle sent l'étoffe, puis, la truffe au sol, se dirige vers les arbres où le garde et le gendarme s'étaient embusqués pour surveiller la cabane.

« Non, Kafi pas cette piste... l'autre ! »

« Cette fois, il a compris ! s'écrie Rudi. Attends-moi, Tidou, je t'accompagne... non, pas vous, Colette. Restez ici ! »

Le brigadier hésite à les suivre. Peut-il, sans danger, abandonner les trois prisonniers ? Mais Tidou et Rudi ont déjà disparu dans le sous-bois, à peine éclairé par le jour naissant.

« Colette avait raison de s'inquiéter, fait Tidou. Les bûcherons sont revenus pendant notre absence. Ils comptaient peut-être fuir avec le camion de bois prêt à descendre dans la plaine. Le gendarme et le garde les ont pris en chasse. »

Zigzaguant dans la forêt, de taillis en taillis, ils reconstituent, grâce à Kafi, la poursuite des deux hommes. Pauvre Kafi ! Il boite de plus en plus, mais n'entend pas renoncer à la mission qu'on vient de lui confier.

Pourtant, il semble souffrir cruellement. Tidou s'arrête pour examiner sa patte enflée.

« La plaie, qui n'était pas assez cicatrisée, s'est infectée, malgré le pansement qui le serre trop fort. »

D'un coup de canif, il cisaille la bande d'étoffe et Kafi, soulagé, reprend sa piste. Derrière lui. Tidou et Rudi pénètrent au plus profond de la forêt. Hélas ! sans le pansement qui protégeait la blessure, Kafi est devenu vulnérable. A la moindre épine, au moins heurt, il laisse échapper de sourdes plaintes.

« Laissons-le se reprendre, conseille Rudi. Je vais lui refaire un pansement avec mon mouchoir. »

Ils s'arrêtent de nouveau mais, au même moment, à deux cents mètres de là, sur la droite, claque un coup de feu. Rudi et Tidou ont sursauté. Kafi s'est redressé, sur trois pattes, prêt à reprendre la piste.

« Non, fait vivement Rudi. C'est trop dangereux pour lui... et pour toi aussi, Tidou. Retiens-le. Je vais voir ce qui se passe là-bas. »

II se glisse à travers les arbres, et, la mort dans l'âme, pour ne pas exposer Kafi, Tidou renonce à le suivre. Rudi a d'ailleurs déjà pris de la distance. Après la détonation, la forêt est rentrée dans le silence, mais un silence inquiétant. Rudi le devine, si un coup de feu a été tiré, c'est que poursuivants et fuyards se sont entrevus. Tous quatre sont sans doute là, qui s'observent dans l'ombre, à l'abri des frondaisons.

Et tout à coup, dans la pâle clarté du petit jour, il aperçoit une ombre collée contre un

tronc d'arbre, une ombre qui, lentement, étend le bras en direction d'un fourré... et au bout de ce bras, un revolver. A coup sûr, le bûcheron, car c'en est un, vient de repérer l'un de ses poursuivants et s'apprête à l'abattre. Le sang de Rudi ne fait qu'un tour. Avec toute la force de sa jeunesse, il bondit sur l'homme. D'un coup sec, son poing s'abat sur le bras tendu. La balle est partie quand même, mais déviée, elle va se perdre quelque part dans un tronc d'arbre.

« C'est moi, Rudi ! » hurle-t-il, pour éviter toute confusion.

Un autre coup de feu claque aussitôt, sur la gauche, et il sent un picotement à sa main. La balle l'a touché mais, vif comme l'éclair, il s'est retourné et avant que l'autre bûcheron, qui fonçait sur lui, ait eu le temps d'appuyer une seconde fois sur la détente, l'arme vole en l'air. Une lutte s'engage, violente, qui ne dure que quelques instants. Quand le garde se précipite, suivi du gendarme qui se tenait à quelques mètres de là, les deux bûcherons sont à terre, désarmés, sous la menace de leurs propres revolvers.

« Vous m'avez sauvé la vie ! s'écrie le garde. Quand j'ai aperçu l'homme qui me visait, je ne pouvais plus rien. Mon revolver s'était enrayé. J'étais à sa merci. Un quart de seconde de plus et il m'abattait comme un lapin. »

Et, apercevant du sang sur la main de Rudi :

« Vous êtes touché ?

— Par la seconde balle, ce n'est rien, juste une égratignure. »

Quelques instants plus tard, arrivent Tidou, navré de n'avoir pas participé à cette empoignade, et Kafi qui découvre ses crocs aigus d'un air de dire : « Et à présent, n'essayez pas de résister. Si je marche sur trois pattes, j'ai encore toutes mes dents. »

Sommés de se relever, les faux bûcherons tendent leurs poignets sur lesquels les menottes se referment en claquant, tandis que Tidou sort son mouchoir pour un sommaire pansement à Rudi qui dit vivement, en pensant à Colette :

« Bah ! laisse cette égratignure, rentrons à la maison forestière. Là-bas, les coups de feu ont sûrement été entendus. Colette doit s'inquiéter pour son père. »

Les deux prisonniers en tête, surveillés par Kafi qui souffre toujours, la caravane retraverse l'épaisse forêt. La cabane n'est pas encore en vue que des bruissements de feuillages annoncent quelqu'un. Colette surgit en courant, essoufflée, l'air affolé.

« Papa ! »

Elle se jette dans les bras du garde et pleure de joie sur son épaule.

« J'ai cru mourir de peur quand j'ai entendu

les coups de feu. Ils tiraient sur vous, n'est-ce pas?»

Puis, apercevant le mouchoir à la main de Rudi :

« Oh ! Vous êtes blessé ?

- Peu de chose.

- Mais il l'a échappé belle, reprend le garde... et je lui dois la vie. Sans lui, tu ne m'aurais sans doute pas revu vivant. Je te raconterai... »

Cinq minutes plus tard, les faux bûcherons rejoignent leurs complices dans la maison forestière. Le brigadier pousse enfin un soupir de soulagement. A présent, la bande est au complet. Un silence impressionnant emplit la petite pièce au plafond noirci par la fumée lorsque les cinq hommes s'alignent contre le mur, dépenaillés, le visage fermé, décidés assurément à se taire...

« Ainsi, fait le brigadier au contremaître, l'homme qui avait si rudement traité Rudi, l'autre jour, et qu'il vient de blesser, voici donc votre véritable travail ?... Un de ces garçons, caché dans le grenier, vous a entendus communiquer avec la base militaire d'Istres. Qu'est-ce que cela signifie ?

Rien d'extraordinaire, répond le contremaître, nous faisons des essais de radio-amateurs, pendant nos loisirs. Il se trouve qu'un de nos correspondants habite à Istres.

- De curieux essais ! coupe Gnafron... et vous prenez vos distractions à de drôles d'heures.

D'ailleurs, je vous ai aussi entendu parler du Strador II. Vous avez prononcé son nom plusieurs fois.

— C'est stupide ! Qu'avons-nous à voir avec ces avions ? Est-ce notre faute s'ils ne savent pas naviguer de nuit ?

— Justement, reprend Bistèque, leurs accidents sont toujours arrivés de nuit, par temps couvert, autrement dit chaque fois que vous alliez vous promener sur le Grand Veymont. Comme par hasard, les appareils se sont tous écrasés dans un rayon de moins de cent kilomètres autour de cette montagne, deux dans l'Ardèche, contre les Cévennes, un dans le Vaucluse sur le Ventoux et un autre dans les Hautes-Alpes,

— Simple coïncidence.

- Suffit », coupe à son tour le brigadier. Et, se tournant vers Rudi.

« Vos jeunes amis m'ont appris que vous faites des études d'ingénieur. Peut-être saurez-vous à quoi servent ces appareils, celui-ci en particulier, si volumineux ?

— Cet écran est sûrement celui d'un radar. Vous permettez que je jette un coup d'œil à l'intérieur ?

— Surtout, ne touchez à rien. Il faut que l'autorité militaire le trouve intact. »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Rudi enlève le panneau de bois, à l'arrière du coffre et, à l'aide d'une lampe électrique, détaille son contenu.

« Aucun doute, confirme-t-il, il s'agit d'un radar, mais d'un radar compliqué que je n'ai pas étudié... et ce dispositif fait partie d'une chaîne de transmission à haute fréquence, si j'en juge par les lampes.

—: Et cet autre appareil, celui que nous avons ramené de là-haut ?

— Lui aussi est muni de cette chaîne à haute fréquence. A mon idée, d'après l'orientation de l'antenne sur le toit, les renseignements recueillis ici, sur l'écran, étaient transmis sur le Grand Veymont... ou vice versa.

— Pourquoi sur cette montagne ?

— Probablement parce que c'est le point culminant de la région. Mais ce n'est qu'une supposition. Seul, un spécialiste des transmissions par ondes courtes pourrait définir le fonctionnement de ces appareils. »

Les Compagnons et les gendarmes restent perplexes. Certes, l'activité de ces faux bûcherons paraît liée aux vols des nouveaux appareils de chasse de l'aviation française, mais comment fournir la preuve qu'ils sont les auteurs des quatre accidents et, qui sait, peut-être d'un cinquième si leur coup de cette nuit a réussi ? Faudra-t-il attendre une longue enquête ?

Un silence prolongé emplit la petite pièce où le jour grandissant commence à entrer quand Bistèque aperçoit, sur une console, un poste à transistors à peine plus gros

que le sien. Il jette un coup d'œil sur sa montre. Sept heures ! l'heure des informations. Il se glisse discrètement vers la console, saisit le poste, tourne le bouton et tend l'oreille. Soudain, le cœur battant, il s'écrie :

« Ecoutez !... Ecoutez tous !... »



CHAPITRE XV

COUP DOUBLE !

« ECOUTEZ tous !... »

Bistèque pousse à fond le bouton du poste et les têtes se tournent vers le petit appareil d'où sort la voix d'un speaker anonyme.

« Cette nuit, au cours d'un vol d'entraînement, un nouveau prototype de Strador II a failli s'écraser au sol près de Gap. Le pilote a évité de justesse la catastrophe. De retour à sa base, il a déclaré que, se trouvant à la verticale du chef-lieu des Hautes-Alpes, il a eu soudain

l'impression *que* ses altimètres se déréglaient, indiquant probablement une altitude supérieure à celle où il volait. Il a aussitôt demandé sa position aux tours de. contrôle les plus proches, mais aucun contact n'a pu être établi. Il venait de faire demi-tour pour essayer de rejoindre sa base quand les aiguilles de ses appareils ont soudain indiqué seulement une altitude de 1 350 mètres tandis qu'au même moment, il rentrait en contact avec une tour de contrôle, l'invitant à reprendre immédiatement de l'altitude. Il était alors zéro heure douze. C'est la première fois qu'un pilote de Strador échappe à la mort, et la première fois que de précieux renseignements sont fournis sur les causes probables des précédents accidents qui, rappelons-le, se sont toujours produits en pleine nuit, par temps couvert ne permettant pas au pilote de se diriger à vue. Il est trop tôt pour déterminer les raisons qui ont

provoqué le dérèglement des appareils de bord et l'interruption de toute communication. L'hypothèse d'un sabotage, déjà retenue, semble se confirmer. Nous vous tiendrons au courant de l'enquête.»

« Zéro heure douze ! s'écrie Tidou. Exactement le moment où je me suis élancé, avec Kafi, pour renverser les appareils. »

Bouleversés, les Compagnons, les gendarmes, Colette et son père échangent un regard. Tous viennent de comprendre. Il manquait une preuve

pour confondre les faux bûcherons. Le speaker de la radio vient de la donner. A zéro heure douze, quand les diaboliques appareils ont cessé d'agir, les altimètres du Strador ont de nouveau fonctionné normalement, révélant au pilote sa dangereuse position, en même temps que la tour de contrôle lui indiquait qu'il frôlait les montagnes. Ainsi, à l'ultime instant, les Compagnons ont sauvé un avion, sauvé surtout un homme... et probablement d'autres pilotes, ceux qui par la suite auraient été les victimes des agents secrets si ceux-ci avaient pu poursuivre leur besogne. L'émotion est telle que tous restent comme paralysés.

« Oui, fait Rudi, à présent, je m'explique bien des choses. Ces faux bûcherons auraient sans doute préféré s'installer au sommet du Grand Veymont ; c'était délicat. Comment transporter cet encombrant appareil que les touristes auraient remarqué ? Ils se contentaient de monter là-haut un relais portatif, la nuit, par temps couvert, ce qui explique l'utilité de ces baromètres. Du

sommet, ils balayaient, sans rencontrer d'obstacles, le couloir du Rhône et la haute vallée de la Durance pour diriger vers l'avion repéré le faisceau d'ondes qui déréglait leurs appareils. »

Et, aux cinq hommes :

« C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

Les faux bûcherons se sentent perdus. Cependant, le contremaître se défend d'avoir voulu provoquer des accidents. D'après lui, il s'agissait simplement d'obliger les avions à atterrir en vue de découvrir le secret de certaines caractéristiques techniques.

« Vous expliquerez tout cela à la justice militaire, fait le brigadier. Notre besogne, à nous, est terminée. »

II serre chaleureusement la main aux Compagnons et fait signe à son gendarme.

« Conduisons ces individus dans la voiture. Il faut que je lance un appel à la brigade pour qu'elle nous envoie des hommes en renfort. Je lui demanderai aussi de prévenir immédiatement la base d'Istres. »

L'un derrière l'autre, les faux bûcherons quittent leur repaire. Alors, dans la maison forestière débarrassée de leur présence, les Compagnons et Rudi laissent libre cours à leur joie. Ils ont arrêté une dangereuse bande d'agents secrets, protégé un avion d'une chute presque certaine, mieux encore, sauvé la vie d'un homme.

« Ce que vous venez de faire est extraordinaire ! » s'exclame le garde.

Et, serrant avec émotion la main de Rudi :

« Je n'oublierai jamais que sans vous l'un de ces bandits allait m'abattre.

— Oh ! oui, reprend vivement Colette en saisissant à son tour la main valide de Rudi,



moi non plus je n'oublierais jamais. Pardonnez-moi. Tout à l'heure, après les coups de feu, j'étais si heureuse de voir mon père sain et sauf que je vous ai à peine remercié. »

Et, se baissant pour caresser Kafi, couché sur le plancher :

« Toi non plus, mon brave chien, je ne t'ai pas encore dit merci. Pourtant, c'est grâce à toi que ton maître a retrouvé la piste des bandits et que Rudi est arrivé à temps. »

Oui, le véritable héros de cette aventure, c'est Kafi, un héros qui, cette fois, n'a pas eu toute la chance de son côté, mais, sans lui, les Compagnons auraient-ils réussi leur coup de maître ?

A son tour, le père de Colette se penche vers l'intelligent animal :

« Tu me rappelles celui que j'avais, autrefois, pendant la guerre, quand j'étais moi-même bûcheron.

- Ah ! fait Mady, vous étiez bûcheron, avant de devenir garde forestier ?

— Bûcheron d'occasion. En réalité, mes parents, Alsaciens, s'étaient réfugiés dans le Vercors pour échapper aux camps de concentration. Ma famille était Israélite. Vous comprenez, nous devions nous cacher. »

Et il ajoute :

« Nous vivions justement dans cette maison forestière. C'est dire que je la connais bien. »

II n'a pas achevé que les regards des Compagnons convergent vers Rudi.

« Dans cette maison ? reprend le jeune homme. Vous dites, dans cette maison ?

- Mon Dieu ! fait Colette en voyant, autour d'elle, ces visages étonnés. Qu'y a-t-il de si

extraordinaire ? Pendant la guerre, tous les toits du Vercors abritaient des réfugiés. »

Rudi ne répond pas, mais ses traits trahissent une profonde émotion. Il hésite quelques instants puis, à mi-voix :

« Je ne vous l'ai pas dit, mais vous l'avez sans doute compris à mon nom et à mon accent ; je suis Allemand... et je ne me trouve pas dans le Vercors simplement pour visiter ces belles

forêts. Je remplace mon père pour un pèlerinage que les circonstances l'ont empêché de faire avant sa mort. Mon père était officier de réserve dans l'armée allemande, mais antinazi. Ayant un jour refusé de participer à des représailles contre la population civile d'un village du Midi, il était ramené prisonnier en Allemagne, quand l'avion s'est abattu dans cette forêt. Gravement blessé, il a été soigné en cachette par un jeune garçon qui vivait probablement dans cette maison forestière. Il avait dix-sept ou dix-huit ans. Mon père lui a écrit plusieurs fois. Les lettres ont dû s'égarer. Il s'appelait Blanc.

- Blanc ! répète le garde.

- Oui, fait vivement Rudi. Vous avez entendu parler de lui ? Vous savez ce qu'il est devenu ? »

Le garde ne répond pas. Son visage, comme celui de Rudi, a changé d'expression. La voix tremblante d'émotion, il murmure :

« C'était moi.

- Vous ?... »

Pendant quelques secondes, tous deux demeurent incapables d'articuler un mot. Puis le garde explique :

« Pour passer inaperçue, ma famille se faisait appeler Blanc, un nom courant dans la région. Oui, c'est moi qui ai recueilli votre père, dans cette maison. »

De nouveau, le garde forestier et Rudi se tiennent immobiles l'un devant l'autre, paralysés par l'émotion. Puis, tel un père qui retrouve son fils après une longue absence, le garde presse le jeune homme dans ses bras devant Colette et les Compagnons bouleversés.

Ainsi, les Compagnons ont fait coup double. En même temps qu'ils mettaient hors d'état de nuire une dangereuse bande d'agents secrets, ils ont permis à Rudi de réaliser le vœu de son père.

Alors, dans le calme retrouvé de la maison forestière, le garde raconte comment, autrefois, alors qu'il n'était qu'un jeune garçon à peine plus âgé que les Compagnons, il a découvert dans la forêt, à quelques centaines de mètres de là, un officier allemand grièvement blessé, les mains attachées, et comment il l'a ramené à la cabane de Brûle-Loups.

« Voyez-vous, dit-il, votre père était installé dans cette minuscule pièce un peu sombre d'où il pouvait apercevoir le Grand Yeymont. Mes parents et moi nous l'avons soigné de notre mieux. Je venais le retrouver, le soir. C'est lui qui m'a appris à jouer aux échecs.

— Jusqu'à sa mort, mon père vous a gardé la plus grande reconnaissance, fait Rudi. Il me parlait souvent de vous. Il aurait tant aimé vous revoir. Toutes sortes de circonstances l'en ont empêché.

— Moi aussi, reprend le garde, j'ai regretté

de n'avoir jamais su ce qu'il était devenu. Je comprends que ses lettres ne me soient pas parvenues puisque, la paix revenue, ma famille a repris son vrai nom. Mais je suis content, aujourd'hui, d'apprendre qu'il n'avait pas gardé un mauvais souvenir de la forêt de Lente, et si heureux de me trouver devant son fils.

- C'est tout simplement merveilleux ! s'exclame Colette, les larmes aux yeux. Quel extraordinaire hasard, Rudi ! Mon père, autrefois, a sauvé votre père... et, aujourd'hui, c'est vous qui sauvez le mien.

- Oui, fait le Tondu, résumant d'un mot la situation. Tout ce qui s'est passé cette nuit a été formidable, FORMIDABLE !

- FORMIDABLE ! répètent les Compagnons.

- FORMIDABLE ! » semble penser Kafi qui, couché aux pieds de son maître, la tête levée, comprend, devant tous ces visages souriants, qu'il vient d'arriver quelque chose d'heureux.





ÉPILOGUE

Forêt de Lente. 12 juillet.

Mon cher Corget,

J'espère que tu as bien reçu la longue lettre où nous te racontions l'extraordinaire aventure qui nous est arrivée dans le Vercors. Mais avant même qu'elle ne l'arrivé, tu en avais sûrement lu le récit dans les journaux lyonnais.

Crois-moi, nous nous étions bien trompés en pensant trouver le calme au milieu de cette magnifique forêt. Pendant deux jours,

des enquêteurs militaires ont visité les lieux, et il a fallu, point par point, reprendre le récit de ce que nous avions fait. Nous sommes même remontés avec eux sur le Grand Veymont, mais en plein jour, et sans brouillard.

Ce n'est pas tout. Des journalistes ont envahi notre camp. Personne n'a su qui les avait renseignés. Ils ont tout de suite trouvé nos tentes. Quelle avalanche de photos ! Un reporter a même proposé à Rudi et au garde un contrat pour la publication, dans un grand hebdomadaire, d'un récit qu'il appelait déjà : « La touchante histoire d'un bûcheron et d'un aviateur. » *Tu penses bien qu'ils ont refusé.*

Dans la lettre de l'autre jour, nous te disions notre inquiétude pour Kafi. Rassure-toi, il va mieux. Colette l'a gardé chez elle pour le soigner. Sa blessure, mal cicatrisée, s'était infectée pendant son expédition sur le Grand Veymont. Il a fallu ouvrir l'abcès. Depuis, sa patte a désenflé et il ne se plaint plus. Nous espérons tous pouvoir bientôt le ramener au camp... non, peut-

être pas tous. Je veux parler de Rudi. Ne va surtout pas croire qu'il n'aime pas Kafi ; bien au contraire. Je le soupçonne cependant de souhaiter qu'il ne guérisse pas trop vite pour avoir l'occasion d'aller souvent prendre de ses nouvelles. Je ne veux pas faire la commère, mais Zabeth qui, comme tu sais, a son franc parler, a dit carrément à Rudi qu'il

aurait bien tort de cacher son jeu, car nous avions tous compris que Colette ne lui était pas indifférente. Notre sympathique Rudi en a rougi... mais sans protester. Tout cela finirait un jour par un mariage que personne, au camp, n'en serait surpris. Je dirais même que nous en serions ravis.

Enfin, ce matin, nous retrouvons le vrai calme. Le temps, maussade les premier jours, s'est dégagé. Si tu voyais comme la forêt est belle, un vrai paradis ! Guéris vite, mon cher Corget, et viens nous rejoindre. Nous t'attendons avec impatience.

Tonte l'équipe te serre la main... et Kafi te tend sa patte.

Mady.

P.S. *Nous recevons, à l'instant, une lettre du pilote que nous avons sauvé. Il nous apprend qu'un sixième homme, l'agent secret qui, depuis la base d'Istres, transmettait les plans de vol aux faux bûcherons, vient d'être arrêté. Ainsi, toute la bande est sous les verrous.*

Comme vient de clamer le Tondu an lançant son béret en l'air, c'est ARCHI-FORMIDABLE.

Tidou.

TABLE

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	**1969**	**Les Six Compagnons et les agents secrets**
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France

31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39	1982	Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
40	1983	Les Six Compagnons à l'étang de Berre
41	1984	Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42	1984	Les Six Compagnons hors la loi
43	1985	Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44	1985	Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45	1986	Les Six Compagnons et la radio libre
46	1986	Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47	1987	Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48	1988	Les Six Compagnons à l'affût
49	1994	Les Six Compagnons et les caïmans roses

PAUL-JACQUES BONZON

ŒUVRES COMPLETES

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	**LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT**	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	**LOUTZI-CHIEN**	BOURRELIER	?
1953	**DU GUI POUR CHRISTMAS**	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	**MAMADI**	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	**FAN-LÔ**	SUDEL EDITEUR	?
1954	**LE JONGLEUR A L'ETOILE**	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	**DELPH LE MARIN**	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	**LES ORPHELINS DE SIMITRA**	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	**LA BALLERINE DE MAJORQUE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	**LE PETIT PASSEUR DU LAC**	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	**MON VERCORS EN FEU**	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	**LA PROMESSE DE PRIMEROSE**	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	**LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	HACHETTE	?
1958	**LA PRINCESSE SANS NOM**	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	**L'EVENTAIL DE SEVILLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	**UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LE CHEVAL DE VERRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	**LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LA ROULOTTE DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	**LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	**J'IRAI A NAGASAKI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**LE VOYAGEUR SANS VISAGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**TOUT-FOU**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	**LE CHALET DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE

1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	**LA MAISON AUX MILLE BONHEURS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**L'HOMME A LA VALISE JAUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	**CONTES DE MON CHALET**	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	**VOL AU CIRQUE (HLM n°4)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	**LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LE CHATEAU DE POMPON**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**POMPON A LA VILLE**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LE BATEAU FANTOME (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LE JARDIN DE PARADIS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	

1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY

Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.

Paul-Jacques Bonzon

Biographie : **rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy**

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait

des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



Paul-Jacques BONZON

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

Article paru à sa mort:

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:



Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres

ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

Bibliographie:

Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin
- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

Les six Compagnons:

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal
- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit

- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

La famille HLM:

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages
- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

Série Diabolo:

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)

- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

<u>Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon</u>

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).



***